

PHILOSOPHIE

ABSOLUE.

PREMIERS TRAVAUX.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Liste des Souscripteurs.....	IV
Préface.....	VII
Philosophie spéculative, transcendantale et transcendantante.....	1
Philosophie du Langage.....	13
Philosophie ou Législature des Mathématiques.....	49
Système général des Probabilités.....	133
Économie politique.....	141
Architectonique de la Géographie et Cours de Géographie.....	169
Platine — Chimie.....	203
Cinq Lettres philosophiques, écrites en 1852.....	223

ERRATA.

Pages.	Lignes.	
38,	+	6, subjectives <i>lisez</i> subjectifs
48,		à la fin <i>il faut</i> un filet
101,	+	7, de grandeurs <i>lisez</i> des grandeurs
115,	—	11, espèces de <i>lisez</i> espèces des
122,	+	12, quand <i>lisez</i> quant
147,	—	2, de Travail <i>lisez</i> du Travail
227,	—	11, 44 à 45 <i>lisez</i> 44 et 45
233,	—	1, <i>Savoir</i> <i>lisez</i> <i>savoir</i>

SEPT MANUSCRITS INÉDITS.

ÉCRITS DE 1803 A 1806.

PAR HOËNÉ WRONSKI.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE.

PHILOSOPHIE DU LANGAGE.

PHILOSOPHIE OU LÉGISLATURE DES
MATHÉMATIQUES.

SYSTÈME GÉNÉRAL DES PROBABILITÉS.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

COURS DE GÉOGRAPHIE.

PLATINE — CHIMIE.

ŒUVRES POSTHUMES.



A PARIS,

AU DÉPOT DES OUVRAGES DE L'AUTEUR,

BOULEVARD DE STRASBOURG, 64.

—
Novembre 1879.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

(PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.)

- M^{lle} B. (France).
M. BERTHIER (Lazare). (Paris).
M. BRUN (J.). [Capitaine d'artillerie]. (France).
M^{me} CATTANT. (Rambouillet).
M. CHUQUET (Jules). (Guise, Aisne).
M. et M^{me} COTTIN. (Paris).
M. le Prince CZARTORYSKI (Ladislas). (Paris).
M. le Comte CIESZKOWSKI (Auguste). [Philosophe-historien]. (Posen).
M^{me} DUBOIS de la RUË. (Paris).
M^{me} DUCHINSKA. (Paris).
M. le Comte DURUTTE (Camille). [Auteur de la Technique harmonique].
M. le Comte DZIAŁYŃSKI (Jean). [Savant]. (Posen).
M. FAVRE (Jules). [Sénateur, etc., etc.]. (Paris).
M. le Comte FRANCESCO FIORENZI. (Osimo, Italie).
M^{me} GERMANCE (Amélie, née Ragon). (Paris).
M. GEVAËRT. [Directeur du Conservatoire de Bruxelles].

264226



LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

v

- M. GORKOWSKI. [Ingénieur]. (Paris).
M. GOUNOD (Charles). [Membre de l'Institut]. (Paris).
M. KNÖPFLE (Émile). [Peintre]. (Nancy).
M. KRASZEWSKI (J. I.). (Dresde).
MM. LAGRANGE. [De l'Observatoire de Bruxelles].
M^{me} LAMBERT (Antoinette). (Rambouillet).
M. LETALLE (Paul). [Ingénieur]. (Paris).
Son Excellence M. de LORENZANA. [Sénateur, etc., etc.].
(Madrid).
M. LOZINSKI (François). (Paris).
M. MALINOWSKI (Stanislas). [Officier d'Académie]. (Paris).
M. de MARCA (Eugène). (Bagnères-de-Bigorre).
M. NIEDZWIECKI (Léonard). (Paris).
Don P. (Brésil).
M. PETIT-DOSSARIS. (Paris).
M. PINET (Henri). [Licencié en Droit]. (Paris).
M. le D^r POPPLETON. (Paris, Nice).
M^{me} RAGON (Clotilde). (Paris).
M. REMBOWSKI (Stanislas). (Grand-duché de Posen).
M. RENCZYNSKI (Capitaine Georges). (Londonderry, Ireland).
M. ROUSSEL (Adolphe). [Ingénieur]. (France).
M^{lle} SAUR (Claire). [Petite-fille et élève du Comte Durutte].
(Metz).
M. et M^{me} SAVART. [Pianiste-compositeur]. (Paris).
M. SCHUSTER. [Bibliothécaire de la ville de Metz].
SOCIÉTÉ historique et littéraire polonaise de Paris.
M. de SOTTOMAYOR (Gaspard, Ribeiro). [Savant]. (Portugal).

- M. de TIRPITZ (Stanislas). [Ingénieur-chimiste]. (Paris).
M. le Dr TOFFOLETTO (Giuseppe). (Vicenza, Italie).
M. TOFFOLETTO (Ange). (Vicenza).
M. VILLARCEAU (Yvon). [Astronome, Membre de l'Institut].
(Paris).
M. WEST (Émile). [Ingénieur-chimiste]. (Paris).
M. Van WILDER (Victor). (Paris).
M. le Comte ZAMOYSKI (Ladislas). (Paris).
-

PRÉFACE.

Nous donnons ici, dans leur pure intégralité, *Sept Manuscrits inédits*, qui furent écrits lorsque l'auteur venait de découvrir le suprême PRINCIPE PREMIER DU SAVOIR, qu'il appliqua immédiatement à la production et fixation des réalités de l'Univers par la Loi de Création, comme le prouvent tous ses ouvrages, spécialement l'*Apodictique messianique*. — Il ne faut pas oublier, qu'après avoir accompli, pendant sa retraite à Marseille, le plan immense qu'il avait conçu dès sa découverte de l'ABSOLU, Hoëné Wronski vint se fixer à Paris en 1810, pour produire ses œuvres. Sa première publication fut l'*Introduction à la Philosophie des Mathématiques*, à laquelle se rattache le 3^e Manuscrit du volume présent; ensuite, également en 1811, il publia le *Programme d'un Cours de Philosophie transcendantale*, afin de faire connaître en France et d'y introduire cette haute Philosophie, cultivée déjà alors dans presque tout le Nord de l'Europe. — Malheureusement, il ne fut pas secondé; et pour laisser à la postérité un document de tous ses efforts, il produisit à la fin de sa Philosophie de l'Infini (1814) un Post-Scriptum très-significatif, suivi d'une Lettre qu'il avait adressée, en août 1811, à l'Empereur Napoléon. — Tout ceci

explique suffisamment pourquoi des Manuscrits, indispensables pour l'entière compréhension des mathématiques elles-mêmes, sont restés en portefeuille. Puissent-ils actuellement, après tant d'années perdues pour le progrès des Sciences, provoquer « l'ardeur du Savoir, » qui n'est autre que « le sentiment intellectuel produit par la raison », ainsi que nous l'apprend l'immortel auteur de la *Réforme absolue du Savoir humain*.

Après avoir montré le profond savoir universel du jeune Philosophe-mathématicien, dont on connaît maintenant les nombreux ouvrages, nous pensons en faciliter l'étude par la publication, que nous plaçons à la fin, de Cinq Lettres philosophiques d'une haute portée, écrites par le Maître peu de temps avant sa mort. — On y verra, qu'à un intervalle de cinquante années, le même principe était son guide, et aussi, qu'il se rendait toujours accessible aux hommes d'élite qui cherchent avec candeur la vérité absolue, afin de pouvoir ensuite la propager dans le monde, manifestant ainsi leur pure association intellectuelle, cette urgente UNION-ABSOLUE, si parfaitement signalée dans tous les ouvrages messianiques, publiés et inédits.

BATHILDE CONSEILLANT,

Fille adoptive et secrétaire de HOËNÉ WRONSKI.

1^{er} Novembre 1879.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, TRANSCENDANTALE ET TRANSCENDANTE

d'après Kant et ses successeurs.

Par HOËNÉ WRONSKI.

PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE, CRITIQUE DU VRAI.

(d'après Kant).

- I) *Théorie* (ce qui est). = DOCTRINE ÉLÉMENTAIRE de Kant.
 - A) Savoir *conditionnel* ou *fini*. = (Analytique transcendante).
 - A2) Connaissance de l'*être*. = ESTHÉTIQUE TRANSCENDANTE. (*Nota.* — Mauvaise dénomination, employée par Kant).
 - a) *Subjective*; conscience *animale*; moi *physique*. = APPRÉHENSION.
 - b) *Objective*; représentation de l'être. = INTUITION.
 - a2) Élémentaire (isolée). = ANALYSE DE L'ÊTRE.
 - a3) *à posteriori*; intuition *empirique*. = SENSATIONS (extérieures et internes).
 - b3) *à priori*; intuition *pure*. = TEMPS ET ESPACE.
 - b2) Systématique (composée). = SYNTHÈSE DE L'ÊTRE.
 - a3) *Diversité*; faisceau d'intuitions; synthèse opérée par l'*imagination reproductrice*. = IMAGE.
 - b3) *Identité*; unité d'intuitions; synthèse opérée

par leur *appréhension* dans notre moi physique;
synthèse *inerte*. = PERCEPTION.

B2) Connaissance du *savoir*. = LOGIQUE TRANSCENDANTALE. (*Nota*. — Mauvaise dénomination, employée par Kant).

a) *Subjective*; conscience *rationnelle*; moi hyperphysique. = APERCEPTION.

b) *Objective*; représentation du savoir. = CONCEPTION.

a2) Élémentaire (isolée). = ANALYSE DU SAVOIR.

a3) *à posteriori*; conceptions *empiriques*. = FAITS (sensibles).

b3) *à priori*; conceptions *pures*. = LOIS (intellectuelles).

a4) Lois de ce qui *est créé*; fonctions de l'*intelligence*. = NORMES (transcendantales).

a5) Lois de l'intelligence *animale* (liaison des intuitions); lois de l'*entendement* (ou des conceptions strictement dites).

a6) Lois *primitives*. = CATÉGORIES.

Catégories mathématiques, dépendant de la grandeur extensive et intensive.	I.) <i>Quantité</i> .	1. Unité.
		2. Pluralité.
	II.) <i>Qualité</i> .	3. Totalité.
		1. Prestation.
		2. Privation.
		3. Limitation.
Catégories dynamiques, dépendant de la force matérielle et intellectuelle.	III.) <i>Relation</i> .	1. Substance (*).
		2. Causalité (**).
	IV.) <i>Modalité</i> .	3. Communauté (***)
		1. Possibilité.
		2. Nécessité.
		3. Effectivité.

(*) Substance et Accident.

(**) Cause et Effet.

(***) Action et Réaction.

b6) Lois *dérivées*. = PRÉDICAMENTS (Exemple : *Force*. = Substance et Cause).

b5) Lois de l'intelligence *humaine* (liaison des conceptions); lois du *jugement* (ou des propositions). = JUGEMENTS RÉFLECTIFS.

a6) réguliers :

I) Quantité. = IDENTITÉ et DIVERSITÉ.

II) Qualité. = ACCORD et DÉSACCORD.

III) Relation. = INTÉRIORITÉ et EXTÉRIORITÉ.

IV) Modalité. = FORME et CONTENU.

b6) Irréguliers : = AMPHIBOLIES TRANCENDANTALES.

b4) Lois *créatrices*; fonctions de la *raison*. = PRINCIPES (transcendants).

I) Principe de *quantité*. = AXIOME DE L'INTUITION.
Thèse. = Tous les phénomènes ont une grandeur *extensive* (quantité d'étendue).

II) Principe de *qualité*. = ANTICIPATION DE LA PERCEPTION.

Thèse. = Tous les phénomènes ont une grandeur *intensive* (degré de réalité).

III) Principe de *relation*. = ANALOGIES DE L'EXPÉRIENCE.

α) Thèse *générale*. = Tous les phénomènes, dans leurs relations, sont soumis aux lois du temps.

β) Thèse *particulière*.

1. Analogie de *substantialité*. = Toute existence d'un phénomène a pour condition une base *permanente* (durable et invariable).

2. Analogie de *causalité*. = Toute production d'un phénomène a pour condition la *succession* (d'un instant à un autre).

3. Analogie de *communauté*. = Toute influence mutuelle des phénomènes a pour condition leur *simultanéité* (coexistence dans le temps).

IV) Principe de *modalité*. = POSTULATS DE LA PENSÉE.

- α) Thèse *générale*. = Tous les phénomènes doivent être conformes aux *conditions de la connaissance*.
- β) Thèses *particulières*.
 - 1.) Postulat de *possibilité*. = Tout phénomène qui est conforme aux conditions *à priori* (ou pures) de la connaissance, est *possible*.
 - 2.) Postulat d'*effectivité*. = Tout phénomène qui est conforme aux conditions *à posteriori* (ou empiriques) de la connaissance, est *effectif*.
 - 3.) Postulat de *nécessité*. = Tout phénomène qui implique ces deux espèces de conditions de la connaissance, est *nécessaire*.
- b2) Systématique (composée). = SYNTHÈSE DU SAVOIR.
- a3) *Diversité; jonction* des catégories avec l'intuition pure du temps pour constituer *à priori* la *réalité*; synthèse opérée par l'*imagination productive*. = SCHÉMAS.
 - I. Schémas de *quantité*. = SÉRIE DANS LE TEMPS.
 - 1. Unité. = MESURE.
 - 2. Pluralité. = NOMBRE.
 - 3. Totalité. = GRANDEUR.
 - II. Schémas de *qualité*. = CONTENU DANS LE TEMPS.
 - 1. Prestation. = PRÉSENCE.
 - 2. Privation. = ABSENCE.
 - 3. Limitation. = TRANSITION (d'un degré d'intensité à un autre).
 - III. Schémas de *relation*. = ORDRE DANS LE TEMPS.
 - 1. Subsistance. = PERMANENCE.
 - 2. Causalité. = SUCCESSION.
 - 3. Communauté. = SIMULTANÉITÉ.
 - IV. Schémas de *Modalité*. = DISTINCTION DANS LE TEMPS.
 - 1. Possibilité. = DANS UN TEMPS QUELCONQUE.
 - 2. Nécessité. = DANS TOUS LES TEMPS.

3. Effectivité. = DANS UN TEMPS DONNÉ.

b3) *Identité; unité* des conceptions; synthèse opérée par leur *aperception* dans notre moi hyperphysique; synthèse *spontanée*. = COMPRÉHENSION (transcendantale).

A2) et B2) Transition de la connaissance de l'*être* à celle du *savoir*, et réciproquement. = CONSCIENCE COMPRÉHENSIVE; moi *transcendantal*, ou par *réflexion*; résultant :

α) de la *préformation* du moi physique pour le moi hyperphysique. = RÉCEPTIVITÉ INERTE; et

β) de la *conformation* du moi hyperphysique au moi physique. = VIRTUALITÉ SPONTANÉE.

B) Savoir *inconditionnel* ou *infini*. = RAISON (Dialectique transcendante).

A2) Forme; emploi *logique* de la raison. = PRINCIPES ET CONSÉQUENCES.

Nota. — C'est là l'objet de cette partie de la logique qui traite des *syllogismes* ou des *conclusions rationnelles* (Vernunftschlüsse).

B2) Contenu; emploi *transcendantal* de la raison. = IDÉES (absolues).

a) Dans le monde *chrématique*, celui des *réalités créées*. =

a2) IDÉES LIMITÉES de la *philosophie transcendante* (qui demande que l'idée puisse être réalisée dans l'expérience). [*Nota.* — C'est à ces idées limitées que Kant s'est arrêté].

a3) Usage *légitime* des idées (pour étendre la sphère de nos connaissances chrématiques). = IDÉES RÉGULATIVES.

b3) Usage *illégitime* [excédant ses propres conditions] de la raison (pour atteindre les éléments achrématiques dans le monde chrématique). = IDÉES CONSTITUTIVES.

a4) Leurs *classes* (d'après les trois modes fonda-

mentaux des syllogismes, c'est-à-dire, d'après les conclusions catégoriques, hypothétiques, et disjonctives de la raison).

a5) Pôles.

a6) Accomplissement des conclusions catégoriques; *sujet absolu*. = IDÉES PSYCHOLOGIQUES.

b6) Accomplissement des conclusions hypothétiques; *condition absolue*. — IDÉES THÉOLOGIQUES.

b5) Neutralisation; accomplissement des conclusions disjonctives; *ensemble absolu*. = IDÉES COSMOLOGIQUES.

b4) Leurs *illusions* (apparences et discordances de la vérité).

a5) Pôles.

a6) Illusions des idées psychologiques. = PARALOGISMES TRANSCENDANTALS.

1°) Quantité; *identité* du moi. = PERSONNALITÉ.

2°) Qualité; *simplicité* du moi. = INCORRUPTIBILITÉ.

3°) Relation; *substantialité* du moi. — IMMATÉRIALITÉ.

4°) Modalité; *nécessité* du moi. = CERTITUDE.

Explication achrématique. = Ces illusions sont fondées en réalité sur le *sum* transcendant dans le *cogito ergo sum*. Aussi, ces illusions deviendront-elles des réalités lorsque ce *sum* sera réalisé par le développement final de la VERTUE CRÉATRICE ou du VERBE dans l'homme (ce qui établira ainsi sa *création propre*).

b6) Illusions des idées théologiques; existence de Dieu (d'un être suprême, *ens realissimum*). = IDÉALITÉS TRANSCENDANTALES.

1°) Possibilité; conclusion de la possibilité de l'être-suprême à son existence. = PREUVE ONTOLOGIQUE.

2°) Nécessité; conclusion de la nécessité d'une cause absolue du monde à son existence. =

PREUVE COSMOLOGIQUE.

3°) Effectivité; conclusion de l'effectivité d'un ordre rationnel du monde à l'existence d'une cause rationnelle. = PREUVE PHYSICO-THÉOLOGIQUE.

Explication achrématique. — Ces illusions sont fondées en réalité sur le *sum* empirique dans le *sum ergo cogito*; où ce *sum* est une manifestation réelle de l'ÊTRE dans le NON-MOI, dont la condition absolue est ainsi l'être-suprême. Aussi, ces illusions deviendront-elles des réalités lorsque cette condition absolue de l'être dans le non-moi, c'est-à-dire l'être-suprême, au lieu de le chercher dans le monde chrématique (de l'expérience), sera cherché dans le monde achrématique (de la création) par l'intuition intellectuelle de la RATIONALITÉ CRÉATRICE ou de la LOI DE CRÉATION en Dieu (ce qui établit ainsi sa propre *théogonie*).

b5) Neutralisation; illusions ou discordances des idées cosmogoniques. = ANTINOMIES TRANSCENDANTALES (par suite de l'application additionnelle des *intuitions pures*, parce que, dans les deux classes précédentes des idées absolues, les catégories seules ont été appliquées).

a6) Accomplissement idéal des *catégories mathématiques*.

1°) *Quantité.*

α) *Thèse.* = Le monde est illimité { dans le temps }
β) *Antithèse.* = Le monde est limité { et dans l'espace. }

2°) *Qualité.*

α) *Thèse.* = La matière est divisible à l'infini.

β) *Antithèse*. = La matière n'est pas divisible à l'infini.

Nota. — Chez Kant, les thèses et les antithèses sont renversées dans ces deux premières antinomies; ce qui est inexact, parce que l'*infini* ne peut être conçu dans le monde chrématique.

b6) Accomplissement des *catégories dynamiques*.

3°) *Relation*.

α) *Thèse*. = En outre des causes physiques, il existe dans le monde une causalité libre, inconditionnelle (qui commence elle-même l'action).

β) *Antithèse*. = Il n'existe dans le monde que des causalités physiques ou conditionnelles.

4°) *Modalité*.

α) *Thèse*. = Il existe un être absolument nécessaire qui est la cause ou la condition du monde.

β) *Antithèse*. = Il n'existe, dans le monde ou hors de lui, que des êtres contingents.

Explication achrématique. = Les quatre antithèses, qui détruisent les quatre thèses, n'ont lieu que dans le monde chrématique, dans celui des réalités créées, où l'inconditionnel, l'absolu, l'infini, qui est l'objet des quatre thèses, ne peut avoir lieu. Mais, dans le monde achrématique, dans celui de la création elle-même, les quatre thèses subsistent exclusivement et les quatre antithèses n'y ont point de réalité ni par conséquent de vérité.

b2) IDÉES ILLIMITÉES de la philosophie transcendante (qui se place déjà aux confins du monde chréma-

tique et du monde achrématique). [Depuis Kant jusqu'au Messianisme].

a3) Idées absolues *élémentaires*.

a4) Distinctes.

a5) L'*archi-savoir* ou le *Moi* de Fichte. = RÉALITÉ ABSOLUE DE L'HOMME.

b5) L'*archi-être* ou le *Non-Moi* de Krause. = RÉALITÉ ABSOLUE DE DIEU.

b4) Transitives.

a5) La *virtualité créatrice* de Bouterweck. = VERBE DANS L'HOMME.

b5) La *rationalité créatrice* de Bardili. = LOI DE CRÉATION EN DIEU.

b3) Idées absolues *systématiques*.

a4) Diversité.

a5) Influences partielles de Hegel.

a6) Raison dans la Réalité. = SAGESSE DIVINE OU CRÉATRICE.

b6) Réalité dans la Raison. = PUISSANCE DIVINE OU CRÉATRICE.

b5) Influence réciproque de la Raison et de la Réalité (qui est l'actuelle tendance en Germanie). = PROVIDENCE.

a6) Sur des voies rationnelles. = Krug, etc.

b6) Sur des voies mystiques. = F. Schlegel et toute la nouvelle école mystique de l'Allemagne (Baader, Goerres, etc., d'Eckstein).

b4) Identité finale de Schelling; identité primitive du savoir et de l'être. = NATURE DE DIEU (impénétrable).

Nota. — Il faut savoir que ces huit idées transcendantes offrent ainsi la détermination didactique ou philosophique des grands problèmes religieux.

b) Dans le monde *achrématique*, celui de la *création elle-même*. = C'est ici qu'appartiennent proprement

les explications achrématisques que nous avons données plus haut des idées limitées de Kant, qui se réalisent ainsi dans ce monde achrématique de la création.

II) *Technie* (ce qu'il faut faire). = MÉTHODOLOGIE TRANSCENDANTALE.

A) Considérations *didactiques*.

a) Méthodes *fausses*. = DISCIPLINE TRANSCENDANTALE.

Nota. — Ici Kant s'applique surtout à tracer la distinction entre la *méthode mathématique* et la *méthode philosophique*, en découvrant que la première est *intuitive* (fondée sur les *intuitions* à priori, du temps et de l'espace), et que la seconde est *discursive* (fondée sur des *conceptions* à priori, les catégories et les idées). De là vient que les *définitions* (construction des conceptions dans les intuitions pures), les *axiomes* (jugements synthétiques par intuition pure) et les *démonstrations* (preuves dans l'intuition pure) appartiennent exclusivement aux mathématiques.

b) Méthodes *vraies*.

a2) Partie *élémentaire*. = CANON TRANSCENDANTAL (règles pour l'accomplissement des idées absolues).

a3) *Impossibilité* de ce canon pour la *raison spéculative* (dans les limites du monde chrématique où Kant s'est arrêté avec les idées absolues).

b3) *Possibilité* de ce canon pour la *raison pratique* (où Kant s'élance dans le monde achrématique).

a4) *Condition pratique* de l'accomplissement des idées absolues. = IMPÉRATIF DE LA MORALE.

b4) *Causalité spéculative* de cette nécessité obligatoire dans la morale.

a5) Dogmes. = POSTULATA D'UN MONDE MORAL (hyperphysique).

a6) DIEU comme *législateur et rémunérateur* dans ce monde moral.

b6) HOMME comme *immortel*, pour pouvoir faire partie de ce règne de Dieu.

b5) Précepte. = *Agis de manière à te rendre digne du bonheur.*

Nota. — Ce précepte de Kant n'est que *transitif* pour arriver au précepte absolu de la *création propre par le développement du verbe au moyen de la moralité.* — Et comme tel, ce précepte de Kant est *impur*, parce qu'il implique le *bonheur* qui est simplement physique.

N. B. — Kant donne ici l'explication logologique des différents degrés de connaissance, savoir, la *persuasion*, la *conviction*, et la *certitude*, et dans cette dernière, la *conjecture*, la *croyance*, et la *certitude strictement dite*, pour pouvoir établir la nécessité de la *croyance morale.*

b2) Partie *systematique.* = ARCHITECTONIQUE DE LA RAISON.

a3) Classification *générale* des connaissances.

a4) Connaissances *historiques* (ex datis).

b4) Connaissances *rationnelles* (ex principiis).

a5) Intuitives. = Connaissances *mathématiques.*

b5) Discursives. = Connaissances *philosophiques.*

b3) Classification *spéciale* des connaissances philosophiques.

a4) Principes des connaissances. = PHILOSOPHIE PURE.

a5) Élémentaire :

a6) de ce qui est. = PHILOSOPHIE SPÉCULATIVE.

b6) de ce qu'il faut faire. = PHILOSOPHIE PRATIQUE.

b5) Systématique.

a6) Diversité.

a7) Influence partielle :

a8) Être. = ONTOLOGIE.

b8) Savoir. = LOGOLOGIE.

b7) Influence réciproque. = TÉLÉOLOGIE.

- b6) Identité. = ESTHÉTIQUE.
- b4) Leur application. = MÉTAPHYSIQUE :
 - a5) à la nature. = MÉTAPHYSIQUE DE LA NATURE.
 - b5) à la liberté. = MÉTAPHYSIQUE DE LA LIBERTÉ.
- B) Considérations *historiques*. = HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.
 - a) Quant au *contenu*.
 - a2) Objectif. = SYSTÈMES SENSUELS (Épicure) ET INTELLECTUELS (Platon).
 - b2) Subjectif. = SYSTÈMES EMPIRIQUES (Aristote et Locke) ET NOOLOGIQUES (Platon et Leibnitz).
 - b) Quant à la *forme*, la méthode :
 - a2) *populaire* ou naturalistique (La prétendue philosophie du bon sens).
 - b2) *didactique* ou scientifique :
 - a3) anciennes méthodes.
 - a4) *Dogmatistes* (Aristote et Wolf).
 - b4) *Sceptiques* (Sextus-Empiricus et Hume).
 - b3) nouvelle ou *critique* (Kant, etc.).

PHILOSOPHIE DU LANGAGE.

Par HOËNÉ WRONSKI.

AVIS.

L'auteur de la Philosophie critique, ayant découvert les principes transcendants de notre savoir, en fit l'application à plusieurs sciences du premier ordre et déduisit ainsi leurs principes métaphysiques. Il restait à faire une application pareille aux autres sciences du même ordre, à celles qui ont également des principes métaphysiques.

L'auteur de l'écrit présent, entreprit cette tâche. — Il ne devait publier les résultats de ses recherches, que lorsqu'il aurait pu donner au public l'ensemble de ses travaux. Une circonstance majeure, la publication de la dissertation de M. Andrieux, et surtout les motifs qui paraissent l'y avoir porté, détermine aujourd'hui l'auteur à faire une exception pour la *Philosophie du Langage*, qui est au nombre des sciences dont il s'est occupé. — En conséquence, il présente au public un Aperçu de cette philosophie, en se réservant de la traiter plus complètement dans la suite : cet aperçu est assez étendu pour être d'une utilité réelle et pour mériter le titre de cet écrit.

Le lecteur est prévenu qu'il trouvera dans les *notes* jointes à cet ouvrage, l'explication la plus détaillée de ce qui dépendra de la Philosophie critique.

PHILOSOPHIE DU LANGAGE.

INTRODUCTION.

Nos connaissances philosophiques peuvent être déduites, ou à posteriori, de l'expérience; ou à priori, de la raison. Leur ensemble forme dans le premier cas, la Philosophie expérimentale; dans le second, la Philosophie spéculative.

La Philosophie expérimentale, considérée par rapport à sa fin, peut être envisagée sous deux points de vue différents. — D'abord, elle peut former l'état *provisoire* de la Philosophie, en s'élevant insensiblement, au moyen de la loi de l'induction, à des lois comparatives, mais non universelles, du monde corporel et spirituel; à des lois qui peuvent être la raison d'une foule de phénomènes et qui, dans cette qualité, appartiennent réellement au domaine de la Philosophie : tel est le système de Bacon, dénaturé et changé en rhapsodie par Locke et ses sectateurs. Mais, quelque utile que puisse être cette manière de procéder, lorsqu'il n'existe pas encore de véritable Philosophie; quelque préférables qu'en puissent être les résultats, comparativement à ceux de la Philosophie dogmatique (2) qui abuse de nos spéculations; la Philosophie expérimentale n'en est pas moins, au tribunal de la raison, une philosophie purement provisoire et bornée à ce qui fait l'intérêt de l'homme grossièrement physique. En effet, toutes les lois qu'obtient la philosophie expérimentale, ne sont, comme nous l'avons déjà dit, que des lois comparatives. Ce ne sont nullement des lois nécessaires et universelles, telles que la raison de l'homme les demande et les demandera toujours; ce sont de simples

présomptions logiques, propres à introduire de l'ordre dans une partie du système de notre savoir; et non, des conclusions rationnelles, propres à nous conduire vers l'absolu, à nous éclairer. Ces lois empiriques (1) ne peuvent non plus franchir les limites étroites du monde sensible, et étendre leur règne sur le vaste domaine de la liberté, de l'immortalité, de Dieu, en un mot, du monde intelligible : le principe même de cette philosophie, la déduction de l'expérience, l'exclut pour jamais de ce sanctuaire de l'univers. Enfin, l'absolu, cet astre polaire de la raison, reste et restera toujours au-dessous de l'horizon de la philosophie expérimentale : le relatif, le conditionnel, qui est inhérent à tous les objets de l'expérience, particuliers ou généraux, est un joug dont cette philosophie ne peut, sans contradiction, espérer de s'affranchir; quelque loin qu'elle puisse parvenir, elle sera toujours sur le territoire de l'expérience, esclave de la subordination d'un objet conditionnel à un objet relatif; elle restera privée, pour toujours même, de la perspective de véritables lumières.

En second lieu, la philosophie expérimentale, en se bornant dans ses prétentions, peut fournir et fournit réellement des résultats *péremptoires*. — Ce cas a lieu lorsqu'elle se contente de réunir méthodiquement les phénomènes du monde corporel et spirituel, à les classer suivant l'induction et non suivant quelque principe hypothétique, et à fournir ainsi, à la Philosophie spéculative, les matériaux que cette dernière doit élaborer, soumettre à des lois nécessaires, et rattacher aux principes absolus de l'Univers. — Nous aurons occasion de revenir sur cette manière d'envisager la philosophie expérimentale, et d'en faire sentir davantage l'utilité. — (*) Passons à la Philosophie spéculative.

(*) Voyez le *Développement de la Philosophie absolue*, publié en 1878.

(Note de M^{lle} B. C.)

Cette philosophie supérieure, comme la philosophie expérimentale, admet deux espèces; mais ici ce n'est point la *fin*, provisoire ou péremptoire, mais bien les *moyens*, mauvais ou bons qui servent de principes de spécification. — On peut, en effet, considérer un principe donné par l'expérience, pris dans l'entendement, ou inventé par l'imagination, comme étant la source de toute vérité, la raison de tous les objets de notre savoir, avec lesquels il paraît n'avoir immédiatement aucune liaison; on peut aussi, et rien ne s'y oppose, remonter jusqu'à l'*acte* même du *savoir* et en déduire le système de nos connaissances : le premier procédé appartient à la *Philosophie dogmatique*, le second à la *Philosophie critique*.

La Philosophie dogmatique part, comme nous venons de le dire, d'un *principe* immanent ou transcendant (3), réel ou imaginaire, assertorique ou problématique (4) et procède systématiquement, suivant avec rigueur les lois logiques de notre savoir, au développement de toutes les connaissances, à l'explication de tous les phénomènes et des choses en elles-mêmes. Mais, quel que soit le principe qui forme ainsi la pierre fondamentale de la Philosophie dogmatique, vrai ou faux, plus ou moins général, il sera nécessairement *objectif* (5), il portera toujours sur un objet de notre savoir; parce qu'autrement, il n'aurait aucune signification dogmatique, il ne serait point un principe de connaissance. Or, cet objet en question, considéré en lui-même, hors de toute influence subjective, provenant de la nature de notre savoir, ainsi qu'il est considéré réellement dans la Philosophie dogmatique, est et ne peut être que conditionnel ou relatif à un autre objet de notre savoir; car, telle est l'essence manifeste et incontestable des choses, quelle que puisse être la source d'où nous en puisons la connaissance. Ainsi, le sort inévitable de tous les systèmes dogmatiques, sort qui devient plus infaillible, lorsque ces systèmes deviennent plus parfaits, est l'alternative malheureuse, ou de se jeter dans un

monde transcendant pour secouer les chaînes de la conditionnalité et approcher, au moyen de fictions, de l'absolu qui est la condition de toute vérité réellement philosophique, ou bien de demeurer dans le monde immanent pour éviter les fictions et par conséquent les erreurs, en se bornant à la connaissance du relatif et en renonçant ainsi entièrement aux vues philosophiques. Encore n'est-ce là que le sort inmanquable des systèmes dogmatiques : le mauvais emploi ou l'abus des fonctions intellectuelles dans les déductions dogmatiques, le peu d'étendue et de profondeur dans les principes, l'obscurité de ces derniers, leur fausseté, le défaut de leur certitude, etc., etc. sont autant d'inconvénients que la Philosophie dogmatique ne peut éviter que par hasard, et qu'elle ne peut empêcher d'avoir une influence majeure et soutenue dans les systèmes de connaissances qui en sont les produits. — Mais, laissons-là ces erreurs, ces misères humaines, et abordons la vérité.

La Philosophie critique qui forme la seconde et nouvelle espèce de Philosophie spéculative, qui malheureusement était restée inconnue jusqu'à nos jours, qui, dans un très-court intervalle de temps, est parvenue à dévoiler tous les mystères de l'Univers, qui a donné une législation infaillible à toutes les sciences, qui a résolu toutes les questions philosophiques, qui a régénéré, pour ainsi dire, l'espèce humaine, cette philosophie, à la surprise de tout ce qui l'a précédée, N'A POINT DE PRINCIPE; et c'est précisément dans cette absence de tout fondement, que consiste sa vérité absolue, sa certitude incomparable, en un mot, son infaillibilité : de là aussi dérive sa dénomination de *Philosophie critique*. — Nous prions le lecteur de nous donner ici une attention plus concentrée, de bien peser ce que nous allons lui dire, de méditer surtout la *note* qui donne l'explication de l'objectivité et de la subjectivité; et nous lui promettons, sinon de l'initier dans les mystères de cette sublime philosophie, ce qui ne peut

se faire que par suite de longues études, du moins de l'élever jusqu'au point de vue d'où il pourra apercevoir la marche sûre et extraordinaire de cette Philosophie, la différence essentielle et infinie avec tout ce qui, avant elle, a porté le nom de philosophie, et par contre-coup, l'imbécillité philosophique de ceux qui, après l'avoir étudiée (*) veulent l'assimiler à quelque autre philosophie ou veulent, au moyen de la leur, s'en constituer juges.

Or, pour aborder sur-le-champ l'essence de notre objet, nous dirons immédiatement que la Philosophie critique est entièrement *subjective* : c'est là son caractère distinctif; c'est là le secret qu'il faut pénétrer pour entendre cette philosophie ou seulement pour apprécier son rang scientifique. — Cette philosophie est entièrement subjective, parce qu'aucun objet de connaissance ne lui sert de principe, pas même celui qu'elle est subjective et qu'elle n'admet aucun principe : cette dernière vérité est un fruit de la métaphysique de notre cognition, qui elle-même est un résultat de la Philosophie critique, comme on le comprendra mieux dans la suite de cette Introduction, lorsque nous ferons voir ce que c'est que la métaphysique (**). Si l'on disait, par exemple, que toutes nos connaissances nous viennent par les sens et si, en partant de ce principe, on élevait un édifice philosophique, on n'en ferait pas moins un simple système dogmatique, quoique la proposition qui aurait ici servi de principe, n'eût aucune liaison avec les objets extérieurs de nos connaissances et parût porter entièrement sur la nature des connaissances elles-mêmes; en effet, cette pro-

(*) *Après l'avoir étudiée.* — L'auteur excepte par cette phrase, tous ceux qui ne connaissent la Philosophie critique que par des expositions orales, par des relations des journaux, ou par la traduction française de Kinker. Ainsi, par exemple, M. Destutt-Tracy qui a voulu réfuter cette philosophie (Mémoire de l'Institut, an XII), est excusable : on ne peut trop se garantir contre les innovations prétendues philosophiques; et les vues de M. Destutt-Tracy pouvaient alors être très-louables.

(**) Voyez la *Propédeutique messianique* (posthume). [M^{lle} B. C.]

position fondamentale, pour avoir une utilité logique dans l'édifice philosophique susdit et par conséquent une signification, doit contenir nécessairement un objet de connaissance. Cet objet est, à la vérité, *la nature de nos connaissances*, ou du moins leur détermination instrumentale, et paraît avoir ainsi quelque analogie avec la subjectivité de notre savoir; mais, ce n'est qu'une analogie, et dans la réalité, la proposition dont il s'agit n'a rien de subjectif, parce qu'elle porte entièrement sur la *nature* de nos connaissances, sur la manière dont elles *existent*, et devient par là objective : ce fut au moyen de cette proposition que Locke et ses sectateurs, entre autres Condillac, ont transformé la méthode philosophique de Bacon en un véritable système dogmatique, quoiqu'ils paraissent si récalcitrants contre ce qu'ils appellent des systèmes abstraits; leur système ne diffère des autres systèmes dogmatiques, de la philosophie scholastique par exemple, que par la brutalité de son principe. — Ainsi donc, pour que la philosophie critique soit subjective, comme nous le prétendons, il faudrait qu'elle ne s'appuyât sur aucune proposition qui pût former un objet de connaissance, pas même comme nous l'avons déjà dit, sur la proposition qui résulterait de ce que nous venons de dire, pour la caractériser : il nous reste à montrer comment cela est possible.

Nous ne nous amuserons point ici à mesurer la force qu'il a fallu avoir pour s'élever le premier à la hauteur d'une subjectivité absolue, à la hauteur où se trouve la Philosophie critique; ni à compter les gradations consécutives qu'il a fallu parcourir pour transporter la Philosophie de l'état d'objectivité où elle languissait dans les ténèbres, à celui de subjectivité où elle brille aujourd'hui lumineuse comme l'astre du jour : nous laisserons au lecteur d'apprécier le mérite indéfini de l'auteur d'une aussi grande révolution, et nous irons droit au fait. — La subjectivité de la Philosophie critique consiste en ce

qu'elle se trouve au *point où l'acte du savoir est dans sa pureté absolue, tel qu'il ne peut aucunement devenir objet de connaissance*. La possibilité d'un tel acte du savoir n'a rien de contradictoire en soi; ainsi, avant même d'y parvenir, lorsqu'on reste encore dans l'état d'objectivité où se trouvait la philosophie avant l'époque actuelle, on en a déjà une certitude problématique et l'on doit, si l'on ne veut pas se révolter contre la raison, admettre la possibilité de la Philosophie critique : il ne s'agit point ici d'une inspiration mystique; le lecteur qui aura compris ce que nous venons de dire, verra aisément qu'il s'agit d'une opération intellectuelle, tout-à-fait naturelle, claire, précise et susceptible, ainsi qu'on vient de le voir, de la plus rigoureuse détermination. Mais, cette certitude purement problématique devient une certitude apodictique lorsqu'on parvient à l'acte même dont il est question; cet acte comme inconditionnel, comme absolu à tous égards, porte dans son essence, un caractère de nécessité, et dans sa fonction, un caractère d'universalité, qui réunis donnent, à la réflexion qui nous en rend conscients, le degré le plus éminent de *véracité* (Wahrhaftigkeit), en un mot la certitude apodictique. Tel est aussi le caractère de la Philosophie critique, qui seul devrait suffire pour la distinguer de tout ce qui a porté et porte encore le nom de philosophie : ce ne sont point ici, comme dans la Philosophie dogmatique, des vérités problématiques, qui dépendent du bonheur de l'hypothèse qui en forme le principe; ce ne sont pas, non plus, comme dans la Philosophie expérimentale, des vérités purement assertoriques qui dépendent du fait de l'expérience; ce sont des vérités rigoureusement apodictiques, des vérités nécessaires, qui dépendent de l'inconditionnalité, de l'absolu de l'univers, et qui, à ne les considérer que par rapport à la science et non par rapport à l'individu qui la cultive, sont infail-
libles.

Mais, en accordant que la Philosophie critique puisse

se placer et se soit réellement placée dans le point de vue de la plus absolue subjectivité, qu'elle ait pris une marche tout-à-fait nouvelle, qu'elle ne ressemble *en rien* à toutes les tentatives philosophiques qui l'ont précédée, que ses résultats aient une certitude incomparable et formant le type de toutes les autres certitudes, le lecteur voudra savoir quelles sont les découvertes qu'on peut faire de ce point de vue si élevé, et nous demandera peut-être aussi par quel moyen, par quelle faculté supérieure, on a pu réaliser une si grande entreprise?

Quant à la première question, le lecteur pourrait lui donner une détermination plus particulière, de deux manières différentes. Il pourrait, d'un côté, par une simple curiosité, vouloir connaître les découvertes de la Philosophie critique, considérées en elles-mêmes; il pourrait, d'un autre côté, par une tendance philosophique, vouloir connaître ces découvertes dans leur liaison avec la subjectivité du savoir, dont elles dérivent. — Pour satisfaire à la première manière de former cette question, il suffirait de rappeler au lecteur ce que nous avons déjà dit, concernant les produits de la Philosophie critique, en commençant à nous en occuper, (*) mais nous préférons l'avertir qu'il trouvera, dans la suite de cette Introduction, un aperçu assez étendu des découvertes de cette Philosophie; pour satisfaire à la seconde, il faudrait nécessairement, et cela est évident, placer le lecteur dans le point de vue de l'absolue subjectivité, pour pouvoir lui faire apercevoir cette certaine identité entre la subjectivité du savoir et son objectivité, ou en quelque sorte, entre le *savoir* et l'*être*, sur laquelle repose l'identité correspondante entre la subjectivité absolue formant l'instrument de la Philosophie critique, et les découvertes qui en forment les produits.

(*) Dans les Opuscules publiés à Marseille en 1803, auxquels il faut joindre maintenant les œuvres posthumes. [Note de M^{lle} B. C.]

Pour ce qui concerne la seconde des deux questions sus-mentionnées, le lecteur ne peut ici demander raisonnablement qu'une simple détermination caractéristique de la faculté dont il s'agit, une simple définition nominelle (6) de cette faculté supérieure au moyen de laquelle on est parvenu à réaliser l'idéal de la Philosophie critique. — Or, il est naturel et évident que nous ne pouvons, avec nos facultés intellectuelles ordinaires, nous élever jusqu'à la conscience de la subjectivité absolue du savoir, et qu'il faut nécessairement, pour y parvenir, développer une faculté nouvelle, supérieure, d'une part aux facultés intellectuelles ordinaires dont elle doit découvrir l'acte subjectif, et assez élevée, d'une autre part, pour connaître le sien propre, pour pouvoir s'identifier avec lui. — Voilà les marques distinctives de la faculté en question : tout ce que nous pourrions ici dire de plus pour pénétrer jusque dans l'essence de cette faculté supérieure, serait évidemment en pure perte ; c'est à la Philosophie critique elle-même qu'il appartient de la développer et d'en faire acquérir, par degré, la conscience la plus intime. Nous remarquerons seulement que la Philosophie critique lui donne le nom de *faculté transcendante* (7), en l'opposant aux facultés intellectuelles ordinaires, qu'elle désigne par le nom de *facultés logiques*.

Avant de poursuivre l'objet de cette Introduction, qu'il nous soit permis de nous en écarter un moment, pour dire quelques mots concernant la difficulté, tant décriée, qu'on a, au premier abord, d'entendre la Philosophie critique. — Je pense qu'après ce que nous venons de dire, le lecteur saura expliquer cette difficulté : elle provient évidemment de ce qu'il faut, pour entendre la philosophie critique, se placer dans un point de vue infiniment plus élevé que ne l'est celui sous lequel on a, jusqu'à ce jour, envisagé la philosophie ; qu'il faut développer par l'étude, une faculté nouvelle et supérieure aux facultés intellectuelles connues, pour acquérir la conscience de la

subjectivité de notre savoir, dans laquelle consiste la Philosophie critique. Tel est l'ordre naturel qu'il est humainement impossible de changer : l'amour-propre, l'orgueil, ou tout autre sentiment qui y répugnerait, serait déraisonnable et serait puni par lui-même.

Encore un mot sur une certaine *demi-intelligence* de la Philosophie critique, qu'on rencontre assez souvent chez ceux qui disent avoir étudié, et qui croient avoir compris cette philosophie. — Plusieurs philosophes critiques, pour faire sentir, par une analogie, la subjectivité de notre savoir, ont eu recours, entre autres, à des instruments d'optique, tels qu'une chambre obscure, des miroirs de différentes structures, etc., etc. Ces connaissances, propres à exciter la réflexion transcendante, n'ont servi, chez beaucoup de lecteurs superficiels, qu'à leur donner des idées fausses de l'acte subjectif de notre savoir, qu'elles devaient rendre sensible : la plupart de ces lecteurs se sont imaginé que notre intellect était une espèce de laboratoire où nous transformons les objets qui y sont apportés par les sens, en représentations tout-à-fait différentes de ces objets et modelées suivant la nature des instruments qu'on y a employés. Cette manière de voir aurait été assez juste, si ces messieurs l'avaient bornée à la seule *sensibilité*, et s'ils ne l'avaient pas étendue jusque sur le *savoir* : il est vrai, en effet, pour ne parler ici que des sens extérieurs, que la colorisation, la résonnance, l'odoration, la saporation et la tangibilité, forment l'état subjectif de ces sens et proviennent de la transformation opérée en vertu de cet état, des objets de notre sensibilité en représentations tout-à-fait différentes ; mais, il en est tout autrement lorsqu'il s'agit du savoir lui-même. La sensibilité ne sert qu'à nous mettre en contact avec les objets de notre savoir, à nous identifier momentanément avec ces objets ; le savoir survient après et joint à ces représentations sensibles, au moyen de l'unité intellectuelle qu'il y introduit, quelque

chose d'essentiellement nouveau, appartenant absolument à lui et n'ayant rien, dans les objets représentés par la sensibilité, qui y puisse correspondre : la sensibilité ne fait que *transformer* les objets en représentations, pour nous rendre conscients de leur existence, possible, effective ou nécessaire ; le savoir au contraire *crée* quelque chose d'essentiellement nouveau, produit certaines unités intellectuelles dans ces objets de représentation et exprime par là leur part à l'*absolu* dont il est l'interprète. C'est cette fonction productive, en quelque sorte créatrice, de notre savoir, qui constitue l'acte de sa subjectivité et qui fait l'objet de la Philosophie critique ; c'est jusqu'à la conscience de cette fonction sublime qu'il faut s'élever, pour pouvoir prétendre d'avoir compris cette philosophie : on ne l'entend qu'à demi, et même à bien moins, lorsqu'on s'imagine qu'il s'agit simplement d'expliquer, au moyen de certaines lois, de certaines formes ou plutôt de quelques moules de notre savoir, la *transformation* des objets de cette faculté en représentations qui en diffèrent entièrement.

Ce dernier défaut est très-commun parmi ceux qui, après avoir lu, mais non étudié la Philosophie critique, s'érigent en juges de cette philosophie et prétendent, de bonne foi, la réprouver : nous n'en citerons qu'un exemple. — M. de Gérando, dans son *Histoire comparée des systèmes de Philosophie*, paraît vouloir, avec la bonne foi d'un écrivain estimable et philosophe à quelque égard, réprouver ou même réfuter la Philosophie critique. Le fait est que M. de Gérando n'a *rien* compris au *vrai sens* de cette Philosophie ; que la prétendue étude qu'il en a faite, ne lui a servi qu'à le placer dans un faux point de vue, dont il faudrait malheureusement commencer par revenir avant de recommencer d'autres études plus fructueuses. Pour que M. de Gérando, suivant l'usage de ses prédécesseurs, ne se récrie point contre cette sentence de non-intelligence, que la Philosophie critique est obligée

de répéter si souvent et que M. de Gérando a déjà redoutée par anticipation, nous allons, pour cette fois-ci, et par trop de complaisance, motiver notre assertion et lui en donner, en peu de mots, la preuve la plus palpable. — M. de Gérando avait lu, dans les ouvrages de la Philosophie critique, le mot de *forme* dont cette philosophie se sert *métaphoriquement* pour désigner par un mot, l'acte de la subjectivité de notre savoir. Il a pris cette expression *à la lettre* et n'a vu, dans toutes les fonctions transcendantes, que des formes, des espèces de moules, où les objets de notre savoir reçoivent des transformations analogues à la nature de ces formes, à la structure de ces moules. Voilà l'erreur de M. de Gérando et le degré d'intelligence qu'il a porté dans la Philosophie critique. Mais quoi, si des philosophes de profession qui ont fait *tous les efforts possibles pour bien entendre cette philosophie*, n'ont réussi qu'à la dénaturer, à tromper innocemment leur nation par de fausses relations (*), que peuvent espérer les hommes étrangers à la Philosophie? — Ils peuvent espérer bien plus que ces prétendus philosophes de profession : le lecteur en devinera aisément la raison. — Au reste, il n'est nullement nécessaire que tout le monde soit philosophe, non plus qu'il n'est nécessaire que tout le monde soit mathématicien, physicien, etc. : un très-petit nombre d'hommes suffiront pour garder ce dépôt sacré des lumières et pour répandre, sur le public, les véritables bienfaits qu'il puisse recevoir de la philosophie, savoir, la législation de toutes les sciences, physiques et morales, leurs principes, leurs fins et leurs méthodes (**): il est plutôt nécessaire que le mérite intrinsèque que

(*) Toutes les difficultés, toutes les objections, toutes les prétendues réfutations, etc., etc., que M. de Gérando expose avec pompe et noblesse, ne sont que des traductions presque littérales des misérables productions de quelques imbécilles, pour lesquelles la Philosophie critique n'a pu témoigner que de la pitié.

(**) Voyez maintenant les ouvrages publiés par l'auteur, et ses œuvres posthumes.

(Note de M^{lle} B. C.)

donne la culture de la Philosophie, la dignité infinie que donne la RAISON, ne soient acquis que par des travaux incomparables, ne soient obtenus qu'à la sueur du front. Ainsi, cette difficulté tant décriée de pouvoir entendre la Philosophie critique, loin d'être un défaut, est au contraire, par une espèce de providence, un des avantages négatifs les plus précieux de cette philosophie : la foule de déclamateurs, de beaux-esprits, d'empiristes, de fourbes et de tant d'autres prétendants à la philosophie, en sera exclue pour jamais, comme elle l'est des mathématiques, de la physique, et de toutes les autres sciences exactes.

NOTES

POUR L'INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DU LANGAGE.

(1) On appelle *empirique*, ce qui dérive de l'*expérience*; *sensible*, ce qui peut être perçu par nos sens, intérieurs ou extérieurs; *intelligible*, ce qui ne peut être conçu que par la raison.

(2) On entend ici par la *Philosophie dogmatique*, les procédés philosophiques qui, quant à la forme, étaient logiquement bons et systématiques, mais qui, quant au contenu, reposaient sur des principes arbitraires ou hypothétiques. — Telle était, par exemple, la Philosophie scholastique.

(3) Tout ce qui est dans le domaine des lois de notre intelligence, des lois de la raison, de l'entendement et de la sensibilité, est *immanent*; tout ce qui, au contraire,

quoique possible en soi, se trouve au-delà de ce domaine, est *transcendant*.

(4) La certitude de nos connaissances est *assertorique*, lorsqu'elles portent sur des objets effectifs ou réellement existants; elle est purement *problématique*, lorsque ces objets ne sont que possibles. — Elle devient *apodictique*, lorsque l'objet de la connaissance est nécessaire.

(5) L'*Objectivité* et la *Subjectivité* dans l'Univers, considérées en elles-mêmes, ou, comme on dirait vulgairement, dans leur plus grande abstraction, sont des objets de la Raison, et par là même, indéfinissables. — Les objets de l'Entendement, sont les seuls qu'on puisse définir, parce que les conceptions de cette faculté consistent dans l'unité intellectuelle introduite dans une multiplicité d'objets logiques; or, on peut toujours indiquer ces objets élémentaires des conceptions de l'entendement, ainsi que l'unité qui forme leur liaison méthodique: et c'est là ce qu'on appelle *définir* un objet. Quant aux objets de la Raison, il en est tout autrement: ce ne sont plus de simples unités logiques qu'on puisse indiquer, ainsi que les éléments qu'elles réunissent; on ne peut y arriver que par suite d'une longue culture intellectuelle. — Cependant, pour mettre le lecteur sur le chemin, pour lui faire entrevoir au moins la signification rationnelle de ce que nous désignons par les mots objectivité et subjectivité, et pour le rendre ainsi apte à entendre ces expressions dont nous faisons un usage fréquent, nous devons lui montrer au moins *in concreto*, quel est l'objet rationnel qui y correspond: or, le *savoir* et l'*être* ou la *connaissance* et l'*existence* sont le premier subjectif, le second objectif; la *spontanéité* et l'*inertie* ou l'*Esprit* et le *Néant*, sont encore, la première subjective et la seconde objective.

(6) Les définitions, considérées par rapports à leurs objets, sont *nominelles* ou *réelles*.

Les définitions nominelles n'indiquent que les marques

logiques extérieures (*notas exteriores*) des objets, et ne servent ainsi qu'à les caractériser, à les distinguer des autres objets de même nature. — Ce sont ces définitions qui forment le véritable but de la Lexicographie.

Les définitions réelles indiquent au contraire les marques logiques intérieures (*notas interiores*) des objets, et servent ainsi à faire connaître leur essence ou le fondement de leur possibilité. — Ces dernières définitions appartiennent proprement aux sciences.

On peut aussi considérer les définitions par rapport à nos facultés intellectuelles; et alors, elles sont *synthétiques* ou *analytiques*. — Mais, nous pouvons nous dispenser ici de développer ces dernières.

(7) Pour caractériser encore mieux, s'il est possible, la *faculté transcendante* dont il s'agit dans le texte, nous joindrons ici quelques détails qui, en outre, auront l'avantage de répandre plus de jour sur la suite de cet ouvrage.

Les facultés de l'âme humaine sont innombrables et présentent, au premier abord, une multiplicité indéfinie. Mais, en les examinant plus attentivement, en les comparant les unes aux autres, on s'aperçoit bientôt que la plupart de ces facultés agissent sous les mêmes conditions et sont soumises aux mêmes lois. Ainsi, en suivant toujours la loi de l'induction, on peut arriver et l'on arrive réellement à ranger les facultés de notre âme, en *trois classes* essentiellement distinctes : la *cognition*, le *sentiment* (*) et la *volition*. Ces trois facultés fondamentales sont telles que leurs lois respectives, les conditions sous lesquelles se trouve chacune de ces facultés, ne sauraient être dérivées les unes des autres. Ce qui caractérise, ou plutôt ce qui constitue ces lois, en conditions respectives, consiste en ce que, dans la cognition, nos représentations se rapportent à un *objet donné*; dans le sentiment, elles

(*) Le *sentiment* de plaisir ou de peine.

se rapportent à nous-mêmes, au *sujet*; et dans la volition, nous tendons à *donner* un objet à nos représentations. — Ce ne sont là encore que les définitions nominelles des lois respectives des trois facultés fondamentales de notre âme; mais, elles suffisent pour notre but actuel, pour distinguer ces facultés et déterminer leur différence essentielle. Nous pourrions aisément les faire connaître sous un point de vue plus élevé; mais, nous serions obligé de sortir du domaine de l'expérience où nous voulons, à dessein, nous renfermer pour un moment.

Parvenus ainsi, par une voie analytique, jusqu'aux facultés fondamentales de notre âme, à celles qu'on ne saurait généraliser davantage, nous allons maintenant, conduits toujours par l'expérience, descendre suivant la voie synthétique, aux modifications principales de ces facultés, à leurs déterminations particulières les plus remarquables. — Nous nous bornerons à la cognition, dont la connaissance est la seule utile dans cet ouvrage.

Pour rapporter nos représentations à un objet donné, ce qui est l'acte caractéristique de la cognition, il faut naturellement, et cela est clair par l'expérience, commencer par mettre notre âme, le sujet de la représentation, en contact avec l'objet donné; il faut établir entre eux, une espèce de communication qui serve de condition à la possibilité de rapporter un acte de notre âme à un objet qui lui est donné. Or, la détermination particulière de notre faculté cognitive, qui nous sert ainsi à nous identifier en quelque sorte avec les objets, et qui est une disposition préliminaire et indispensable à l'acte de connaître, est proprement ce qui constitue la *sensibilité*. — Les produits de cette modification de notre faculté cognitive, ou de cette faculté particulière que nous venons de nommer sensibilité, sont évidemment et ne peuvent être que de simples vues ou aperçus, formant quelque chose de mitoyen entre l'objet donné de la connaissance que nous voulons en avoir, quelque chose qui est plus que

l'objet donné dépourvu en lui-même de faculté cognitive, et moins que la connaissance elle-même qui n'a en elle rien d'objectif. Ces produits de la sensibilité portent aujourd'hui le nom d'*intuitions*, qu'ils reçoivent de la Psychologie expérimentale et non de la Philosophie critique, parce que l'expérience seule suffit pour nous les faire connaître, pour nous en rendre conscients. — Telles sont, par exemple, les intuitions des couleurs, des sons, et des affections de notre âme (*).

Mais, les intuitions ne sont pas encore des connaissances; ce ne sont encore, ainsi que nous venons de le voir, que les matériaux de la connaissance, les moyens par lesquels notre faculté cognitive se met en contact avec les objets. Il faut maintenant réunir ces matériaux; il faut les comparer, les élaguer, les ordonner; il faut enfin leur joindre un lien intellectuel, essentiellement différent de tout ce qui se trouve dans la nature même de ces matériaux : voilà la *connaissance*. — Cette seconde modification de notre faculté cognitive générale, cette seconde et essentielle détermination particulière de cette faculté, est ce qui constitue l'*Intellect*. — Les produits de cette faculté particulière, forment évidemment la partie essentielle de la connaissance, ou en quelque sorte, la connaissance elle-même : la Psychologie expérimentale leur donne aujourd'hui le nom de *conceptions*, qu'elle dérive de la nature même des fonctions de l'intellect. — Voici quelques exemples : le nombre des planètes du système solaire, la qualité de la masse de la Terre, l'action réciproque des planètes en vertu de leur attraction, la possibilité de nouvelles planètes, l'ordre de ce système, sont autant de conceptions, et non de simples intuitions; la curiosité, la sincérité, le devoir, la moralité, la vertu, sont encore des objets de conceptions.

Suivant la synthèse empirique ou expérimentale qui

(*) Ces dernières peuvent aussi former des *objets* de notre connaissance.

nous a conduits à la distinction de la sensibilité et de l'intellect, il est clair que le caractère de la sensibilité consiste dans la *réceptivité* de notre savoir; et que celui de l'intellect consiste au contraire dans l'*énergie*, dans l'*exercice* même de notre savoir. — Ce ne sont toujours que des définitions nominelles; mais, nous avons déjà dit que nous ne pouvons, dans le domaine de l'expérience, approfondir davantage la nature de nos facultés intellectuelles; que nous ne pouvons atteindre que leurs caractères extérieurs, leurs conditions ou lois distinctives.

Si nous portons maintenant notre attention séparément sur chacune des deux facultés cognitives particulières, que nous venons de déduire par une synthèse empirique, nous parviendrons aisément, conduits toujours par l'expérience, à des déterminations plus particulières de chacune de ces deux facultés.

D'abord, pour ce qui concerne la sensibilité, l'examen le plus léger de nos intuitions, suffira pour en faire distinguer deux classes essentiellement différentes : les unes ont lieu avec la conscience d'un objet qui les *produit*; les autres ont lieu par une simple *reproduction* de la sensibilité. Dans le premier cas, notre sensibilité est entièrement passive, en subissant l'action des *objets présents*; dans le second, elle est en quelque sorte active, en reproduisant l'action des *objets absents*. La première de ces déterminations de la sensibilité, constitue le *sens*; la seconde l'*imagination*. Il ne faut pas confondre le sens avec la *sensation* : cette dernière est la conscience d'un état particulier produit dans l'intérieur de notre être : elle peut se rapporter comme représentation, à l'objet qui la produit, et forme alors l'*intuition*; elle peut aussi se rapporter, comme état d'existence, au sujet qui l'éprouve, et forme alors le *sentiment* (de plaisir ou de peine).

En second lieu, pour ce qui concerne l'intellect, un examen un peu plus approfondi nous fera découvrir deux espèces opposées et distinctes de conceptions : des *propo-*

sitions (Saetze) et des *principes* (Grundsätze). — Les premières sont des conceptions en quelque sorte isolées, ayant une signification bornée et réduite à elles-mêmes, sans aucune dépendance ou influence par rapport aux autres conceptions. Les secondes se distinguent par leur signification relative, servant de fondement à celles d'autres conceptions, introduisant parmi elles une déduction réciproque, et donnant, par là, aux simples propositions, un lien intellectuel, nouveau et plus élevé. — La faculté particulière de notre intellect, au moyen de laquelle nous formons les propositions, est appelée *Entendement*, celle au moyen de laquelle nous avons des principes et nous formons les déductions qui en dépendent, est la *Raison*.

En continuant notre synthèse expérimentale, du moins pour les deux branches extrêmes de notre faculté cognitive, le sens et la raison, nous découvrirons facilement leurs déterminations particulières, ces modifications ultérieures de la cognition.

Quant au sens, les intuitions qu'il nous procure, n'admettent évidemment aucune distinction cognitive, aucune différence provenant en quelque sorte de l'intensité de la cognition, comme distinction analogue à celle que nous avons trouvée entre les intuitions et les conceptions, ou entre les propositions et les principes : toutes les intuitions ont le même degré de cognition ; il n'en existe point de particulières qui aient plus ou moins d'intensité cognitive, de degré de savoir ; il n'en existe point qui, considérées subjectivement, puissent se distinguer les unes des autres. Ainsi, la seule distinction qu'il soit possible de concevoir parmi les intuitions, doit provenir de la différence des objets de ces intuitions, ou de la différence de l'action de ces objets dans la formation des intuitions. Suivant cette règle, on parviendra aisément à distinguer les *intuitions internes* qui ont pour objet l'état de notre *moi*, des *intuitions externes* qui ont pour objet les *êtres*

LE COMTE

JEAN DZIALYNSKI

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 5, PL. DU PANTHÉON.

LE COMTE
JEAN DZIALYNSKI

PAR

PAUL LALLEMAND

PRÊTRE DE L'ORATOIRE

PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, RUE DU BAC, 41

—
1880

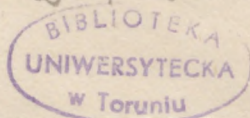
LE COMTE

JEAN DIALEYNSKI

PAUL LALLEMAND

CHATELAIN

264825



PARIS

A. SAUTON, LIBRAIRE-EDITEUR

41, RUE DE SÈVE, 11

1880

K. 1800/57

LE COMTE JEAN DZIALYNSKI

Le 20 avril dernier, une pieuse cérémonie amenait dans l'église de l'Assomption tous les émigrés polonais réfugiés à Paris. Ils y venaient prier pour l'âme du comte Jean Dzialynski, mort, le 30 mars, à Kornik, dans le grand-duché de Posen. Il est sorti de la vie à un âge relativement jeune. Pourtant les services qu'il a rendus à son pays, les souffrances que, pour lui encore, il a vaillamment supportées, ont bien rempli les années trop brèves de son existence. Quoique prématurée, la moisson était belle et riche devant Dieu. Le *Correspondant* doit un adieu suprême à cette noble figure, et nous serions heureux d'en tracer une rapide esquisse.

Jean Dzialynski naquit, en 1829, dans ce château de Kornik, où jadis, à son entrée en Pologne, Henri de Valois avait reçu l'hospitalité. Depuis le douzième siècle, sa famille se trouvait mêlée aux événements de l'histoire de Pologne. Dans cette suite d'ancêtres, le dévouement à la patrie était une tradition : les uns par leur épée, les autres par leurs conseils, tous par une fidélité à la bonne et à la mauvaise fortune de leur pays, avaient mérité que le nom des Dzialynski fût inscrit, aux premiers rangs, dans le livre d'or de la noblesse polonaise. Aux exemples que le jeune Jean rencontrait autour de lui, il apprit à aimer la Pologne plus que tout autre chose ; et cet amour était d'autant plus fier que la patrie était plus humiliée,

d'autant plus ardent qu'elle était plus malheureuse et plus délaissée. Ces sentiments se manifestèrent de bonne heure chez le comte Jean. Enfant, il s'inspirait sans doute, dans ses jeux, des strophes adressées par Mickiewicz à la mère polonaise : « O mère, dit le poète, habitue ton fils à jouer avec les instruments de son futur supplice. Donne-lui d'avance pour jouets les fers dont un jour ses mains seront chargées ; attelle-le à la brouette qu'il lui faudra traîner dans les mines de la Sibérie, afin qu'il ne lui arrive point de pâlir en face des bourreaux, et que le rouge ne lui monte pas au visage à la vue des liens dont il sera garrotté. » (*OEuvres*, t. I^{er}, édit. 1868. Paris.) Le comte Jean, en effet, avait imaginé je ne sais quelle lutte héroïque, où la palme restait à celui qui s'imposait, sans les trahir au dehors, les douleurs les plus vives, endurées pour la chère Pologne. En 1842, il quittait la maison paternelle et venait achever son éducation au lycée de Posen.

Esprit vif, prime-sautier, âpre au travail, il y obtint les plus brillants succès. Un ordre du roi de Prusse interrompit brusquement, en 1848, le cours de ces paisibles études, en fermant le lycée où les événements du dehors apportaient, avec des bruits de guerre, plus d'un patriotique espoir pour la jeunesse polonaise. Malgré ses dix-neuf ans, Jean Dzialynski, comprenant les dangers d'une trop longue oisiveté, ouvrit le château de son père à tous ses condisciples : il y organisa une sorte de collège, et, pendant plusieurs mois, les aînés, sous son impulsion, servirent de maîtres aux plus jeunes. Peu de temps après, Jean disait adieu à ses livres, pour s'enrôler parmi les combattants de Xaz. De graves événements s'étaient accomplis. Faisant le tour de l'Europe, la révolution avait visité Berlin. Trop faible pour triompher du mouvement, le roi Guillaume fut assez habile pour le paralyser, en feignant de l'approuver. Du haut de son balcon, il salua la foule ameutée, promit de corriger les abus, de donner raison à toutes les plaintes, et s'engagea à déclarer ensuite la guerre à la Russie. De telles paroles furent accueillies avec joie dans le duché de Posen. Pour la première fois, depuis le partage de la Pologne, on vit, non plus une bande d'insurgés, mais une véritable armée polonaise, commandée par des chefs polonais, marchant sous les couleurs nationales, et cela, avec l'encouragement de

l'autorité prussienne. Si les espérances conçues étaient grandes, es sacrifices que l'on s'imposait ne l'étaient pas moins, afin d'équiper et d'exercer cette armée en qui semblait revivre l'âme de la patrie. Mais le gouvernement de Berlin n'était pas sincère : il ne voulait que gagner du temps. Aussitôt qu'il se sentit assez fort pour tenir tête aux révolutionnaires, il démasqua sa conduite et fit connaître ses véritables projets. On apprit qu'un traité défensif et offensif liait la Prusse et la Russie, et que les troupes prussiennes avaient cerné à Xaz les volontaires polonais, d'abord si hautement protégés dans leur prise d'armes contre le tzar. Jean Dzialynski s'y trouvait à côté de son père. A son âme, naturellement droite, fut ainsi révélée la diplomatie allemande. Il n'oublia jamais ce souvenir. Si dur que put être ce début dans la vie de patriote, il ne fut ni découragé ni moins ardent dans tous ses généreux enthousiasmes. La beauté des causes vaincues grandissait plutôt en son cœur.

La convention de Jaroslaw, en lui arrachant les armes de la main, rendait le jeune Dzialynski au repos de la vie studieuse. Il mit à profit ces nouveaux loisirs. C'est de cette heure que date son culte pour les monuments de la littérature polonaise. Tout en suivant ses cours de droit à l'université de Berlin, il étudiait avec passion l'histoire de la Pologne et en recueillait les fastes les plus lointains. Il ne faisait qu'imiter son père, qui, par l'étude d'un illustre passé, cherchait à préserver la génération naissante de l'abaissement du caractère, suite fatale de la servitude. On l'oublie trop, en effet : dans les annales de l'Europe, la Pologne tient une des places les plus éclatantes. Durant de longs siècles, elle a été comme la sentinelle avancée, qui, la lance au poing, combattait pour la civilisation et pour la liberté. Tour à tour en lutte contre les hordes tartares et contre les bandes turques, elle était là, aux frontières de l'Europe chrétienne, comme une digue inébranlable où venaient se briser les flots de la barbarie et du despotisme oriental. Avec la croix et l'épée, catholique et guerrière à la fois, la Pologne remplissait à l'Orient cette mission de *soldat de Dieu*, à laquelle la France fut si longtemps et si victorieusement fidèle. Ne peut-on pas dire que de là surtout naît cette sympathie qui unit les deux nations et cette ressemblance qui a fait donner aux Polonais le surnom de

Français du Nord? En fouillant ainsi le passé de son pays, le comte Jean sentait s'aviver de plus en plus l'amour qu'il lui avait voué. Enthousiaste, fier, chevaleresque, d'une délicatesse exquise, il jurait dès lors à sa Pologne une fidélité qu'aucun revers n'a pu affaiblir, ni ébranler, aucune défection. S'il a survécu à toutes ses espérances, sans jamais défaillir dans ses convictions, il le dut à ces années bénies où son cœur de jeune homme s'éprenait si fort des traditions de sa famille et de sa patrie, et où il se promettait à lui-même d'être et de rester le serviteur de la Pologne et de l'Église catholique!

Une de ses sœurs avait épousé le général Ladislas Zamoyski, que Mgr Perraud surnommait naguère « le Bayard de la Pologne ». Bientôt il lui fallait, à son tour, songer à prendre une compagne. En 1856, Jean Dzialynski se mariait à la princesse Iza, fille du prince Adam Czartoryski. Déjà unies par un passé de bravoure et de gloire, ces trois grandes familles se rapprochaient ainsi par les liens d'une étroite parenté, que devait resserrer encore un égal dévouement à la cause nationale.

A Nicolas avait succédé l'empereur Alexandre II. La Pologne fut traitée moins durement. Mais après l'entrevue de Varsovie, où la présence des trois souverains copartageants avait froissé les sentiments les plus délicats des Polonais, l'inquiétude devint universelle. Les tristes événements de 1861 ne firent qu'augmenter le mécontentement. Le sang, versé si imprudemment par les cosaques de Gortschakoff dans les rues de Varsovie, semblait appeler une vengeance qui donnerait satisfaction aux Polonais, blessés dans leur amour pour leur religion et pour leur patrie. L'insurrection couvait. Comme le général Zamoyski, comme tous ses compatriotes intelligents et honnêtes, le comte Dzialynski repoussait les moyens révolutionnaires pour rendre l'indépendance à son malheureux pays. Instruit des menées secrètes qui préparaient l'insurrection, il les blâma énergiquement et refusa d'y prendre part. En 1862, il partit pour l'Orient avec la comtesse, sa femme, et quelques amis. Il visitait l'Égypte, lorsque lui parvint la nouvelle du soulèvement contre la Russie. La lutte une fois engagée, il n'hésite plus, et il se rend en toute hâte dans le duché de Posen. Le moment était solennel,

Ce n'était pas seulement une province qui se révoltait : partout, en Lithuanie, en Ukraine, en Samogitie, la guerre fermentait : riches propriétaires et jeunes étudiants se rencontraient dans un même sentiment de haine contre les Russes, et d'enthousiasme héroïque, pour combattre et mourir. La nation entière était là, debout, en armes, pleine de confiance et de foi. Le comte Jean, acceptant une situation qu'il n'avait point provoquée, mit sa richesse, sa fortune et son épée au service de l'insurrection.

La Pologne espérait beaucoup de la France. A cette heure si grave, en effet, le comte Jean reçut du gouvernement français l'assurance des sympathies les plus dévouées et un encouragement formel à *durer*. Fort de cet appui moral, il se mit à organiser des régiments, à faire venir des armes, à chercher des officiers instruits et braves. Cinq semaines après ce début, une seconde promesse de Paris lui arrivait, et la certitude lui était donnée qu'en haut lieu on trouvait *qu'il faisait bien de soutenir*. Ces paroles laissaient entrevoir autre chose qu'un concours purement platonique. Quoi qu'il en dût arriver, le comte Dzialynski fut heureux de ces sympathies, et il redoubla d'énergie pour rendre possible le succès des armées polonaises. Un jour qu'il était à Posen, un avis anonyme l'avertit que la police prussienne allait l'arrêter. Incrédule d'abord, il fut bientôt obligé de se rendre à la réalité : une convention secrète, en effet, avait été signée entre la Prusse et la Russie, et, d'après les clauses, les insurgés surpris par les agents prussiens devaient être remis aux troupes du tzar. Le comte Jean réussit à s'évader de Posen. Il semblait qu'il eût assez fait pour le parti de l'indépendance, et, sans manquer à l'honneur, il pouvait quitter le sol polonais et se réfugier en France. Une âme moins grande que la sienne eût peut-être cédé à ce conseil d'une prudence trop égoïste. Lui, à peine échappé à la police qui le poursuivait, il se rend au régiment qu'il a armé à ses propres frais. Et il se bat à Pyzdry et à Ignacew; le premier à l'action, le dernier à la retraite, courageux, la voix vibrante, le geste enflammé, se multipliant, faisant le coup de feu, veillant sur tous et sur tout. On l'avait vu à la tête de ses soldats, et la victoire l'avait toujours trahi. Son détachement avait été détruit, et il n'était plus possible de continuer une lutte qui avait

coûté déjà tant de sang. Il se décida alors à rentrer en France. Il y apprit bientôt qu'il était condamné à mort par contumace et que tous ses biens étaient séquestrés. Cela ne le toucha point. Il avait en effet pour principe de se regarder seulement comme un dépositaire de sa fortune dont le véritable propriétaire était la Pologne. Pour elle, il perdait tout : son cœur était content, le devoir avait été rempli jusqu'au bout.

L'exil le ramenait dans une seconde patrie. De Paris même, il continua l'œuvre de patriotique dévouement dont il avait fait le but unique de sa vie. Dieu ne lui avait pas donné d'enfants ; il reporta sa tendresse sur son neveu, le fils du général Zamoyski. Une de ses meilleures joies était de voir sa femme entourée des jeunes Polonaises qui trouvent, à l'hôtel Lambert, avec l'hospitalité la plus affectueuse l'instruction et l'éducation. A la vue de ces enfants de quinze ans, qui iraient un jour porter en Pologne l'amour des causes qu'il avait défendues, son mâle visage s'illuminait d'un pieux sourire ; il avait des mots émus pour encourager ces jeunes filles dans leurs efforts.

Dieu l'attirait de plus en plus. Catholique sérieux, il n'avait pas attendu l'adversité pour travailler son âme sous le regard de Dieu. Mais avec des loisirs plus nombreux, il se mit à l'étude de la Bible. Chaque matin, il méditait dans le silence le livre sacré, et de ce commerce divin il sortait plus fort pour le devoir et plus doux envers les hommes. Après la Bible, il allait de préférence aux ouvrages du P. Gratry. Le disciple et le maître étaient dignes de se comprendre. C'étaient tous deux des âmes si élevées, si obstinément éprises des grandes choses !

L'amnistie de 1869 ne lui avait pas ouvert les portes de la patrie. Condamné par contumace, on l'a vu, il lui fallut se présenter devant les tribunaux de Berlin, pour défendre ses droits et réclamer ses biens, au nom des lois du pays. Il voulut plaider sa cause lui-même, et il la gagna. Déjà fortement ébranlée par les fatigues et les privations d'une guerre de partisans, sa santé ne résista pas aux douloureuses émotions d'un procès, qui réveillait tant de pénibles souvenirs. A peine rentré à Kornik, il fut frappé d'une première attaque de paralysie.

Il devait connaître toutes les faces de la souffrance, mais son âme bouillante demeura calme devant ces austères enseignements que Dieu lui envoyait. Énergique, malgré les défaillances d'un corps endolori, il ne négligea point les intérêts de la Pologne. — Le soldat se fit écrivain ; et comme il avait porté l'épée, il mania la plume pour le service de son malheureux pays. En vain ses plus chers amis et ses proches lui disaient-ils de se ménager et de prendre du repos. « Que ne me dites-vous, leur répondait-il, de me dépêcher et de tirer promptement parti du peu de temps qui me reste ! » Il se hâta, en effet, et, dans ses dernières années, il accumula des travaux qui auraient pu remplir toute une vie. Banque, caisse d'épargne, associations de tout genre en faveur des paysans, sociétés scientifiques dont il était le bienfaiteur et le président, il créait et encourageait tout, aussi prompt à travailler à l'amélioration des races des animaux domestiques qu'à fonder des comités pour le développement des études supérieures parmi les jeunes Polonais. On aurait cru que sa devise était ce mot célèbre : ce qui est possible est fait ; ce qui est impossible, se fera.

Ce vaincu ne savait pas se résoudre aux périls des longues trêves. Les champs de bataille lui étaient fermés ; il n'en poursuivit pas moins la lutte sainte pour l'indépendance. Un des plus grands obstacles à l'unification d'un pays conquis, c'est la persistance de la langue originelle. Tant que l'idiome des ancêtres trouve asile dans le cœur ou sur les lèvres d'un peuple, l'espoir de la liberté n'est point tout à fait mort.

Le comte Dzialynski le comprenait. « Tant que nous saurons parler notre langue, disait-il, nos ennemis n'auront pas le dernier mot de la victoire. » Aussi organisa-t-il contre l'invasion de la langue allemande une résistance infatigable. Il faisait écrire et publier à ses frais trente-cinq volumes d'ouvrages scientifiques, en langue polonaise ; il donnait à ses compatriotes des traductions de Cicéron, de Plaute, d'Eschyle et de Sophocle. L'impression des œuvres du grand chancelier Tomicki était commencée ; il l'achevait. Plus de quatre-vingt-quinze volumes de toutes dimensions ont été ainsi imprimés de son argent, et souvent sous sa direction judicieuse et savante.

La guerre franco-allemande le surprit au milieu de ces nobles

occupations. Sommé par le gouvernement prussien de prendre un commandement dans la landwehr, il alla en Angleterre. Il n'y fut pas oisif; et il se conduisit si généreusement, qu'il s'attira le nom de bienfaiteur inconnu de la part de ceux avec qui étaient toutes ses sympathies.

C'est dans son château de Kornik qu'il passa les dernières années de sa vie. La paralysie gagnait de plus en plus. Il sentait la mort venir, et il s'y préparait. Quand l'heure suprême fut arrivée, il reçut les sacrements de l'Eglise avec cette sérénité du chrétien vaillant qui a cru et espéré en Dieu et au Sauveur Jésus. Il expira, dans la maison paternelle, entouré des siens, sans toutefois avoir pu dire adieu à tant d'amis que la nouvelle de sa fin subite plongea dans la consternation.

Au jour de ses funérailles, on brisa son épée et, dans la fosse béante, on en jeta les débris ainsi que le blason mutilé où étaient gravées ses armoiries. Sans héritier, le comte Jean emportait avec lui les longs espoirs d'une famille plusieurs fois séculaire. Il n'est point cependant le dernier des fils de la Pologne. D'autres le remplaceront et, au souvenir de ses mâles vertus, s'encourageront à devenir, eux aussi, les champions de la cause qu'il a si passionnément aimée. — Mais si Dieu réserve au peuple de sainte Hedwige la joie d'une résurrection, on peut dire qu'il la devra à des hommes tels que le comte Jean Dzialynski.

BULLETIN CRITIQUE

DE LITTÉRATURE

D'HISTOIRE ET DE THÉOLOGIE

(DEUXIÈME SÉRIE DE L'ÉCHO BIBLIOGRAPHIQUE)

RECUEIL BI-MENSUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **M. l'abbé TROCHON**

Un an : FRANCE ET ÉTRANGER, 8 francs. Un numéro : 50 cent.

Les abonnements commencent le 15 mai

ON S'ABONNE CHEZ

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

41, rue du Bac, 41

Adresser les communications concernant la rédaction à M. l'abbé TROCHON, 44, boulevard Saint-Michel, ou à M. A.-I. DE SAINT-ANTOINE, 41, rue du Bac.

Le lundi de chaque semaine, de 2 à 5 heures, un des membres du comité de rédaction recevra au bureau du *Bulletin*, 41, rue du Bac.

L'éditeur du *Bulletin critique* procure aux abonnés tous les ouvrages qu'ils désirent.

BULLETIN CRITIQUE

DE LITTÉRATURE

D'HISTOIRE ET DE THÉOLOGIE

RECUEIL BI-MENSUEL

PUBLIÉ PAR M. DE CAEN

PARIS, CHEZ M. DE CAEN, 17, RUE DE CAEN

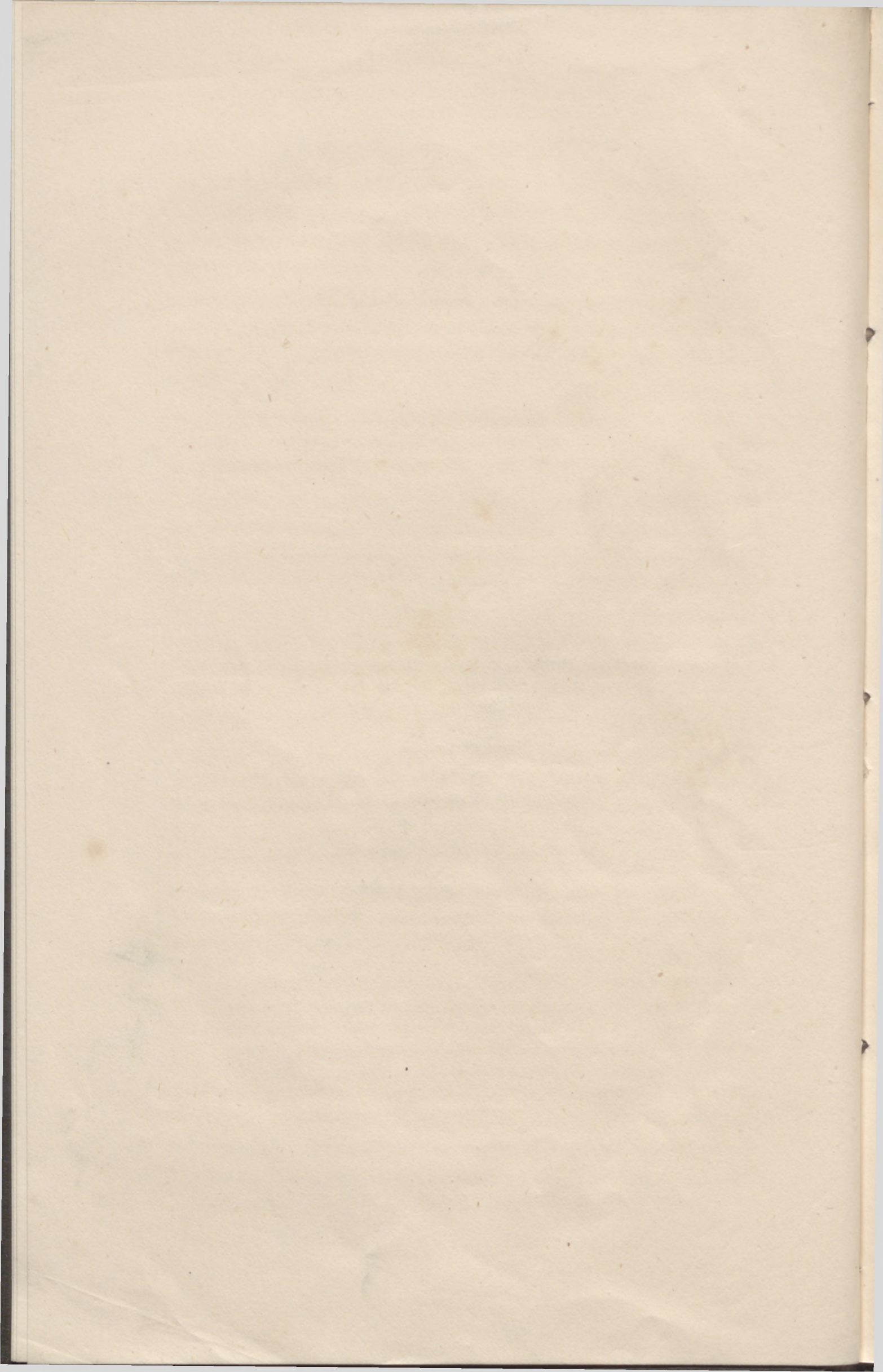
ON S'ABONNE CHEZ

A. SAUTON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

44, RUE DE CAEN, 44

Le Directeur du Bulletin critique, M. de Caen, a l'honneur de vous adresser, par la présente, le Bulletin critique, n° 1, pour l'année 1888. Ce Bulletin est publié par M. de Caen, 17, rue de Caen, Paris.

Le Directeur du Bulletin critique, M. de Caen, a l'honneur de vous adresser, par la présente, le Bulletin critique, n° 1, pour l'année 1888. Ce Bulletin est publié par M. de Caen, 17, rue de Caen, Paris.



étrangers à notre moi : cette distinction purement objective, repose évidemment sur la différence extrême et essentielle qui a lieu entre notre *moi*, la subjectivité de l'Univers; et les *êtres*, l'objectivité de l'Univers.

En résumant les résultats que nous venons d'obtenir par notre synthèse expérimentale, on verra que notre faculté expérimentale est composée de trois facultés particulières et principales : la *sensibilité*, l'*entendement* et la *raison*. — Le caractère distinctif de la sensibilité est la *représentation* (Vorstellung); celui de l'entendement, la *signification* (Bedeutung) (*); et celui de la Raison, la *déduction* (Ableitung). Ce n'est point que ces caractères soient exclusifs : tout acte de notre cognition, implique la représentation, la signification et la déduction; c'est la prépondérance respective de ces parties de notre savoir, dans chacune des trois facultés particulières en question, qui forme leurs caractères distinctifs.

Si l'on réfléchit un moment sur la nature isolée de ces trois facultés, et sur leur participation commune à la faculté cognitive générale, on concevra facilement, et même *à priori* (par une déduction rationnelle), qu'il doit y avoir, en outre, deux facultés intermédiaires, qui servent à lier les fonctions respectives et isolées des trois facultés particulières et distinctes, en un acte cognitif unique et essentiellement le même; qui servent à rétablir l'identité dans la diversité des fonctions cognitives. L'expérience confirme cet aperçu rationnel; elle nous fait découvrir réellement deux facultés intermédiaires entre les trois facultés cognitives primordiales : l'une entre la Sensibilité et l'Entendement, participant à la nature de chacune de ces deux facultés, l'autre, entre l'Entendement et la Raison, participant également à la nature de

(*) Il faut prendre ici le mot *signification* dans son acception ordinaire, et non dans celle qu'il pourrait avoir en vertu de son étymologie (Bedeutung and nicht Bezeichnung).

ces dernières facultés. — La Psychologie expérimentale donne à la première de ces deux facultés intermédiaires, le nom d'*Imagination productive*; et à la seconde, celui de *Jugement* (faculté de juger; *Urtheilungs Kraft*). Il ne faut pas confondre l'*imagination productive* dont il s'agit ici, avec l'*imagination reproductive* que nous avons vu ci-dessus faire une partie essentielle de la sensibilité: cette dernière ne fait que reproduire, dans l'absence de l'action des objets, les intuitions qu'ils ont produites dans la présence de leur action et que nous avons formées par le sens, cette autre partie essentielle de la sensibilité; il en est tout autrement de l'imagination productive.

APPENDICE

SUR LA LANGUE FORMÉE,

constituant

LE CARACTÈRE INTELLECTUEL DE LA DIVERSITÉ DES PEUPLES,
ET LA RÈGLE DE L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS, POUR ÉTABLIR LA SOCIÉTÉ.

Remarque. — Comme dans la Doctrine précédente de la Législation sociale (*manuscrit inédit*), à laquelle se rapporte cet Appendice, nous suivrons ici la méthode tabulaire, (*) pour mieux préciser les différentes parties de cette philosophie du Langage ou de la Glossologie, que voici :

PHILOSOPHIE DU LANGAGE

OU DE LA GLOSSOLOGIE.

A) *Technie* glossologique.

a) *Fins* de la glossologie.

(*) L'explication de cette méthode est donnée dans presque tous les ouvrages de l'auteur. (Note de M^{lle} B. C.)

- a2) Fin *immédiate*. = Exposition OBJECTIVE de l'acte du savoir qui est SUBJECTIF.
- b2) Fins *médiates*:
 - a3) *explicite*. = Reproduction SPONTANÉE des représentations,
 - b3) *implicite*. = Analyse de la FORME LOGIQUE de nos pensées.
- b) *Moyens* de la glossologie.
 - a2) *Pôles* opposés.
 - a3) Moyen *immédiat* ou *naturel*.
 - a4) Considéré *objectivement*:
 - a5) dans sa *pureté transcendante*. = RÉALISATION objective de l'acte subjectif du savoir,
 - b5) dans son *application intellectuelle*. = EXHIBITION.
 - a6) *Produit* de l'Imagination exhibitive. = IMAGE.
 - b6) *Règle du procédé* de l'Imagination exhibitive. = SCHÉMA.
 - b4) Considéré *subjectivement*:
 - a5) *Fonction* intellectuelle. = HYPOTYPOSE (*Sensibilisation* des représentations, *subjectio sub adspectum*).
 - b5) *Faculté* intellectuelle. = La *Raison* (comme faculté absolue et unique des fins) unie à l'*Imagination productive*. — L'union ou la neutralisation de ces deux facultés, forme la *faculté d'exhibition*, qui ne suit que les *lois intellectuelles* des deux facultés dont elle est composée.
 - b3) Moyen *médiat* ou *artificiel*.
 - a4) Considéré *objectivement*:
 - a5) dans sa *pureté transcendante*. = RELATION objective de l'acte subjectif du savoir,
 - b5) dans son *application intellectuelle*. = SIGNATION.
 - b4) Considéré *subjectivement*:
 - a5) *Fonction* intellectuelle. = CARACTÉRISME (*Intellectualisation* d'objets sensibles [des signes]).
 - b5) *Faculté* intellectuelle. = La *Raison* (comme

faculté absolue et unique des fins) unie à l'*Imagination reproductrice*. — L'union ou la neutralisation de ces deux facultés, forme la *faculté de signation* (*facultas signatrix*), qui suit la *loi mécanique* de l'imagination reproductrice, celle de l'*association des représentations*.

b2) *Indifférence* entre les deux pôles.

a3) Considérée *objectivement* :

a4) dans sa *pureté transcendante*. = RELATION objective qui approche de la RÉALISATION objective de l'acte subjectif du savoir,

b4) dans son *application intellectuelle*. = ASSIMILATION.

a5) Indifférence *absolue*. = COMPARAISON.

b5) Indifférence *relative*.

a6) Prépondérance de la *Signation* ou de l'*Imagination reproductrice*.

a7) Pôle extrême. = MÉTAPHORE.

b7) Pôle moyen. = SYMBOLE.

b6) Prépondérance de l'*Exhibition* ou de l'*Imagination productive*.

a7) Pôle extrême. = SIMILITUDE.

b7) Pôle moyen. = ALLÉGORIE.

b3) Considérée *subjectivement* :

a4) *Fonction* intellectuelle. = NEUTRALISATION de l'*Hypotypose* et du *Caractérisme*.

b4) *Faculté* intellectuelle. = La *Raison* (toujours comme faculté absolue et unique des fins) unie à l'*Imagination en général* et, de plus, au *Jugement réflexif* par analogie.

Remarque. — L'union d'aucune autre faculté ne saurait former un *moyen* pour l'obtention *des fins* de la Glossologie. — Cette assertion reçoit sa preuve par la nature même de nos facultés intellectuelles ; ainsi, par exemple, le *Jugement réflexif* par induction uni à la Raison et à l'Imagination, ne saurait produire

rien qui soit capable de remplir les fins glossologiques.

B) *Théorie glossologique.*

a) *Nature des moyens glossologiques.*

a2) *Nature des moyens formant les deux pôles opposés.*

a3) *Nature de l'EXHIBITION.*

a4) *Exhibition des actes du savoir :*

a5) *Dans leur objectivité. = (Fins ou objets de notre savoir).*

a6) *Exhibition de la forme du monde dans les objets de notre savoir :*

a7) *de l'Espace.*

a8) *Images ou figures géométriques. = (Dans la Géométrie synthétique).*

b8) *Schémas géométriques. = (Dans la Géométrie analytique).*

b7) *du Temps.*

a8) *Images ou figures algorithmiques. = (Dans l'Arithmétique; non, au moyen des chiffres qui sont des signes; mais, au moyen des points).*

b8) *Schémas algorithmiques. = (Dans l'Algèbre).*

b6) *Exhibition du matériel ou du contenu du monde dans les objets de notre savoir :*

a7) *dans les objets sensibles (dans les limites du domaine de l'expérience).*

a8) *Images sensibles.*

b8) *Schémas sensibles:*

a9) *proprement dits. = (Par des intuitions pures),*

b9) *improprement dits. = (Par des intuitions empiriques).*

b7) *dans les objets intelligibles (hors des limites du domaine de l'expérience).*

a8) *Images intelligibles.*

b8) *Schémas sensibles. = (Formation d'une image au moyen d'une règle intelligible).*

b5) Dans leur *subjectivité*. = (*Moyens* ou *fonctions* de notre savoir).

Cette Exhibition est impossible, soit

a6) pour la *forme logique* de ces fonctions, soit

b6) pour leur *contenu transcendantal*; parce que l'une et l'autre sont *essentiellement* subjectives.

— La reproduction de la représentation de ces fonctions, n'est donc possible que par la *signation* ou, tout au plus, au moyen de l'analogie, par l'*assimilation* (par exemple, en disant, métaphoriquement, que l'entendement est l'œil de l'âme).

b4) Exhibition des *actes de la volonté*, et des *sentiments*. = Elle est impossible; parce que les actes de la volonté, ainsi que les sentiments, sont essentiellement subjectifs. — Leurs manifestations sensibles sont, à la vérité, objectives; mais alors, elles forment des objets de la *représentation*, et rentrent ainsi dans l'article précédent (a4).

b3) Nature de la SIGNATION.

a4) Considérée *objectivement*. = Nature des SIGNES.

a5) Par rapport aux *catégories d'existence*.

1°) La *Modalité*. = Signes PROPRES et Signes IMPROPRES.

2°) La *Qualité*. = Signes DÉTERMINÉS et Signes INDÉTERMINÉS.

b5) Par rapport aux *catégories de production*.

3°) La *Quantité*. = Signes SIMPLES et Signes COMPOSÉS.

4°) La *Relation*. = Signes NATURELS et Signes ARTIFICIELS.

5°) L'*Union*. = Signes MÉDIATS et Signes IMMÉDIATS.

b4) Considérée *subjectivement*. = Nature des FONCTIONS SIGNATRICES.

a5) Signation des actes de la *Cognition*:

a6) Dans leur *objectivité*. = Cette signation est

possible, soit pour la forme sensible, soit pour le contenu, sensible ou intelligible, des objets de notre savoir.

b6) Dans leur *subjectivité*. = Cette signation est également possible, au moyen de la loi mécanique de l'association de nos représentations (de la représentation de l'objet qui forme le signe, avec la représentation abstraite de la fonction intellectuelle, logique ou transcendantale).

b5) Signation des actes de la *Volonté* et des *Sentiments*. = Elle est impossible; parce que la loi de l'association, et en général la reproduction, ne s'étend que sur les *représentations*.

Remarque. — Nous avons divisé l'article (b3) en (a4) et (b4), et nous ne l'avons pas fait, dans le même sens, pour l'article précédent (a3); parce que l'Exhibition, comme *réalisation*, n'admet, dans les images, d'autre différence que celle qui provient de la nature de la conception exhibée.

b2) Nature de l'ASSIMILATION.

a3) Nature de la COMPARAISON :

a4) *impropre* ou DISCURSIVE,

b4) *propre* ou INTUITIVE.

b3) Dans l'indifférence *relative*.

a4) Prépondérance de la SIGNATION.

a5) Nature de la MÉTAPHORE :

a6) *propre* ou *esthétique*,

b6) *impropre* ou *logique*. = (Ce ne sont plus que de *simples signes*).

b5) Nature du SYMBOLE :

a6) *propre*. = SYMBOLES PROPREMENT DITS,

b6) *impropre*. = EMBLÈMES,

b4) Prépondérance de l'EXHIBITION.

a5) Nature de l'ALLÉGORIE :

a6) *propre*,

b6) *impropre*. = PROVERBES (parce que, à la longue,

ils deviennent des images *des préjugés* qu'ils expriment).

b5) Nature de la SIMILITUDE :

a6) *propre* ou *esthétique*,

b6) *impropre* ou *logique*. = EXEMPLES (parce que ce sont déjà des images).

b) *Perfection* des moyens glossologiques.

a2) Perfection des moyens glossologiques formant les deux *pôles opposés*.

a3) Perfection de l'EXHIBITION.

a4) Pour la *forme* du monde. = OBJET DE L'ALGÈBRE (comme notation).

a5) Perfection *logique* :

a6) *élémentaire*. = Possibilité de l'exhibition de tous les *algorithmes élémentaires*,

b6) *systematique*. = Possibilité de l'exhibition des *algorithmes systematiques*.

b5) Perfection *esthétique* :

a6) *objective* :

a7) quant au *contenu*. = Facilité de la *schématisation* des différentes fonctions algorithmiques,

b7) quant à la *forme*. = Facilité d'*imiter*, avec les signes algébriques, les schémas ou images algorithmiques.

b6) *subjective* :

a7) quant au *beau*. = ELÉGANCE ALGÈBRIQUE,

b7) quant à l'*agréable*. = N'existe pas, parce que les objets de l'Algèbre, considérés en eux-mêmes, n'ont rien de commun avec les conditions de notre réalité.

Remarque générale. — La Perfection *logique* concerne la *Raison*, qui est une des facultés qui entrent dans la formation des moyens glossologiques; et la Perfection *esthétique* concerne l'*Imagination*, qui est l'autre de ces facultés.

b4) Pour l'*essence* ou le *contenu* du monde. = OBJET DE LA POËTIQUE.

a5) Perfection *logique* :

a6) *élémentaire*. = Production de toutes les classes de SCHÉMAS ET IMAGES des objets formant le contenu du monde,

a7) soit *sensible*,

b7) soit *intelligible*.

b6) *systématique*. = Production de tous les genres de POÈMES.

b5) Perfection *esthétique* :

a6) *objective* :

a7) quant au *contenu*. = EXPRESSION de l'Exhibition,

b7) quant à la *forme*. = VERSIFICATION (dans la vue d'adapter les paroles à l'expression esthétique).

a8) Disposition RHYTHMIQUE. = (*Consonnance*; objet de la sensibilité, pour donner plus de force au *jeu de l'imagination*).

N. B. Ici appartiennent les STROPHES.

b8) Disposition MÉTRIQUE. = (*Régularité*; objet de l'intellect, pour introduire une espèce d'*ordre rationnel* dans le jeu susdit).

b6) *subjective* :

a7) quant au *beau*. = Emploi des IDÉES et des ATTRIBUTS esthétiques,

a8) concernant le *beau proprement dit*, et

b8) concernant le *sublime*.

b3) Perfection de la SIGNATION.

a4) Perfection des *signes*. = OBJET DE LA SÉMÉIOTIQUE.

a5) Perfection *logique* :

a6) *élémentaire*; signification. = OBJET DE LA LEXICOLOGIE.

N. B. Ici appartiennent les SYNONIMES.

b6) *systématique*; interprétation des signes. = OBJET DE L'HERMÉNEUTIQUE,

b5) Perfection *esthétique* :a6) *objective* :

a7) quant au *contenu*; désignation des représentations. = OBJET DE LA SÉMÉIOTHÉTIQUE.

N. B. Ici appartiennent la NÉOLOGIE, et son abus, le NÉOLOGISME.

b7) quant à la *forme*; tendance à assimiler les signes aux objets désignés.

a8) Pour les signes *auditifs*. = ONOMATOPÉE.

b8) Pour les signes *visuels*. = HIÉROGLYPHES.

b6) *subjective* :

a7) quant au *beau* :

a8) pour les signes *auditifs*. = EUPHONIE,

b8) pour les signes *visuels*. = EUMORPHIE.

N. B. Ici appartiennent les différents genres de CALLIGRAPHIE.

b7) quant à l'*agréable*. = Convenance des CHARMES ESTHÉTIQUES dans les signes.

b4) Perfection des *fonctions signatrices* (qui forment le *langage* pris dans son acception stricte). = OBJET DE LA GRAMMAIRE.

a5) Perfection *logique*.

a6) Partie *élémentaire*; Fonctions signatrices élémentaires. = PARTIES DU DISCOURS.

a7) Signation des actes de la *cognition*.

a8) Dans leur *objectivité*.

a9) Pour la *forme* sensible du monde. = PRÉPOSITIONS.

a10) Pour le *Temps*. = Prépositions de temps (*avant, à présent, après, etc.*).

b10) Pour l'*Espace*. = PRÉPOSITIONS DE LIEU (*sur, sous, devant, derrière, etc.*).

b9) Pour le *contenu* ou l'*essence* du monde.

a10) Considération *logique*.

a11) *Objet* des représentations ou de la pensée (par l'appréhension); *Substantialité* logique. = Nom.

b11) *Sujet* des représentations ou de la pensée (par l'aperception); *Personnalité* logique. = PRONOM proprement dit ou PERSONNEL).

b10) Considération *transcendantale*.

a11) Par rapport à l'*Entendement*.

a12) Catégories d'*existence*:

1°) *Modalité*. = PRONOM INDÉTERMINÉ (*On, il* (impersonnel), etc.).

2°) *Essentialité*. = PRONOM POSSESSIF (*Mon, ton, notre, etc.*). — En effet, cette catégorie concerne proprement la relation de l'objet du savoir, du *nom*, avec le sujet qui en a la connaissance, le *pronom* (personnel); ou bien, la propriété et l'impropriété.

3°) *Qualité*.

a14) Pour le *Nom*. = ADJECTIF.

b14) Pour le *Pronom*. = PRONOM RÉFLÉCHI (*Moi-même, toi-même, etc.*). — En effet, la seule qualité de la personnalité logique est la *mêmeté* (l'indifférence).

b12) Catégories de *production*:

4°) *Quantité*. = NOMBRE (*Singulier, pluriel, etc.*).

5°) *Relation*.

I. *Substantialité*.

a15) *Sujet*. = NOMINATIF.

b15) *Prédictat*. = GÉNITIF.

II. *Causalité*.

a15) Cause, moyen, instrument, dépendance, etc. = ABLATIF.

b15) Effet, fin, but, direction, etc. = DATIF.

III. *Réciprocité*.

a15) Action. = ACCUSATIF.

b15) Réaction. = VOCATIF.

6°) *Union* (entre le nom et le pronom, entre la substantialité et la personnalité logique). = PRONOM RELATIF (*qui, dont, lequel, etc.*).

b11) Par rapport à la *Raison*. = Il n'existe ici aucune signation, parce que la faculté de la Raison est purement *régulative* dans l'acte de la cognition.

b8) Dans leur *subjectivité*.

a9) Pour la *forme* de la cognition.

a10) Forme des facultés *extrêmes* ou *polaires*.

a11) Forme de l'*Entendement*. = SPÉCIFICATION.

a12) Dans les *conceptions*.

a13) *Particularisation* :

a14) définie ou déterminée. = ARTICLE DÉFINI,

b14) indéfinie ou indéterminée. = ARTICLE INDÉFINI.

b13) *Individualisation*. = PRONOM DÉMONSTRATIF (*ce, cette, celui, celle, etc.*).

b12) Dans les *conclusions*. = N'existe pas, parce que toutes les conclusions de l'Entendement (les enthymèmes) sont immédiates.

b11) Forme de la *Raison*. = SUBORDINATION.

a12) Dans les *conceptions*. = NOMBRES ORDINAUX (*premier, second, etc.*); et DEGRÉS (*plus, très, etc.*).

b12) Dans les *conclusions*. = PARTICULES CONCLUSIVES (*donc, or, mais, puisque, parce que, car, etc.*).

b10) Forme du *Jugement*, ou de la faculté *intermédiaire*.

a11) Pour le Jugement *déterminatif*.

a12) Suivant les catégories d'*existence*.

1^o) *La modalité*. = PARTICULES CONDITIONNELLES (*peut-être, si, toujours, jamais, etc.*).

2^o) *L'essentialité*. = PRONOM DISCRETIF (*chaque, aucun, nul, etc.*).

3^o) *La qualité*. = PRONOM ATTRIBUTIF (*le même, autre, etc.*).

b12) Suivant les catégories de *production*.

4^o) *La quantité*. = PRONOM INDÉFINI (*quelque, plusieurs, tout, etc.*).

5^o) *La relation*. = PARTICULES RELATIVES (*pour, contre, en, à, de, etc.*).

6^o) *L'union*. = CONJONCTIONS (*et, ni, ou, avec, sans, etc.*).

b11) Pour le Jugement *réflectif*.

a12) Pour l'*analogie*. = PARTICULES COMPARATIVES (*tel que, ainsi que, comme, etc.*).

b12) Pour l'*induction*. = PARTICULES INDUCTIVES (*de là, ainsi, etc.*).

b9) Pour le *contenu* ou l'*essence* de la cognition.

a10) Considération *logique*.

a11) *Objectivité* des représentations ou de la pensée; *existence*. = VERBE.

b11) *Subjectivité* des représentations ou de la pensée. = Il n'existe pas ici de signation, parce que le contenu de la cognition, considéré dans le savoir, est proprement l'*état transcendantal* de ce dernier; état qui s'identifie avec les objets de la cognition, dont on ne peut le détacher que par une abstraction supérieure qui fait proprement l'instrument de la philosophie transcendante, telle que nous la signalerons ci-après dans la *Réforme de la Philosophie* (*).

(*) Voyez la *Propédeutique* et l'*Apodictique messianiques* (posthumes).

[Note de M^{lle} B. C.]

b10(Considération *transcendantale*.

a11) Par rapport à l'*Entendement*.

a12) Suivant les catégories d'*existence*.

1^o) *La Modalité*. = MODES DES VERBES.

I. Effectivité. = INDICATIF.

II. Nécessité. = IMPÉRATIF.

III. Possibilité. = SUBJONCTIF. (*Modus potentialis*).

N. B. Ce sont là les seuls modes *primitifs*. Tous les autres modes ne sauraient être que *dérivés*. — Quant au prétendu *mode infinitif*, des grammairiens, c'est tout simplement le résultat de l'abstraction de la modalité, de la qualité, de la quantité et de la relation dans le verbe.

2^o) *L'essentialité*. = MODES.

I. Verbes *affirmatifs*.

II. Verbes *négatifs*.

III. Verbes *limitatifs*.

3^o) *La qualité*. = ADVERBES.

b12) Suivant les catégories de *production*.

4^o) *La quantité*. = NOMBRE DU VERBE.

5^o) *La relation*. = CONJUGAISON (relation de l'existence dans le *temps* et dans la *personnalité* logique).

N. B. Une personne qui n'est pas *moi*; et que je reconnais par analogie, peut être ou ne pas être en RÉACTION logique avec moi: dans le premier cas, elle forme la *seconde* personne grammaticale; et dans le dernier, la *troisième* personne grammaticale.

6^o) *L'union* (du Verbe avec le nom et le Pronom). = PARTICIPE.

b11) Par rapport à la *Raison*. = N'existe pas, par le motif allégué plus haut, et consistant

en ce que la faculté de la raison est purement *régulative* dans l'acte de la cognition.

b7) Signation des actes de la *volonté*, et des *senti-ments*.

a8) Pour la *volonté*. — PARTICULES INTERROGATIVES (*où? quand? lequel? combien? etc.*).

N. B. Les seuls actes de la volonté auxquels puissent correspondre des fonctions signatrices, sont ceux qui forment l'*impulsion au savoir* (*Wissenstrieb*), parce que ces actes de la volonté s'identifient avec ceux de la cognition, et qu'ils peuvent ainsi être reproduits par des signes.

b8) Pour le *sentiment*. — INTERJECTIONS.

N. B. Ici n'appartiennent proprement que les sentiments qui sont en rapport avec la cognition, tels que l'étonnement, l'approbation, l'indifférence, etc. — Toutes les autres prétendues interjections appartiennent à la séméiotique.

b6) Partie *systématique*; fonctions signatrices systématiques ou *locutives*. — SYNTAXE.

b5) Perfection *esthétique*:

a6) *objective*:

a7) quant au *contenu*. — ÉLOCUTION, comme expression des fonctions signatrices, et non des signes qu'elles emploient.

N. B. Ici appartient la PONCTUATION, soit auditive, par des pauses, soit visuelle, par des signes qui lui sont attribués.

b7) quant à la *forme*. — PROSODIE (qui forme, en quelque sorte, les figures de l'élocution).

b6) *Subjective*:

a7) quant au *beau*. — ÉLÉGANCE,

a8) des fonctions signatrices, et

b8) de l'élocution.

b7) quant à l'*agréable*. — SUAVITÉ DE L'ÉLOCUTION.

b2) Perfection du moyen glossologique intermédiaire ou de l'*Assimilation*. = OBJET DE LA RHÉTORIQUE.

a3) Perfection *logique*.

a4) Partie *élémentaire*. = Production de toutes les classes d'assimilation :

a5) dans la *comparaison absolue*, et

b5) dans la *comparaison relative*, savoir :

a6) du côté de l'*exhibition*.

a7) Usage de la *Similitude*.

b7) Usage de l'*Allégorie*.

b6) du côté de la *signation*.

a7) Usage de la *Métaphore*.

b7) Usage du *Symbole*.

b4) Partie *systematique*. = Production de tous les genres de DISCOURS ORATOIRES.

b3) Perfection *esthétique* :

a4) *objective* :

a5) quant au *contenu*. = EXPRESSION de l'Assimilation,

b5) quant à la *forme*. = FIGURES ORATOIRES (dans la vue d'adapter les paroles à l'expression esthétique).

a6) Figures *de pensées*. = PÉRIODES, et ce que les Grecs nommaient ὑστερον προτερον.

b6) Figures d'*expression*. = TROPES, et ce que les latins nommaient *figuræ dictionis*.

Remarque. — Les *figuræ sentiarum* des anciens concernent déjà le contenu, et non simplement la forme; aussi appartiennent-elles plus spécialement à l'expression de l'assimilation.

b4) *subjective* :

a5) quant au *beau*. = Convenance des *qualités esthétiques*,

a6) du beau proprement dit, et

b6) du sublime.

b5) quant à l'*agréable*. = Convenance de *persuader*, de *toucher*, etc.

HOËNÉ WRONSKI.

PHILOSOPHIE
OU
LÉGISLATURE
DES
MATHÉMATIQUES.

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT

LA TRANSITION DE LA PHILOSOPHIE CRITIQUE

A LA PHILOSOPHIE DES MATHÉMATIQUES.

Commencée à Marseille le 24 Messidor, an XII.

La RÉUNION RATIONNELLE — celle qui n'est possible que par la raison — de plusieurs déterminations constitue un SYSTÈME. C'est un ensemble dans lequel les places respectives de toutes les parties sont *basées* sur un seul principe.

Un ensemble de connaissances est une DOCTRINE.

Toute doctrine qui forme un système, est une SCIENCE.

HOËNÉ WRONSKI. — *Philosophie critique* [1803].

PREMIÈRE PARTIE.

TRANSITION DE LA PHILOSOPHIE CRITIQUE A LA PHILOSOPHIE DES MATHÉMATIQUES.

N. B. — Cette Première partie, qui a pour objet la Transition de la Philosophie critique à la Philosophie des Mathématiques, doit consister dans trois parties. La première, qui est l'INTRODUCTION GÉNÉRALE, doit s'étendre depuis N° 1 (ci-dessous) jusqu'à N° 14 (page 57) : elle doit avoir pour objet 1° les déterminations les plus générales (en quelque sorte les déterminations transcendantales plutôt que les déterminations métaphysiques) de la grandeur considérée dans sa plus grande généralité dont il faudra découler 2° la distinction de la grandeur PURE de la grandeur EMPIRIQUE et 3° la détermination de ce que, dans cette Première partie de la Philosophie des Mathématiques, il ne peut être question que de la GRANDEUR PURE ; et enfin, 4° la division de cette Première partie en DEUX SECTIONS (parce que l'Introduction générale, dont il s'agit ici, ne doit pas compter), dont la première est la DOCTRINE DES ÉLÉMENTS (*Elementallehre*) et la seconde, la DOCTRINE DES MÉTHODES (*Methodenlehre*).

Définition.

1. La GRANDEUR est l'état d'un objet considéré du point de vue de la réunion de ce qu'il contient d'uniforme ou d'homogène.

Remarque.

2. La définition de la grandeur qu'on a donnée jusqu'à ce jour, savoir, qu'elle est *ce qui est susceptible d'augmentation et de diminution*, est une pure tautologie. En effet, les conceptions de l'augmentation et de la diminution sont contenues analytiquement dans celle de la grandeur, et de plus, elles ne sauraient avoir lieu sans cette dernière.

Lemme.

3. La grandeur, telle que nous venons de la définir, peut être considérée de deux manières, — DISCURSIVEMENT et INTUITIVEMENT. Dans le premier cas, c'est la grandeur PHILOSOPHIQUE : dans le second, c'est la grandeur MATHÉMATIQUE (Philosophie critique).

Scholie.

4. La conception de la RÉUNION est une conception de la Raison : elle est celle de la condition négative (*conditio sine quâ non*) de l'unité dans un cas de *diversiplicité* (*die negative Bedingung der Einheit eines Manigfaltigen*).

Lorsque le *diversiple* (*das Manigfaltige*) est homogène ou uniforme, l'application de la conception de la réunion donne lieu à la conception de la grandeur, ainsi que je l'ai définie.

Jusque-là, la considération de la grandeur est encore DISCURSIVE et la grandeur elle-même est en quelque sorte PHILOSOPHIQUE. Les recherches, qu'on ferait sur la grandeur dans cet état, seraient nécessairement discursives et les lois de la grandeur considérée ainsi, qu'on obtiendrait par cette recherche, seraient les lois PHILOSOPHIQUES de la grandeur.

Ce n'est que lorsque cette conception de la grandeur se trouve CONSTRUITE DANS L'INTUITION PURE que se présente le champ des lois MATHÉMATIQUES de la grandeur qui font proprement l'objet de la science du Géomètre. Ce sont ici

les lois en quelque sorte PARTICULIÈRES de la grandeur considérée en général discursivement. — La grandeur considérée ainsi intuitivement est proprement la grandeur MATHÉMATIQUE.

Remarque 1^{re}.

5. Je viens de me servir, dans la Scholie précédente, des mots *diversiplicité* et *diversiple* qui ne sont pas encore employés dans la langue française : — je dois peut-être légitimer cette innovation.

Ce que je désigne ici du mot *diversiplicité* est un objet de la Raison : il fait partie des LOIS NÉCESSAIRES de cette dernière, comme je le montrerai dans un autre ouvrage où cette question trouvera proprement sa place. — Une langue fixée ou prétendue telle, pour conserver sa pureté, peut refuser toute innovation qui ne concernerait qu'une idée ou conception d'un objet CONTINGENT : elle peut au moins soumettre cette innovation à une critique sévère sans que le Philosophe y trouve beaucoup à redire. Mais, lorsque l'objet de l'innovation est NÉCESSAIRE dans les lois de l'intelligence humaine, le Philosophe prononce sur sa réception d'une manière absolue : dans ce cas, ceux qui ne s'occupent que de la partie esthétique de la langue, n'ont pas à s'en mêler. — Ce dernier cas est le cas présent.

Quant à la définition de l'objet en question, il faut que le lecteur se contente ici de l'entrevoir par l'étymologie de la dénomination ainsi que par l'analogie de cette dernière avec des expressions connues. Ce n'est point ici le lieu de lui en apprendre davantage.

Remarque 2^e.

6. J'ai parlé, dans la Scholie précédente, de la manière de considérer *discursivement* la grandeur, de la *construction* de sa conception dans *l'intuition pure* et de la différence, qui en résulte, entre la grandeur *générale* ou *philosophique* et la grandeur *particulière* ou *mathématique*.

— Je sais que les Géomètres, qui ne sont pas encore au fait de la Philosophie critique, trouveront de la peine à saisir le vrai sens de cette distinction; mais, suivant les limites prescrites à ce Traité, il m'est impossible d'être, EN TOUT, intelligible à ceux qui ne connaissent point la Philosophie critique.

J'ai déjà dit dans l'Avant-propos (*) et je répète ici que, sans pénétrer dans le sens le plus profond de ce Traité, les Géomètres dont il s'agit, pourront l'étudier avec fruit. Ils y apprendront à connaître les vraies limites de leur science, — les principes dont ils doivent partir sans s'occuper de leur origine qui est hors de la portée de leur science.

Définition.

7. Les sciences, qui ont pour objet l'ensemble des lois de la grandeur considérée intuitivement, s'appellent MATHÉMATIQUES.

Remarque.

8. C'est ici le lieu de dire quelques mots de l'erreur où tombent presque tous les habiles géomètres, ceux du moins qui ne sont que géomètres, savoir, que les Mathématiques, du moins étant considérées par rapport à leur méthode, forment la seule science possible et qu'un jour, peut-être, tout le savoir humain sera de leur domaine.

Le lecteur, qui a bien conçu ce qu'est la grandeur mathématique dont les lois forment l'objet de la science du géomètre, n'aura pas de peine à comprendre que l'erreur, dont il s'agit, ne peut être que le résultat de la plus profonde ignorance. — La grandeur, lors même qu'elle est considérée en général (ce qui outre-passe déjà le domaine des Mathématiques), disparaît au milieu du nombre infini de tous les objets du savoir humain. — Quant à la méthode dont le géomètre voudrait se prévaloir, il suffira,

(*) Nous ne l'avons pas trouvé.

[Note de M^{lle} B. C.]

je crois, de lui dire que, comme géomètre, il ne la connaît que machinalement; en effet, pourra-t-il soutenir que les Mathématiques, comme telles, lui apprennent à connaître leur méthode?

Définition.

9. La grandeur mathématique est appelée PURE, lorsqu'elle est donnée *à priori*. — Nous l'appellerons grandeur EMPIRIQUE lorsque, comme grandeur, elle est donnée *à posteriori* ou par l'expérience.

Remarque.

10. Comment la GRANDEUR PURE est POSSIBLE, ou, ce qui est la même chose, comment nous pouvons connaître *à priori* la grandeur mathématique, c'est-à-dire, sans avoir besoin de recourir à l'expérience, c'est une partie du problème général que la Philosophie critique s'est proposé et qu'elle vient de résoudre; ainsi, je dois renvoyer à cette dernière le lecteur curieux de connaître cette partie intéressante du problème général dont je viens de parler.

Si les géomètres avaient apprécié, ou du moins, entrevu la nature de leurs connaissances *à priori*, ils auraient pu, par ces faits bien avérés, réfuter sans réplique tout ce verbiage prétendu philosophique dont les auteurs NE PEUVENT de leur propre aveu, concevoir que ce qu'ils peuvent toucher en quelque sorte de leurs doigts — si toutefois, une pareille imbécillité philosophique méritait d'être réfutée. — Je connais bien ce que ces derniers ont dit concernant la science des géomètres : la pitié m'empêche de le soumettre ici à mon examen.

Définition.

11. Les branches des Mathématiques en général, qui ont pour objet les lois de la grandeur pure, s'appellent MATHÉMATIQUES PURES. Celles, qui ont pour objet les lois des grandeurs empiriques, sont appelées MATHÉMATIQUES APPLIQUÉES.

Scholie.

12. Cette division des Mathématiques en Mathématiques pures et en Mathématiques appliquées n'est point une division de la science comme telle : elle n'est qu'une classification des objets des Mathématiques en général et ce n'est que comme telle que la division indiquée dans la Définition précédente doit être considérée.

Pour qu'une science rationnelle puisse être divisée, il faut que les principes des connaissances, qui doivent former des branches séparées et distinctes dans la science comme telle, que ces principes, dis-je, soient spécifiquement différents. Or, dans le cas présent, les principes de connaissance restent constamment les mêmes : ce sont toujours les mêmes principes que donne l'intuition pure dans laquelle le géomètre construit également les conceptions des grandeurs empiriques ainsi que celle de la grandeur pure. Il n'y a ici d'autre différence que celle qui provient de la différence de la manière dont les objets de la connaissance sont donnés — *à priori* ou *à posteriori*.

Remarque.

13. Pour ce qui concerne les subdivisions — en cas qu'elles aient lieu — des Mathématiques pures et des Mathématiques appliquées, il est clair, par la nature de leurs objets qui sont proprement ce qu'il s'agit ici de diviser, que, dans les Mathématiques pures, cette subdivision doit être *à priori* et qu'au contraire, dans les Mathématiques appliquées, cette subdivision est empirique.

J'indiquerai ces subdivisions à mesure que nous en aurons reconnu les différentes grandeurs particulières sur lesquelles reposent ces subdivisions. (D) (*)

(*) Pour ne rien soustraire au manuscrit original, qui n'était pas alors préparé pour la publication, nous plaçons à la fin, les trois renvois (D), (E), (F), paraissant réservés pour l'auteur seul. On saura les appliquer avec justesse.

[Note de M^{lle} B. C.]

Proposition.

14. La grandeur (*) PURE peut être considérée de deux manières : — 1° en ELLE-MÊME ; 2° comme PARTIE CONSTITUANTE de l'espace pur qui est l'intuition pure dans laquelle la conception de la grandeur est construite. — On peut fonder, sur cette double manière de considérer la grandeur pure, une division de cette grandeur en grandeur pure ABSTRAITE et en grandeur pure CONCRÈTE.

Déduction.

La grandeur en général devient grandeur mathématique par la construction de la conception de la première dans l'intuition pure. — Cette intuition en général est l'espace et le temps : mais, ce n'est que dans l'espace que la construction, dont je viens de parler, peut avoir lieu. Il est vrai que le temps est susceptible de grandeur ; mais, ce n'est qu'en l'assimilant à une ligne et en construisant ainsi le temps dans l'espace.

L'espace en lui-même n'est point grandeur. Il est la FORME de l'intuition des objets des sens externes en général. Ainsi, la grandeur construite dans l'intuition pure ou dans l'espace se trouve CONCRUE (si je puis m'exprimer ainsi) avec l'espace, — elle en est PARTIE CONSTITUANTE.

Si maintenant nous faisons usage de notre faculté d'être arbitrairement conscients de nos représentations, en tant qu'elle (cette faculté) se rapporte à l'*abstraction* d'une ou de plusieurs déterminations d'une représentation donnée, nous pouvons, dans le cas présent, abstraire la considération de l'espace de celle de la grandeur construite dans l'intuition, c'est-à-dire, de la grandeur CONCRUE avec l'espace pur.

(*) Je désignerai dorénavant par *grandeur* simplement la grandeur mathématique.

Remarque.

15. J'ai dit, dans la Proposition précédente, que cette double manière de considérer la grandeur pure, de laquelle il est question, peut fonder une division de la grandeur pure en grandeur pure ABSTRAITE et en grandeur pure CONCRÈTE. — Je crois que le lecteur, qui aura saisi le sens de la Déduction précédente, n'aura plus de doute sur la légitimité de cette division, quelque contraire qu'elle soit à l'usage reçu, suivant lequel la grandeur concrète est constamment considérée comme grandeur *empirique*.

Il est vrai que la grandeur empirique, COMME TELLE, est toujours concrète; mais, suivant ce qu'on vient de voir, il n'est point vrai que la grandeur concrète soit toujours EMPIRIQUE.

Scholie.

16. Nous venons de remarquer que la grandeur PURE peut être divisée en grandeur ABSTRAITE et en grandeur CONCRÈTE. Il nous reste à faire connaître la nature de l'abstraction qui fonde cette dernière division.

L'abstraction dont il s'agit, n'est point une abstraction logique PROPREMENT DITE ou abstraction ABSOLUE. La séparation que nous faisons de la considération de l'espace pur de celle de la grandeur qui fait une partie constituante du premier, n'est que RELATIVE AUX recherches qu'on se proposerait de faire sur cette grandeur considérée en elle-même; elle ne concerne nullement la NATURE de la connaissance que nous obtenons, de cette manière, de la grandeur en question : or, ce ne serait que dans ce dernier cas qu'il y aurait abstraction logique proprement dite. En effet, nous avons beau séparer la représentation de l'espace pur de celle de la grandeur qui en fait partie, pour ne nous occuper que de cette grandeur considérée en elle-même, nous ne pouvons cesser de nous servir de l'espace ou de l'intuition pure pour CON-

NAÎTRE la grandeur mathématique et, par conséquent pour nous en occuper : c'est en cela que diffère cette abstraction, qui n'est qu'une abstraction RELATIVE de l'abstraction logique proprement dite qui est une abstraction ABSOLUE; parce que, lorsque cette dernière a lieu, l'objet AINSI ABSTRAIT, peut-être considéré discursivement d'une manière ABSOLUE (du moins, pour ce qui concerne la possibilité logique) sans qu'il soit nécessaire, dans aucune relation possible, de recourir à l'intuition ou à la conception de l'objet dont on a fait abstraction en considérant le premier — ce que d'ailleurs porte déjà avec elle la conception de l'abstraction.

Remarque 2^e.

17. Le lecteur inférera de ce qui vient d'être dit dans la Scholie précédente, que la division de la grandeur pure en grandeur abstraite et en grandeur concrète, dont il a été question dans la première Remarque appartenant à la Proposition précédente, n'a proprement lieu que lorsqu'on a en vue l'ABSTRACTION EN GÉNÉRAL et que, lorsqu'il est question de l'abstraction logique proprement dite ou de l'abstraction absolue, il n'y a d'autre division de la grandeur en grandeurs abstraite et concrète que celle reçue par l'usage suivant lequel la grandeur concrète est empirique. Il en inférera encore que la division reçue par l'usage, dont je viens de parler, n'est qu'un cas PARTICULIER de la division générale de la grandeur mathématique en grandeurs abstraite et concrète.

Je viens de dire, sans en avoir allégué les raisons, que la division, dont il s'agit, de la grandeur suivant l'usage reçu, repose sur l'abstraction logique proprement dite; parce que je crois que l'objet en est assez clair pour que je puisse me dispenser de le faire.

Définition.

18. Le QUANTUM est la grandeur pure abstraite ou la gran-

deur considérée en elle-même. — L'ÉTENDUE en général est la grandeur pure concrète, c'est-à-dire, la grandeur de l'espace en général.

Remarque.

19. Après tout ce que j'ai dit ci-dessus sur les grandeurs pures abstraite et concrète, je n'ai plus besoin de donner des explications sur ce que je viens de désigner du nom quantum, ainsi que sur l'étendue. J'observerai seulement que c'est de l'étendue EN GÉNÉRAL que je parle dans la Définition précédente : nous verrons ci-après des cas particuliers de la manière de considérer l'étendue qui nous porteront à établir une distinction bien essentielle dans la manière de considérer ces questions.

Quant à la dénomination *quantum* dont je me sers, je laisse à l'arbitre de ceux qui en auront saisi la signification, de lui substituer une autre en cas qu'ils le trouvent convenable.

Définition.

20. Les branches des Mathématiques pures, qui ont pour objet les lois du quantum, forment l'ARITHMÉTIQUE GÉNÉRALE ou, comme on dit vulgairement, l'ARITHMÉTIQUE UNIVERSELLE. — Celles qui ont pour objet les lois de l'étendue en général, forment la GÉOMÉTRIE GÉNÉRALE.

Remarque.

21. La dénomination ARITHMÉTIQUE UNIVERSELLE est inexacte. — L'universalité est une généralité OBJECTIVE qui porte avec elle NÉCESSITÉ. Or, dans le cas présent où il n'est question que d'une simple spécification, la généralité, dont il s'agit, est purement SUBJECTIVE ou LOGIQUE et c'est ce qu'on exprime par l'épithète GÉNÉRALE par opposition à celle PARTICULIÈRE.

Je dois peut-être faire remarquer au lecteur, à celui auquel est inconnue la Philosophie critique, que la Géométrie générale, dont je parle dans la Définition précé-

dente, n'est point simplement ce qu'il connaît sous le nom de Géométrie : celle-ci n'en est qu'un cas particulier. Ce paradoxe, concernant les lois de l'étendue peut, dans les Mathématiques pures, former plus que ce qu'il connaît dans la Géométrie simplement dite, nous le lui démontrons bientôt.

Remarque générale.

22. Ce que nous avons vu, jusqu'à présent, concernant la grandeur mathématique, se rapporte uniquement à la RÉFLEXION sur cette grandeur. Il me reste à la faire connaître dans ses modifications qu'elle reçoit de sa relation avec l'APPRÉHENSION, avec notre réceptivité des représentations sensibles.

Proposition.

23. La grandeur, considérée dans sa relation avec l'appréhension, peut être envisagée de deux manières : 1^o comme grandeur EXTENSIVE, lorsque ses parties sont appréhendées successivement ; 2^o comme grandeur INTENSIVE, lorsque toutes ses parties sont appréhendées à la fois.

Déduction.

La forme de l'intuition par le sens interne et, par là même (parce que l'intuition interne ou l'aperception sensible accompagne nécessairement l'intuition externe), de l'intuition en général, c'est-à-dire, de la réceptivité de nos représentations sensibles, est la SUCCESSION de ces représentations dans le TEMPS.

Or, les parties de la grandeur doivent nécessairement, ce qui résulte de l'application du principe logique de l'opposition (*quodlibet ens est aut A aut non A*), être ou telles qu'on en puisse avoir des représentations distinctes, ou bien telles qu'on ne puisse en avoir des représentations distinctes. Dans le premier cas, les parties de la grandeur sont appréhendées SUCCESSIVEMENT ; dans le second, elles sont appréhendées TOUT A LA FOIS.

Corollaire.

24. Comme la forme de la réceptivité de nos représentations sensibles, dont nous venons de parler, est nécessaire, nous inférerons, de ce qui a été dit dans la Dédution précédente, que toute grandeur en général est nécessairement ou EXTENSIVE ou INTENSIVE.

Remarque.

25. J'ai parlé ci-dessus de la RÉFLEXION et de l'APPRÉHENSION : je vais indiquer leur distinction en faveur de ceux des lecteurs auxquels elle pourrait être inconnue. — La réflexion, lorsqu'elle est considérée comme opposée à l'appréhension, est la spontanéité de nos facultés intellectuelles. L'appréhension, au contraire, est la passivité de notre faculté de connaître ou, ce qui est la même chose, la réceptivité de nos représentations sensibles.

Théorème.

26. La grandeur pure, considérée strictement est toujours extensive.

DÉMONSTRATION. — La grandeur pure, strictement dite est ou l'étendue proprement dite, ou bien le quantum : dans l'un et dans l'autre cas nous ne pouvons la connaître que moyennant l'espace (14 et 16). Or, les parties de l'espace quelles qu'elles soient peuvent toujours être représentées distinctement. Donc (23), etc., etc.

Remarque.

27. Je crains que le lecteur, celui qui n'aurait pas approfondi la nature de la différence des grandeurs extensive et intensive, ne croie, en se fondant sur la manière dont je conclus, dans la Démonstration précédente, de la distinction des représentations des parties de la grandeur à la succession des premières dans le temps, et enfin à la qualité extensive de cette grandeur, qu'il ne croie, dis-je, que, puisqu'on ne peut avoir des représentations dis-

tinctes des parties de toutes les grandeurs en général, par exemple, des parties du poids total d'un corps, poids qui est réputé être grandeur intensive, il s'ensuive, en raisonnant de la manière que je le fais, qu'il n'y a point de grandeur intensive; ce qui donnerait lieu à une contradiction inévitable. — Cette illusion logique pourrait avoir lieu lorsqu'on n'entrerait pas bien dans le sens de ce que j'ai dit concernant la nature de la grandeur intensive, savoir, que ses parties sont telles qu'on ne saurait s'en former des représentations distinctes. L'impossibilité, dont il s'agit ici, n'est que relative à la grandeur totale: on peut bien avoir des représentations distinctes des parties de la grandeur en question, et c'est même là-dessus que repose la possibilité de comparer les grandeurs intensives; mais, dans ce cas, ces parties sont considérées comme autant de grandeurs distinctes et nullement comme faisant partie d'une seule grandeur, ce qui est ici un cas différent. Dans ce dernier cas, savoir, lorsque les parties en question sont considérées comme parties d'une seule grandeur, on ne peut s'en former une représentation que dans leur réunion, et c'est ce qui caractérise la grandeur intensive.

Remarque 2^e.

28. Je pourrais peut-être me dispenser de remarquer que ce n'est que dans la réunion des deux formes de l'intuition, de celle des objets des sens externes et de celle des objets du sens interne — de l'espace et du temps, que la grandeur pure en général peut être considérée comme extensive.

Quant à la grandeur empirique, il est clair que, puisqu'elle est donnée par l'expérience, ce n'est que par l'expérience que nous pouvons apprendre si elle est extensive ou intensive. Ce n'est donc pas ici le lieu de nous en occuper par rapport à ce qui concerne la détermination de la qualité en question.

Proposition.

29. La grandeur pure concrète, comme étendue proprement dite, forme une espèce de grandeur intensive lorsqu'elle est considérée dans une certaine relation déterminée avec la grandeur du temps, relation qu'on appelle VITESSE.

Remarque.

30. Avant de donner la déduction (*quid juris*) de la Proposition précédente, il sera peut-être utile d'en indiquer l'origine (*quid facti*).

Le mouvement d'un corps est le changement de ses relations extérieures avec un espace donné : — c'est par l'expérience que nous parvenons à cette conception du mouvement. Or, le changement en général d'une chose est la succession de ses différentes déterminations. — Dans le cas présent, ces différentes déterminations du corps en question ne consistent que dans ses différentes positions dans l'espace ; et la différence de ces positions n'est possible que par la GRANDEUR de l'espace. Ainsi, la SUCCESSION des différentes déterminations dont il s'agit donne lieu à la conception d'une RELATION DÉTERMINÉE de la grandeur de l'espace avec la grandeur du temps.

C'est cette relation qu'on appelle VITESSE, — nom qui dérive principalement de la grandeur du temps. — La conception de la vitesse, quoique OCCASIONNÉE par l'expérience — par la conception empirique du mouvement, et quoique, par conséquent, nous ne puissions l'avoir que moyennant la conception du mouvement, n'en est pas moins une conception pure et peut être construite *a priori* dans l'intuition.

Passons maintenant à notre Déduction.

Déduction de la Proposition précédente (N° 29).

31. La relation, purement comme telle, de la grandeur de l'espace avec celle du temps n'est point en elle-même sus-

ceptible de grandeur. En effet, la grandeur, comme telle, consiste proprement dans la réunion des parties uniformes ou homogènes ; or, dans la conception de la relation en question, lorsqu'elle est considérée en elle-même, rien ne se trouve que le jugement puisse *subsumer* (*subsumere*) sous cette conception de réunion. — Ainsi, la vitesse, tant que nous ne considérons, dans sa conception, que la relation en général de la grandeur de l'espace avec celle du temps, n'est point susceptible de grandeur.

Mais, en considérant la détermination particulière que reçoit, dans la vitesse, la relation en question par la conception du mouvement, détermination qui constitue proprement l'essence de la vitesse, la conception de la grandeur peut lui être appliquée. En effet, cette détermination particulière consiste, comme on peut le déduire de la Remarque précédente, en ce que la grandeur de l'espace, laquelle fait partie constituante de la vitesse, est considérée COMME ÉTANT APPRÉHENDÉE DANS UNE DURÉE DÉTERMINÉE ; ce qui, moyennant la grandeur en question de l'espace ou bien celle du temps avec laquelle la première est ici en relation, donne lieu à l'application de la conception de la grandeur à celle de la vitesse, parce que, dans une même durée déterminée, peut être appréhendé un espace plus ou moins grand ou, ce qui n'en est que l'inverse, le même espace peut être appréhendé dans une durée plus ou moins grande.

Enfin, il est clair que, puisque la grandeur qui forme la vitesse ne consiste qu'en ce que la grandeur de l'espace, qui fait une partie constituante de la vitesse, est considérée, dans la conception de cette dernière, comme étant appréhendée dans une durée déterminée, cette grandeur que forme la vitesse est une espèce de grandeur intensive. — Je dis UNE ESPÈCE de grandeur intensive, parce que la grandeur intensive proprement dite a lieu lorsque la grandeur totale se trouve appréhendée dans un MOMENT — dans un instant indivisible ; tandis que, dans le cas

présent, la grandeur totale n'est appréhendée que dans une DURÉE DÉTERMINÉE.

Remarque.

32. A présent, les géomètres comprendront facilement la vérité du paradoxe dont j'ai parlé plus haut (N° 21), savoir, que les lois de l'étendue prise en général s'étendent au-delà de ce qu'ils connaissent sous le nom de Géométrie simplement dite. — En effet, la grandeur pure concrète, qui est la grandeur générale de l'espace ou l'étendue en général, peut être considérée ou, 1° comme grandeur extensive (N° 26), et c'est alors l'étendue proprement dite; ou bien, 2° comme grandeur intensive (N° 29), lorsque l'étendue proprement dite se trouve en relation avec la grandeur du temps: or, ce ne sont que les lois de l'étendue proprement dite (qui, comme nous venons de le voir, n'est qu'un cas particulier de l'étendue prise en général) qui forment l'objet de ce qu'on connaît sous le nom de Géométrie; quant aux lois de la grandeur qui a lieu dans la relation de l'étendue proprement dite avec la grandeur du temps (et qui est le second cas particulier de l'étendue prise en général), les géomètres ne les connaissent pas encore et c'est ce qui rend paradoxe l'assertion que j'ai faite que les lois de l'étendue prise en général outre-passent ce qui fait l'objet de la Géométrie simplement dite. Je sais que les géomètres se sont occupés des lois de la grandeur que forme la vitesse ou, ce qu'ils disent être la même chose, des lois du mouvement (proprement, des lois de la grandeur du mouvement): mais, ils ne s'en sont occupés que dans la Mécanique, c'est-à-dire, dans les Mathématiques appliquées où, pour comprendre la composition des mouvements, les plus savants (ceux, qui connaissaient la nature des Mathématiques appliquées) ont recouru à la connaissance des forces, à l'expérience; d'autres, qui, voulant faire les philosophes, prouvaient, par là même, n'avoir pas une connaissance

exacte (telle au moins qu'on pouvait l'avoir avant qu'eût existé une Philosophie des Mathématiques) de la nature des Mathématiques appliquées, ont recouru à des raisonnements (et c'est ici que les géomètres prouvent n'avoir aucune idée des lois de la grandeur pure du mouvement) qui, tous en général, ne sont que des cercles vicieux : — j'ai sous mes yeux des preuves de fait de ce que je viens de dire, données par les plus habiles géomètres. — C'est à Kant que nous devons la découverte de cette nouvelle branche des Mathématiques pures. J'en parlerai en détail par la suite.

Remarque 2^e.

33. Ce n'est aussi qu'à présent, après avoir développé toutes les branches de la grandeur pure — du moins en tant qu'elle est considérée dans la sphère immanente de notre intelligence, que je puis expliquer la manière dont je m'exprimais en parlant ci-dessus de la grandeur pure. — J'entends, par la grandeur pure STRICTEMENT DITE celle où la GRANDEUR du temps n'influe en rien ; et je la distingue, de cette manière, de la grandeur pure GÉNÉRALE où l'influence, dont je viens de parler, peut avoir lieu. Quant à la grandeur pure concrète, je la distingue en étendue proprement dite, lorsqu'elle est dans le cas de la grandeur pure strictement dite ; en grandeur que forme la vitesse, lorsque l'étendue proprement dite se trouve en relation avec la grandeur du temps ; et, enfin, en étendue en général, lorsque la grandeur pure concrète se trouve dans le cas de la grandeur pure générale.

J'avertis le lecteur que c'est l'influence de la GRANDEUR, comme telle, du temps et non l'influence du temps, purement comme temps, qui est la base de la distinction que je fais, dans la grandeur pure, entre la grandeur pure strictement dite et la grandeur pure générale. Par exemple, j'ai démontré ci-dessus (N^o 26) que la grandeur pure strictement dite est toujours extensive : or, une grandeur ne

saurait être extensive sans que nous ne joignons, à la manière de l'envisager la considération du temps; malgré cela, j'ai désigné cette grandeur du nom grandeur pure strictement dite, parce que ce n'est point la grandeur comme telle, du temps qui entre dans la manière d'envisager dont il est question.

Analyse de la conception de la vitesse.

34. Il me reste, en m'occupant ici de la vitesse en général, à donner une analyse complète de sa conception; parce que la vitesse, étant conçue suivant l'origine que nous lui avons reconnue (N° 30), embrasse plus que n'embrasse ce que l'on désigne vulgairement du nom vitesse, — ce qui est une raison pour donner ici une détermination exacte de cette conception.

La grandeur de l'espace est la base de la possibilité de la différence des positions dans l'espace. Ces différentes positions correspondent, dans la conception du mouvement, aux différentes déterminations du corps en mouvement, desquelles la succession constitue le changement des relations extérieures du corps en question avec l'espace donné, c'est-à-dire, le mouvement. Or, c'est cette succession de différentes positions de l'espace qui, comme nous l'avons dit plus haut (N° 30), donne lieu à la conception d'une relation déterminée de la grandeur de l'espace avec celle du temps, relation qui, par conséquent, consiste EN CE QU'UNE GRANDEUR DÉTERMINÉE DE L'ESPACE SE TROUVE ARPRÉHENDÉE DANS UNE GRANDEUR DÉTERMINÉE DU TEMPS. Telle est donc la conception de la vitesse considérée dans sa pureté et dans sa généralité, c'est-à-dire, lorsque, pour ce qui concerne la pureté, nous en séparons tout ce qu'elle peut contenir d'empirique; et, pour ce qui concerne la généralité, lorsque nous l'envisageons telle qu'elle est donnée dans son origine.

Or, la grandeur de l'espace, de laquelle il est question

dans cette conception de la vitesse, est la grandeur de l'espace en général, c'est-à-dire, l'étendue proprement dite considérée dans les trois dimensions de l'espace. Ainsi, l'objet de cette conception embrasse une sphère plus grande que n'embrasse ce qu'on nomme vulgairement vitesse, laquelle dernière ne consiste que dans la relation de la grandeur d'une seule dimension de l'espace avec la grandeur du temps. Nous en concluons que, puisque la conception de la vitesse, telle qu'en général elle est occasionnée par la conception du mouvement, est nécessaire dans la considération de ce dernier, la vitesse vulgairement dite n'est qu'un cas particulier de la vitesse générale du mouvement, de celle qui est ici en question : — je distinguerai dorénavant cette dernière par le nom vitesse spéculativement dite.

C'est cette vitesse générale qui est proprement la **GRANDEUR DU MOUVEMENT**, comme cela résulte clairement de la conception de cette vitesse. Ainsi, puisque cette dernière embrasse toutes les trois dimensions de l'espace, la grandeur générale (ou, spéculativement dite) du mouvement contient, parmi ses éléments, non-seulement la vitesse vulgairement dite mais encore la **DIRECTION** : c'est ce qui est donné immédiatement par la conception de la vitesse générale en question qui, elle-même, est occasionnée nécessairement par la conception du mouvement. — C'est comme telle, c'est-à-dire, comme contenant les deux éléments nommés, savoir, la direction et la vitesse vulgairement dite, que la grandeur du mouvement forme une espèce particulière de grandeur pure ; et c'est aussi comme telle que cette grandeur forme l'objet de la nouvelle branche des Mathématiques pures dont j'ai parlé ci-dessus (N° 32).

Je suis entré dans tous ces détails pour faire distinguer la grandeur du mouvement considérée de la manière générale que nous venons de le faire, de la grandeur du mouvement considérée vulgairement : cette dernière ne

contient qu'un élément — la vitesse vulgairement dite ou, plus exactement, elle est cette vitesse même. — Les lois de cette grandeur générale du mouvement diffèrent de celles des deux autres espèces de grandeur pure — du quantum et de l'étendue proprement dite, autant et plus encore (si l'on peut établir une comparaison) que ne diffèrent entre elles les lois de ces deux dernières espèces : c'est dans cette différence que consiste la raison de ce que les lois de la grandeur du mouvement envisagée spéculativement forment l'objet d'une branche distincte des Mathématiques pures.

Quant à l'ORIGINE SUBJECTIVE de la conception de la vitesse générale en question, j'ai déjà dit (N° 30) que cette conception est PURE. Le lecteur s'en assurera facilement en réfléchissant sur la nature des parties constituant de cette conception, telle que nous l'avons établie ci-dessus dans sa pureté et dans sa généralité, savoir, que la vitesse en question est cette relation de la grandeur de l'espace avec la grandeur du temps qui consiste en ce qu'une grandeur déterminée de l'espace se trouve appréhendée dans une grandeur déterminée du temps : en effet, cette relation, n'étant que le résultat d'un rapport de nos deux formes générales de l'intuition, n'est point DONNÉE par l'expérience. Tout ce que cette conception contient d'empirique, ne concerne que les DÉTERMINATIONS PARTICULIÈRES (qui appartiennent à l'objet des Mathématiques appliquées) de la vitesse dont il s'agit : ces déterminations particulières, qui sont les cas particuliers de la vitesse en question, sont données par l'expérience ; mais, la relation elle-même, qui proprement constitue cette vitesse et qui, par là même, contient la base de la possibilité de ces déterminations particulières, est visiblement l'objet d'une conception pure, parce qu'elle renferme dans son essence une NÉCESSITÉ et que, par conséquent, elle ne saurait être donnée par l'expérience. C'est même ce qui, au premier aspect, fait illusion et fait

croire que la conception du mouvement même n'est pas empirique; mais, ce n'est, comme je le dis, qu'une illusion : le mouvement, étant le changement des relations extérieures d'un corps avec un espace donné, ne renferme, en lui-même, aucune nécessité et le changement en général (qui fait une partie constituante du mouvement), étant la succession de différentes déterminations d'une chose, ne saurait être connu que par l'expérience. Mais, quoique le mouvement, considéré purement comme tel, ne puisse être connu que par l'expérience, la grandeur du mouvement, qui ne consiste que dans le résultat d'un rapport de nos deux formes pures de l'intuition, est — par là même — nécessairement l'objet d'une conception pure. Il est vrai que ce n'est qu'à l'occasion de la conception empirique du mouvement que nous pouvons avoir la conception pure de la grandeur du dernier; mais, de là ne s'ensuit nullement que ce soit l'expérience qui DONNE cette dernière conception : l'expérience ne fait que l'OCCASIONNER et, sans cela, il serait impossible d'avoir des conceptions pures en général.

C'est cette source pure de la conception de la grandeur du mouvement qui proprement légitime la place que doivent occuper, dans les Mathématiques pures, les lois de cette grandeur. — Les grandeurs empiriques, qui sont les DÉTERMINATIONS PARTICULIÈRES de la grandeur en général et qui font l'objet des Mathématiques appliquées (N° 11), peuvent, COMME GRANDEURS, être construites dans l'intuition pure (ce qui proprement constitue la base de la possibilité de leur détermination ultérieure *à priori*); mais, malgré la possibilité de cette construction dans l'intuition pure (qui repose sur ce que la grandeur, purement comme telle, est l'objet d'une représentation pure), ces grandeurs elles-mêmes, comme étant des CAS PARTICULIERS de la grandeur en général, sont ici DONNÉES et non simplement OCCASIONNÉES par l'expérience.

Définition.

35. Cette partie de la Géométrie générale, qui a pour objet l'étendue proprement dite, est ce qu'on nomme simplement GÉOMÉTRIE. J'appellerai PHORONOMIE PURE l'autre partie de la Géométrie générale, celle qui a pour objet les lois de la vitesse spéculativement dite.

Remarque.

36. Après tout ce que j'ai dit concernant la distinction des deux parties en question de la Géométrie générale, le lecteur ne peut manquer de bien connaître cette distinction. — Quant aux dénominations, voici ce qu'il me reste à dire.

La dénomination *Géométrie générale*, je l'ai choisie par suite du rapport de son objet avec celui de la Géométrie simplement dite : l'un et l'autre concernent la grandeur de l'espace ou l'étendue.

La dénomination *Phoronomie* est connue aux géomètres. Son étymologie ainsi que la nature de l'objet de la seconde partie de la Géométrie générale, m'ont porté à désigner cette seconde partie du nom PHORONOMIE PURE. Je réserve le nom PHORONOMIE APPLIQUÉE pour l'une des branches principales des Mathématiques appliquées, dont il sera question dans la suite.

Remarque générale.

37. Voilà, quelles sont les déterminations générales de la grandeur rapportée à l'APPRÉHENSION. Je puis y ajouter qu'on appelle PROTENSIVE la grandeur essentiellement extensive du temps ; et EXTENSIVE STRICTEMENT DITE, celle de l'espace lorsqu'elle est considérée en opposition avec la grandeur du temps. — Il me reste à rechercher les résultats généraux que donne la grandeur lorsqu'elle est rapportée à la RAISON ou, plus exactement, que donne

l'influence de cette dernière dans la manière dont nous concevons (*) la grandeur.

C'est cette nouvelle manière d'envisager la grandeur, dont nous allons nous occuper, qui forme le problème le plus difficile de toute la Philosophie des Mathématiques. Je me félicite de l'avoir résolu dans toute son étendue : pour faciliter au lecteur de pénétrer dans la profondeur de l'objet du problème dont il est question, je tâcherai, dans le courant de cet ouvrage, d'exposer avec la plus grande clarté tout ce qui se rapportera à la solution de ce problème. — Les géomètres, lorsqu'ils verront, dans la suite de cette Philosophie, quelles sont les espèces de grandeurs qui appartiennent à la classe dont nous parlons, ne douteront plus un moment (en cas qu'ils comprennent ou du moins qu'ils entrevoient la solution en question) qu'il ne se soit opéré une révolution dans notre savoir spéculatif, puisqu'on possède aujourd'hui les moyens de résoudre cette question sublime de la solution de laquelle ils ont été forcés de désespérer par le mauvais succès des efforts immenses (pour ne pas dire de tous les efforts dont ils ont été capables) qu'ils lui ont sacrifiés. Ils verront que le but de cette solution, tel qu'ils l'ont établi, savoir, de ramener la connaissance des grandeurs dont il s'agit à ce qu'ils appellent *la rigueur des anciennes démonstrations*, n'a ici aucun sens si ce n'est peut-être celui d'une contradiction avec la nature même de la question. (E)

Proposition.

38. Les grandeurs prises dans toute leur généralité, peuvent être distinguées suivant que le mode de la réunion de ce que leurs sujets logiques contiennent d'homogène,

(*) La signification que j'attache ici au mot *concevoir* est celle qui, dans la Philosophie critique, correspond à celle du mot allemand *denken*, et non celui *begreifen* que je rendrai par le mot *comprendre*.

réunion qui les constitue grandeurs, est ou DÉFINI ou INDÉFINI.

DÉDUCTION. — Cette proposition, purement comme telle, porte déjà en elle sa déduction : en effet, il y a toujours distinction là où il y a un principe de distinction ; or, dans le cas présent, le principe en question se trouve allégué dans la proposition elle-même. Mais, ce n'est point purement comme proposition, que nous voulons ici déduire la proposition précédente ; c'est comme étant l'énoncé d'une distinction NÉCESSAIRE des grandeurs, qui résulte de l'influence de la Raison dans la manière dont nous concevons ces dernières.

Nous atteindrons facilement notre but si nous examinons le mode en général de la réunion de ce qui, dans le sujet logique de la grandeur (dans ce dont la grandeur est le *prédicat*), est contenu d'uniforme ou d'homogène. En effet, si nous considérons le mode en question par rapport aux conditions de sa possibilité, qui forment le résultat de l'influence de la Raison dans la manière dont nous concevons la grandeur en général, nous ne manquons pas de reconnaître que le mode peut être ou DÉFINI ou INDÉFINI, suivant que la série des conditions dont il s'agit est ou ACHEVÉE ou qu'elle N'EST JAMAIS achevée. Ainsi, puisque cette division du mode dont il est question est NÉCESSAIRE comme étant le résultat de l'influence de la Raison dans la manière dont nous concevons la grandeur, division qui est le principe de la distinction qui fait l'objet de la Proposition précédente, il est clair que cette distinction elle-même est fondée sur l'influence en question et, par conséquent, qu'elle est nécessaire.

Remarque.

39. Il est clair que, puisque la distinction des grandeurs, de laquelle il est question, ne repose que sur le mode de réunion de ce qui est contenu d'homogène dans les sujets logiques des grandeurs, cette distinction ne concerne,

dans les grandeurs, que leur QUANTUM. Quant à la CONCEPTION, comme telle, des grandeurs en général, la distinction, dont il s'agit, ne la concerne nullement; de manière que les grandeurs, considérées par rapport à leur conception, ne sont point soumises à cette distinction. — Nous aurons lieu, par la suite, de trouver d'une assez grande importance ce que nous venons de remarquer ici.

Corollaire.

40. Je nommerai TRANSCENDANTES les grandeurs dans lesquelles le mode de la réunion de ce qui est contenu d'homogène dans les sujets logiques de la grandeur, est indéfini. J'appellerai, par opposition, IMMANENTES les grandeurs dans lesquelles le mode en question est défini.

Remarque.

41. La connaissance qu'ont les géomètres des différentes espèces de grandeurs n'a été acquise qu'ACCIDENTELLEMENT, c'est-à-dire, lorsque des circonstances, tout-à-fait étrangères à cette connaissance, leur ont amené sous les yeux, sans qu'ils l'eussent eu pour but, ces différentes espèces de grandeurs. Nous ne pouvons donc pas nous attendre à ce que les résultats de cette connaissance, acquise pour ainsi dire par hasard, soient EN TOUT conformes avec les résultats que nous obtenons ici où nous les recherchons sciemment, c'est-à-dire, moyennant un principe : cependant, ayant égard à l'évidence qui accompagne les connaissances mathématiques ainsi qu'au grand nombre de travaux qui ont été sacrifiés pour les Mathématiques, nous devons nous attendre du moins à trouver, entre les résultats dont je viens de parler, une certaine conformité éloignée. — Ce que je viens d'observer dans cette remarque est destiné pour avertir les géomètres que les dénominations, dont je me servirai dans cet ouvrage, ne se rapportent pas ENTIÈREMENT aux grandeurs qu'ils connaissent sous les mêmes noms : ils pourront cepen-

dant, en cas que, sans le secours de l'étude de la Philosophie critique, ils ne croient pas pouvoir pénétrer dans la nature même des différentes grandeurs que je trouverai ici, s'en former une idée éloignée moyennant les grandeurs qu'ils connaissent sous les noms que j'emploierai.

Quant aux dénominations *transcendantes* et *immanentes* que je donne aux grandeurs dans le Corollaire précédent, je sais fort bien que, suivant l'usage reçu, on ne s'en sert que pour ce qui concerne les conceptions et non les objets de ces dernières; mais comme, d'un côté, cet usage est arbitraire et, de l'autre, comme les géomètres se servent depuis longtemps de la dénomination GRANDEURS TRANSCENDANTES, j'ai cru pouvoir m'écarter de l'usage et attacher les dénominations, dont il s'agit, aux grandeurs elles-mêmes. (F)

42. ANTINOMIE DE LA RAISON.

Thèse.

Nous ne pouvons pas avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante.

Preuve.

Supposons que nous puissions avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante.

Le quantum dans une grandeur consiste, comme nous le savons déjà (N° 1), dans la réunion de ce qui est contenu d'homogène dans le sujet logique de la grandeur. Ainsi, nous ne

Antithèse.

Nous pouvons avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante.

Preuve.

Supposons que nous ne puissions pas avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante.

Il n'est impossible d'avoir une conception du quantum dans une grandeur que lorsque ce quantum, qui nécessairement appartient au Monde sensible, est lui-même impossible. Dans ce

pouvons avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante sans que nous ne connaissions en même temps la réunion en question. Or, nous ne pouvons connaître cette réunion sans comprendre le mode dans lequel elle a lieu et, à son tour, nous ne pouvons comprendre ce mode sans que nous ne connaissions toutes les conditions de sa possibilité, ce qui ne peut avoir lieu que lorsque la série de ces conditions est achevée. — Il s'ensuit que, lorsque nous aurions une conception du quantum dans une grandeur transcendante, la série des conditions de la possibilité du mode de la réunion dont il a été question, réunion qui constitue ce quantum, cette série, dis-je, serait nécessairement achevée — ce qui est contradictoire avec la nature de la grandeur transcendante.

Donc, etc., etc.

dernier cas, la réunion de ce qui est contenu d'homogène dans le sujet logique de la grandeur, réunion qui, comme nous l'avons observé dans la Preuve de la Thèse, constitue proprement le quantum, serait également impossible. Il s'ensuivrait que, puisque le mode de la réunion en question serait, dans ce dernier cas, nécessairement impossible, les conditions de la possibilité de ce mode, surtout pour ce qui, DANS LE CAS DE LA GRANDEUR TRANSCENDANTE, concerne la nature de la série de ces conditions (savoir, qu'elle n'est jamais achevée), ces conditions, dis-je, seraient de même nécessairement impossibles. Or, la nature de cette série est ABSOLUMENT possible; ainsi, lorsque nous ne pourrions avoir une conception du quantum dans une grandeur transcendante, il faudrait que la série absolument possible des conditions dont il a été question soit impossible — ce qui est une contradiction.

Donc, etc., etc.

Remarque.

43. Les deux preuves précédentes, de la Thèse et de l'Antithèse, sont de la dernière rigueur. Le lecteur, celui qui n'aurait pas encore une idée des Antinomies en général de la Raison et qui, par conséquent, étant ici choqué de la contradiction qu'il vient de lire, croirait que ce n'est qu'une illusion logique, peut essayer de découvrir cette illusion : je puis l'assurer que plus il s'en occupera plus il conviendra de la rigueur en question et, conséquemment, de la réalité (qui aurait lieu à la fois) des objets de la Thèse et de l'Antithèse.

Corollaire.

44. Puisque les conceptions des objets du Monde sensible ne sont possibles ou impossibles qu'autant que les objets de ces conceptions le sont également, il résulte de l'Antinomie précédente que le quantum dans une grandeur transcendante n'est pas possible suivant la Thèse et qu'au contraire il est possible suivant l'Antithèse. Or, la Thèse et l'Antithèse ayant été prouvées, il s'ensuivrait que le quantum dans une grandeur transcendante serait tout à la fois et POSSIBLE et IMPOSSIBLE.

Remarque.

45. Il est clair que la DIFFÉRENCE des grandeurs transcendantes en général ne peut consister que dans la DIFFÉRENCE DU MODE de la réunion de ce qui est contenu d'homogène dans les sujets logiques de ces grandeurs, c'est-à-dire, dans la différence du mode de la GÉNÉRATION (*des Werdens oder besser der Erzeugung*) de leurs quantums. C'est pour cela que, pour rendre générale (pour toutes les grandeurs transcendantes) l'Antinomie précédente, les preuves de ses membres devaient PRINCIPALEMENT se rapporter au mode en question. — Quant à la signification que j'attache ici à ce mode, le lecteur n'aura

pas manqué de s'apercevoir que, dans le cas présent, je désigne, par le mot *mode*, la DÉTERMINATION PARTICULIÈRE de la réunion dont je viens de parler.

Porté par l'exemple donné jusqu'à ce jour par la Philosophie critique, où l'on prouve séparément les différentes antinomies de la Raison qui se rapportent à l'EXISTENCE, je me proposai d'abord de prouver séparément, dans les cas particuliers de la grandeur transcendante qui correspondent aux différents modes dont il vient d'être question, de prouver, dis-je, l'antinomie de la Raison qui se rapporte à la GRANDEUR et qui, comme nous le savons maintenant, a lieu dans les grandeurs transcendantes. Bientôt, je m'aperçus que la quantité innombrable de ces cas particuliers n'admettait guère cette manière de procéder : ce fut alors que je songeai à ramener à un cas général tous les cas particuliers en question et à donner une preuve générale de l'antinomie de la Raison qui a lieu dans les grandeurs transcendantes. Je parvins à découvrir que, non-seulement les antinomies de la Raison qui concernent la grandeur, mais même toutes les antinomies en général sont comprises sous une règle générale, laquelle dernière se rapporte immédiatement à nos conceptions et ne concerne les objets de celles-ci (conceptions) que moyennant ces conceptions. — Ce n'est point ici la place de donner cette règle générale. Le lecteur pourra d'ailleurs y parvenir facilement en généralisant la règle moyennant laquelle j'embrasse ci-dessus (N° 42) toutes les antinomies de la Raison qui se rapportent à la grandeur. En possession de cette règle générale, le lecteur en déduira facilement les objets, comme tels, de toutes les Antinomies particulières (comme, pour ce qui concerne la grandeur je viens de le faire d'une manière générale dans le Corollaire précédent N° 44), ainsi que les preuves qu'on en a données. — — En réfléchissant sur l'exactitude avec laquelle Kant détermine tout ce qui concerne les antinomies dont il s'est occupé, ainsi

que l'assurance avec laquelle il fait, dans ses Prolégomènes, le défi concernant les quatre antinomies traitées dans sa Critique de la Raison pure, on croirait que Kant a eu connaissance de la règle générale en question et qu'il l'a réservée pour lui dans le dessein de pouvoir se défendre avec des armes supérieures (si, toutefois il en avait besoin), contre ceux qui, pouvant influencer sur le Public par leur réputation littéraire, auraient pu nuire, en prétendant combattre sa Philosophie, aux progrès des lumières qu'il offrait à l'humanité : — cette prudence ne serait nullement blamable, d'autant plus que Kant aurait pu prévoir que, lorsqu'on s'occuperait à fond des antinomies de la Raison, on ne manquerait pas de découvrir cette règle générale qui les embrasse toutes. Si, au contraire, on voulait supposer que Kant n'a pas connu la règle générale dont il s'agit, on aurait, dans la manière dont il a traité les antinomies de la Raison, la mesure la plus exacte de l'immensité de son incomparable génie, puisque, sans avoir une règle qui eût pu le diriger dans ses recherches, il aurait su déterminer, avec la dernière exactitude, tout ce qui concerne les cas particuliers dans une matière qui, comme objet de recherche, est la plus difficile dans la sphère immanente de notre intelligence ou, plus exactement, qui est le point de contact de cette dernière avec la sphère transcendante de l'intelligence en question.

Ce que je viens de dire concernant la généralité des antinomies de la Raison ainsi que la conclusion correspondante à celle qui fait le contenu du Corollaire précédent (N^o 44), se rapporte également à la solution critique de ces antinomies. Dans cette dernière, Kant lui-même embrasse une certaine généralité, ce qui précisément me déciderait à croire qu'il a eu une idée du moins obscure de la règle générale dont il est question dans cette Remarque.

Solution critique de l'Antinomie précédente (N° 42).

46. La Philosophie critique nous a fait connaître les antinomies de la Raison ainsi que la source dont elles découlent. Cette source, en deux mots, consiste en ce que le principe, donné par l'influence de la Raison dans l'usage de l'Entendement, est pris pour CONSTITUTIF, tandis qu'il n'est proprement que RÉGULATIF. — Telle est aussi la source de l'antinomie dont nous nous sommes proposé de donner ici la solution critique.

Malgré cette solution générale, je vais entrer dans quelques détails en faveur de ceux des lecteurs qui pourraient ne pas connaître la Philosophie critique.

La série des conditions de la possibilité du mode suivant lequel a lieu la génération du quantum dans les grandeurs transcendantes, est proprement INFINIE lorsqu'elle est considérée purement comme SÉRIE DES CONDITIONS, c'est-à-dire, dans la Raison seule (dont elle est l'œuvre) indépendamment de l'Entendement. Comme productrice d'une série des conditions en général, la Raison est une FACULTÉ INFINIE, ce qu'elle prouve directement par cette série même. — Quant à l'Entendement, il n'est qu'une FACULTÉ FINIE et c'est pour cela même que l'infini, qu'il ne saurait embrasser, est IMPOSSIBLE pour lui.

On conçoit, d'après ce qui vient d'être dit, que la réunion de la Raison avec l'Entendement, réunion qui a lieu dans l'influence de la Raison dans l'usage de l'Entendement, doit produire un être (si je puis m'exprimer ainsi) qui participe et de l'infini et du fini : c'est l'INDÉFINI qui est le produit en question. — L'indéfini est donc le point d'indifférence entre l'infini et le fini : il est l'un et l'autre suivant que la Raison ou l'Entendement prédomine dans sa considération.

C'est cet indéfini PROPREMENT qui forme le principe résultant de la réunion de la Raison avec l'Entendement

dont il a été question, c'est-à-dire, résultant de l'influence qu'a la Raison dans l'usage de l'Entendement. Comme tel, ce principe est nécessairement RÉGULATIF, c'est-à-dire, la série (celle qui a lieu dans le domaine de l'Entendement et non dans celui de la Raison seule), à laquelle ce principe sert de base, est TOUJOURS FINIE MAIS JAMAIS ACHEVÉE. — Cependant, comme l'infini est une des parties constituant de l'indéfini, le principe, dont nous venons de parler, peut être pris pour CONSTITUTIF, lorsque la Raison, en oubliant que, dans ce moment, elle se trouve dans le domaine de l'Entendement, s'érige en législatrice et change ainsi l'indéfini dans l'infini. Dans ce dernier cas — lorsque le principe en question est pris pour constitutif, la série, à laquelle il doit servir de base, est considérée comme RÉELLEMENT INFINIE : c'est alors que, puisque l'infini est impossible pour l'Entendement qui ne peut l'embrasser, la série en question, qui appartient au domaine de l'Entendement, donne nécessairement lieu, dans ce domaine, à une contradiction qui est proprement ce que la Philosophie critique appelle ANTI-NOMIE DE LA RAISON.

La source des antinomies de la Raison en général étant ainsi découverte, il est maintenant facile de montrer comment peuvent subsister les preuves des deux propositions contradictoirement opposées qui forment l'antinomie. — Nous avons vu que, lorsque le principe, dont il a été question, est pris pour constitutif, la série, à laquelle il sert de base, étant alors considérée comme réellement infinie, est nécessairement impossible dans le domaine de l'Entendement. Il s'ensuit que DANS CE CAS, l'Entendement peut prouver l'absurdité de la POSSIBILITÉ de cette série, comme cela a lieu dans la Thèse ; et qu'au contraire, la Raison, qui est proprement la créatrice de cette série considérée ainsi, peut prouver l'absurdité de son IMPOSSIBILITÉ, comme cela arrive dans l'Antithèse. Tel est le jeu secret des deux facultés nommées qui a lieu dans les

preuves des deux membres opposés de l'antinomie de la Raison en général, — jeu qui, suivant ce que nous avons vu, provient de ce que le principe, donné par la réunion de la Raison et de l'Entendement dont il est question, est pris, par une espèce de subreption de la Raison, pour un principe CONSTITUTIF, tandis qu'il n'est réellement qu'un principe RÉGULATIF. — Le lecteur conclura facilement de ce qui vient d'être dit sur la nature des preuves de la Thèse et de l'Antithèse, qui forment les antinomies de la Raison, pourquoi ces preuves sont nécessairement apagogiques.

Remarque.

47. Dans la solution critique qui précède, je suis parti, il est vrai, de la considération du cas particulier des antinomies de la Raison duquel il est ici question; mais, j'ai étendu par la suite, cette considération pour embrasser, autant que cela était praticable ici, toutes les antinomies de la Raison en général. Le lecteur trouvera, dans cette généralité de la solution dont il s'agit, un nouveau moyen pour s'élever à la règle générale dont il a été question dans la Remarque précédente N° 45.

Scholie.

48. Voici quelques détails explicatifs concernant la Solution critique précédente.

La réunion de la Raison avec l'Entendement, laquelle, dans le cas présent, consiste dans l'influence de la première dans l'usage du dernier, est proprement la source dont découle cette disposition de l'Entendement qu'il manifeste dans sa propension à étendre les connaissances qu'il a. Cette extension doit nécessairement avoir lieu suivant un principe déterminé qui doit être donné par la réunion même dont nous venons de parler. C'est de ce principe qu'il est question dans la Solution précédente : nous avons vu qu'il pouvait être pris pour un principe

constitutif — et c'est alors qu'il donne lieu à la contradiction qui constitue une antinomie de la Raison; mais, que réellement il n'était qu'un principe régulateur. — Quant à la nature de ce principe, il n'est autre chose qu'un cas particulier d'une série des conditions en général. Cette série, prise dans sa pureté, est une œuvre de la Raison : dans ce cas, l'usage de sa conception est (comme on dit) transcendant. Réalisée dans le domaine de l'Entendement, cette série intelligible donne lieu à une série des êtres sensibles desquels la relation, étant déterminée par la première série en question, est celle d'une subordination de conditions : c'est à cette série sensible, qui est proprement INDEFINIE, que sert de base le principe dont nous avons parlé dans la Solution précédente ainsi que dans cette Scholie. — Dans le cas que nous avons ici particulièrement pour objet, c'est-à-dire, dans celui qui correspond à l'antinomie de la Raison qui se rapporte à la grandeur comme telle, la série sensible, dont je viens de parler, n'est autre chose que le mode de la génération du quantum dans la grandeur transcendante. Cette explication jointe aux considérations générales qui précèdent devraient ne plus laisser au lecteur aucune obscurité sur tout ce qui concerne le cas particulier des antinomies de la Raison qu'il lui importe de connaître dans cet ouvrage.

Il y aurait encore plusieurs réflexions à faire sur la finalité qui a lieu dans les résultats que, pour la grandeur, donne l'union des deux facultés dont nous avons parlé; mais, elles n'appartiennent pas proprement à cet ouvrage et elles nous éloigneraient trop du but que nous nous y proposons d'atteindre.

Corollaire général.

49. Nous inférerons, de ce qui a été dit dans la Solution ainsi que dans la Scholie précédentes (N^{os} 46, 48), que le mode de la génération du quantum et, par conséquent, ce

quantum même sont IN DÉFINIS dans la grandeur transcendante : c'est là l'essence de cette grandeur. — Cette conclusion jointe aux considérations générales dont elle dérive peuvent éclaircir ce qu'il pourrait y avoir d'obscur dans la déduction de la Proposition N° 38, où je distingue les grandeurs en général suivant le mode défini ou indéfini de la génération de leurs quantums.

Je pourrais me dispenser d'ajouter ici qu'on peut déduire, de la même source dont dérive la conclusion précédente, la conclusion que la Thèse et l'Antithèse, qui forment l'Antinomie dont nous nous sommes occupé (N° 42), sont également fausses dans le domaine de l'Entendement — dans celui où a lieu la conception de la grandeur; qu'elles ne subsistent que par une espèce de subreption de la Raison; que, cependant, elles ne sont point un simple résultat d'une illusion logique, mais bien une suite inévitable des lois de notre intelligence.

Remarque.

50. Le lecteur est averti de ne pas confondre la signification du mot *indéfini* avec celle du mot *indéterminé* ou, du moins, de ne pas croire que, puisque le quantum dans la grandeur transcendante est nécessairement indéfini, il faut qu'il soit indéterminé. — Malgré que, dans la grandeur dont il s'agit, le quantum soit indéfini, il ne laisse pas pour cela d'être déterminé : il reçoit sa détermination de celle du mode de sa génération, et la détermination de ce mode est une suite nécessaire de la conception déterminée d'une grandeur transcendante donnée. On peut assigner deux grandeurs immanentes dont les quantums formeront les deux limites (en plus et en moins) du quantum d'une grandeur transcendante donnée : or, puisque ces limites peuvent être rapprochées autant qu'on voudra, le quantum dont il s'agit, qui est contenu entre ces limites, est nécessairement déterminé; mais, puisqu'en même temps, quelque proches que soient ces limites,

elles laissent une distance et donnent par là lieu à une latitude indéfinie de la génération du quantum en question, on conçoit comment ce quantum peut être tout à la fois et déterminé et indéfini.

On sentira mieux cette dernière preuve, celle de ce que le quantum dans une grandeur transcendante, quoique indéfini, peut être déterminé lorsque, dans la suite de cet ouvrage, j'aurai eu lieu de parler de la possibilité où nous sommes de construire dans l'espace la conception, comme telle, d'une grandeur transcendante donnée (du moins pour ce qui concerne les grandeurs transcendantes du premier ordre dont je parlerai bientôt) : — cette construction est en elle-même très-remarquable et nous nous en occuperons fort en détails lorsqu'il en sera temps. Pour bien comprendre ce qui vient d'être dit, le lecteur doit se rappeler ce que nous avons vu ci-dessus (N° 39) concernant la distinction qu'il faut faire entre la conception, comme telle, des grandeurs et entre leurs quantums : la conception d'une grandeur en général ne contient que la base de la détermination du quantum dans cette grandeur.

Remarque.

51. Ce que j'ai dit, jusqu'à présent, concernant les grandeurs transcendantes se rapporte principalement aux grandeurs transcendantes PROPREMENT DITES, savoir, à celles dans lesquelles le mode de la génération du quantum est ABSOLUMENT indéfini, c'est-à-dire, dans lesquelles ce mode ne saurait être défini sous aucun point de vue possible. — La Proposition suivante fera comprendre pourquoi je fais ici cette remarque.

Le lecteur n'aura pas manqué sans doute de s'apercevoir que, nonobstant tout ce qui a été dit plus haut concernant les grandeurs transcendantes, ces grandeurs, lorsqu'elles sont considérées comme grandeurs transcendantes proprement dites, ne sont encore établies ici que

PROBLÉMATIQUEMENT. — C'est tout ce que nous devons et tout ce que pouvons faire dans cette première partie de la Philosophie des Mathématiques. Tout ce que nous devons, parce que, n'ayant ici en vue que les circonstances GÉNÉRALES de la grandeur, il doit nous suffire d'établir, quoique problématiquement, la distinction nécessaire des grandeurs d'après la différence nécessaire de la nature du mode de la génération de leurs quantums — distinction problématique, qui seule est donnée par les circonstances générales susdites : nous devons réserver, pour les autres parties de cette Philosophie qui auront pour objet les circonstances PARTICULIÈRES des grandeurs, la démonstration de la possibilité de ce que nous n'établissons ici que problématiquement, lorsque cette possibilité dépend des circonstances particulières dont il vient d'être question — comme c'est ici le cas. Tout ce que nous pouvons, parce que, la possibilité, dont je viens de parler, reposant entièrement sur la nature de la génération, comme telle, du quantum, nous ne pouvons donner une démonstration de cette possibilité sans connaître les lois générales de la génération en question : — la connaissance de ces dernières lois avec la démonstration dont il s'agit feront partie de la Métaphysique du Quantum. — Il n'en était pas de même dans ce que nous avons établi plus haut concernant la distinction des grandeurs en pures et empiriques, abstraites et concrètes, extensives et intensives; parce que ces distinctions ne dépendent, même dans leur possibilité, que de circonstances générales de la grandeur.

Proposition.

52. La génération du quantum de toute grandeur en général PEUT avoir lieu dans un MODE INDÉFINI.

DÉDUCTION. — Nous ne savons pas encore quelles sont les lois de la génération des grandeurs; mais nous savons déjà que la nature de cette génération, celle-ci ayant

pour objet la production du quantum, consiste dans la réunion de ce qu'il y a d'homogène dans le sujet logique de la grandeur. La détermination spéciale de la réunion dont il vient d'être question n'est que le résultat d'une combinaison déterminée de diverses grandeurs qui forment ainsi une grandeur proposée. — Cette détermination spéciale est proprement le mode particulier de la génération du quantum d'une grandeur donnée.

Il est évident que ce qu'il y a d'homogène dans le sujet logique de la grandeur n'est conçu en réunion qu'autant que nous l'envisageons en même temps comme formant des parties constituantes de cette grandeur ; que ces parties, étant des entiers homogènes, sont formées à leur tour par d'autres parties subordonnées de même nature ; celles-ci encore par d'autres et ainsi à l'indéfini. — Cette variété indéfinie dans la considération des parties constituantes du quantum, envisagé purement comme tel, donne lieu nécessairement à une variété indéfinie des combinaisons déterminées de diverses grandeurs, des combinaisons dont les résultats forment les déterminations spéciales de la réunion qui constitue la grandeur.

Or, puisque, parmi les parties constituantes dont nous venons de parler, il s'en trouve qui sont INDÉFINIMENT SUBORDONNÉES AUX autres, il est clair que la réunion de ce qu'il y a d'homogène dans le sujet logique d'une grandeur quelconque PEUT avoir lieu de manière que cette détermination ne saurait résulter que d'une combinaison INDÉFINIE de diverses grandeurs. Ainsi, la génération du quantum de toute grandeur en général peut avoir lieu dans le mode indéfini, celui-ci étant proprement la détermination spéciale de la réunion en question.

Scholie.

53. J'ai dit dans la Déduction précédente que la détermination spéciale de la réunion de ce qu'il y a d'homogène dans le sujet logique de la grandeur n'est que le

résultat d'une combinaison déterminée de diverses grandeurs qui forment, par cette combinaison, une grandeur proposée. — Le lecteur s'en assurera facilement lorsqu'il réfléchira sur ce que les progrès de la réunion en question ne consistent eux-mêmes que dans des grandeurs et que, par conséquent, ils ne peuvent être que les résultats de combinaisons de grandeurs.

J'ai aussi dit que la subordination des parties constituantes, dont il a été question dans cette Dédution, va à l'infini. — L'objet de cette assertion est donné *à priori* et, par conséquent, nécessairement dans l'intuition pure dans laquelle est construite la conception de la grandeur en général; c'est pour cela que j'ai qualifié d'évidence cette assertion. J'observe que, dans cette considération, il ne s'agit que du quantum pris en lui-même, c'est-à-dire, avec abstraction de toute influence étrangère à lui qui pourrait le rendre un quantum DISCRET dont nous parlerons dans la suite de cet ouvrage.

Remarque.

54. Jusqu'à présent, nous n'avons pas encore comparé les grandeurs entre elles, comparaison qui fera l'objet particulier de la Métaphysique du quantum. C'est pourquoi je n'ai pu, dans la Dédution et la Scholie précédentes, considérer les parties constituantes, dont il y a été question, que comme SUBORDONNÉES les unes aux autres et non comme PLUS PETITES les unes que les autres. — La conception de subordination est plus générale et la connaissance de son objet est *postulée* dans cet ouvrage.

Définition.

55. Les grandeurs immanentes, mises sous un mode indéfini de génération, sont des grandeurs TRANSCENDANTES IMPROPRES : nous les appellerons plus brièvement grandeurs INTELLIGIBLES.

Remarque.

56. Les grandeurs immanentes, considérées de la manière dont il est question dans la Définition précédente, sont évidemment renfermées sous la forme des grandeurs transcendantes; et, c'est ce qui, dans ce cas les fait participer à la nature des grandeurs transcendantes. Mais, comme cette forme n'est point leur forme NÉCESSAIRE, elles ne sont que des grandeurs transcendantes impropres.

Quant à la dénomination *intelligible* que je leur donne, ceux des lecteurs, qui sont au fait de la Philosophie critique, ne manqueront pas de s'apercevoir que les raisons, qui motivent cette dénomination, consistent en ce que ce mode indéfini de la génération des grandeurs dont il s'agit ne peut, par là même qu'il est indéfini, nous indiquer SENSIBLEMENT le quantum qu'il produit.

Théorème.

56 bis. Le mode de la génération du quantum des grandeurs transcendantes en général, propres ou impropres, peut contenir indifféremment des grandeurs immanentes ou des grandeurs transcendantes proprement dites.

PREUVE. — Les parties subordonnées, dont il a été question dans la Dédution du N° 52, peuvent être indifféremment des grandeurs immanentes ou des grandeurs transcendantes proprement dites. — L'évidence de cette assertion est donnée *à priori* et est de même nature que celle (dont il a été question au N° 52) de la subordination indéfinie de ces parties.

Or, la détermination spéciale de la réunion de ce qu'il y a d'homogène dans le sujet logique de la grandeur, détermination spéciale qui forme le mode particulier de la génération d'une grandeur, est le résultat d'une combinaison déterminée de diverses grandeurs laquelle, dans

ce cas, dépend nécessairement de la nature des parties subordonnées dont nous venons de parler. Donc, etc., etc.

Définition.

57. Lorsqu'il n'entre que des grandeurs immanentes dans le mode de la génération du quantum des grandeurs transcendantes, nous nommerons celles-ci grandeurs transcendantes du PREMIER DEGRÉ; lorsqu'il entre, dans ce mode, des grandeurs transcendantes du premier degré, nous les nommerons grandeurs transcendantes du SECOND DEGRÉ; lorsqu'il y entre des grandeurs transcendantes du second degré, nous les nommerons grandeurs transcendantes du TROISIÈME DEGRÉ; et ainsi de suite.

Remarque.

58. C'est dans l'analogie qu'il y a entre les différentes grandeurs transcendantes dont il vient d'être question dans la Définition précédente, et entre les grandeurs intensives en général dont la mesure (comme nous le verrons dans la suite) est appelée degré, c'est dans cette analogie, dis-je, que consistent les raisons qui m'ont porté à choisir les dénominations qui font l'objet de cette Définition.

Remarque 2^e.

59. Suivant la même analogie ainsi que suivant l'ordre des dénominations dont il s'agit, nous pourrions appeler les grandeurs immanentes *grandeurs transcendantes du degré zéro*. — Nous nous servirons de cette manière de désigner les grandeurs immanentes lorsqu'il sera question de ces dernières dans l'ordre de différents degrés des grandeurs transcendantes et lorsque cette manière nous présentera les moyens de nous exprimer avec plus de brièveté : nous ne lui attacherons aucune autre valeur.

Assertion.

60. Nous ne pouvons ici déterminer si les modes de géné-

ration correspondant à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes sont TOUJOURS réductibles à des modes correspondant à des degrés inférieurs de ces grandeurs.

RAISON. — Les raisons que postulerait l'affirmative de l'Assertion dont il s'agit, c'est-à-dire, que les modes de génération qui constituent les degrés supérieurs des grandeurs transcendantes sont toujours réductibles à des modes correspondant aux degrés inférieurs de ces grandeurs, ces raisons, dis-je, seraient 1^o que les premiers de ces modes ne soient que des cas particuliers du mode indéfini général et, de plus, 2^o que ces cas particuliers, comme tels, ne soient point nécessaires. En effet, dans le cas où auraient lieu les objets de ces deux raisons, les modes indéfiniment-indéfinis de la génération des grandeurs transcendantes de degrés supérieurs recevraient — en conséquence de la seconde raison — leur détermination particulière des circonstances ÉTRANGÈRES à la nature même de ces grandeurs et — par suite de la première raison — ces modes ne seraient que les résultats de subordinations SPÉCIALES des parties constituantes de ces grandeurs dans le cas général de la subordination de ces parties, cas général correspondant à un mode indéfini général de la génération des grandeurs en question (nous avons parlé de la subordination des parties, dont il s'agit ici, dans la Déduction du N^o 52); or, puisque, dans le cas présent, les circonstances, qui détermineraient une subordination spéciale quelconque dont nous venons de parler, seraient étrangères à la nature des grandeurs dont il s'agit, il est clair que, sans nous écarter de la nature de ces grandeurs, cette subordination spéciale pourrait être changée dans toutes les autres subordinations spéciales ou particulières de la même subordination générale correspondant au mode indéfini et général de génération lequel, dans ce cas, serait la seule chose nécessaire et par conséquent immuable : donc, etc., etc. — Mais, nous

ne pouvons encore, dans l'endroit où nous en sommes ici avec nos recherches, nous assurer que de la première des deux raisons en question.

D'abord, pour ce qui concerne la première raison, savoir, que le mode de génération des grandeurs transcendantes de degrés supérieurs n'est qu'un cas particulier du mode indéfini général, il est facile de nous en assurer. En effet, le mode de la génération d'une grandeur en général, étant considéré par rapport à sa définition est nécessairement ou défini ou indéfini; ainsi, le mode indéfiniment-indéfini, qui est le mode de la génération des grandeurs transcendantes de degrés supérieurs, ne peut être, lorsqu'il s'agit des grandeurs transcendantes proprement dites (comme nous le faisons ici), qu'un cas particulier du mode indéfini général. — La nécessité du principe de la conclusion précédente consiste en ce que le jugement disjonctif, qui forme ce principe, est un jugement analytique et, conséquemment un jugement nécessaire: en effet, ce jugement est contenu dans la conception de la définition considérée en elle-même, définition qui est la détermination des conditions logiques de la possibilité de ce qui fait l'objet de la définition; or, la série de ces conditions est nécessairement (et cette nécessité appartient aux lois principales de notre Intelligence) ou telle qu'elle se trouve ACHEVÉE, ou bien telle qu'elle NE se trouve JAMAIS ACHEVÉE.

En second lieu, pour ce qui concerne la seconde des deux raisons en question, savoir, que le cas particulier, qui forme le mode indéfiniment-indéfini dont il s'agit, n'est point nécessaire, nous ne pouvons, dans l'endroit, où nous en sommes ici avec nos recherches, déterminer rien de ce qui concerne la nécessité ou la contingence de ce cas particulier. En effet, cette nécessité et cette contingence seraient les raisons de ce que le mode indéfiniment-indéfini de la génération des grandeurs transcendantes de degrés supérieurs recevrait cette détermination

PARTICULIÈRE ou, dans le premier cas, des circonstances qui dériveraient de la nature même des grandeurs en question ou bien, dans le second cas, des circonstances étrangères à la nature de ces grandeurs : or, il faudrait que nous connussions déjà les lois de la génération des grandeurs en général pour pouvoir déterminer si le mode indéfiniment-indéfini dépend des circonstances qui dérivent de la nature même des grandeurs qui font l'objet de l'application de ce mode, ou bien s'il dépend des circonstances étrangères à la nature de ces grandeurs ; — sans cette connaissance, la détermination en question est impossible.

Scholie.

61. Dans le N° précédent, j'ai conclu immédiatement de ce que la subordination spéciale des parties constituantes des grandeurs transcendantes de degrés supérieurs — subordination spéciale dont résulte le mode indéfiniment-indéfini de la génération de ces grandeurs, pouvait, lorsqu'elle n'est pas nécessaire, être changée dans toutes les autres subordinations spéciales ou particulières de la subordination générale correspondant au mode indéfini général, j'en ai conclu immédiatement, dis-je, à la *réductibilité* de degrés supérieurs à des degrés inférieurs des grandeurs transcendantes. — Si le lecteur trouvait obscure cette transition immédiate, il pourrait la rendre plus claire en y joignant la considération de ce que, parmi les autres subordinations spéciales ou particulières dans lesquelles peut, dans le cas présent, être changée la subordination spéciale dont résulte le mode indéfiniment-indéfini en question, il faut qu'il s'en trouve de telles qui soient propres à la réduction qui fait ici notre objet ; autrement, la subordination spéciale, dont résulte le mode qui constitue le degré supérieur de la grandeur transcendante, serait nécessaire, ce qui est contre la supposition.

Remarque.

62. Il est peut-être superflu que je remarque qu'il ne s'agit, dans l'Assertion précédente (N° 60), que des grandeurs transcendantes proprement dites. — Les grandeurs transcendantes impropres ou les grandeurs intelligibles (N° 55) de degrés supérieurs sont nécessairement (par leur nature, parce que leurs modes indéfinis de génération ne sont nullement nécessaires) réductibles à des degrés inférieurs — jusqu'au degré zéro.

Proposition.

63. Les différents degrés des grandeurs transcendantes peuvent former autant d'espèces différentes et nécessaires de grandeurs transcendantes.

DÉDUCTION. — Nous avons vu que la nature des grandeurs transcendantes consiste en ce que les modes de la génération de leur quantum sont indéfinis, c'est-à-dire, que la série des conditions de la formation de ces modes n'est jamais achevée. Elles ne peuvent donc, comme grandeurs transcendantes, former entre elles des espèces différentes et nécessaires qu'autant que ces modes indéfinis de leur génération puissent, entre eux, différer NÉCESSAIREMENT — c'est-à-dire, d'après les lois nécessaires de notre Intelligence.

Or, quelque indéfinis que soient les modes de la génération du quantum des grandeurs transcendantes en général, ces modes peuvent — telles sont les lois de notre Intelligence — être INDÉFINIMENT SUBORDONNÉS les uns aux autres, c'est-à-dire, les séries des conditions de la formation de ces modes (quoique, lorsqu'elles sont considérées d'une manière ABSOLUE, elles soient indéfinies sans distinction) peuvent, lorsqu'elles sont considérées dans leur RELATION RÉCIPROQUE, être INDÉFINIMENT SUBORDONNÉES les unes aux autres. Et puisque les modes de la génération des grandeurs transcendantes, qui, suivant la Défi-

nition N° 57, correspondent aux degrés inférieurs de ces grandeurs, sont indéfiniment subordonnés à ceux (modes) de la même génération qui, suivant cette Définition, correspondent aux degrés supérieurs des grandeurs transcendantes ; donc, etc., etc.

Scholie.

64. Je viens de dire que les séries des conditions de la formation des modes de la génération des grandeurs transcendantes en général peuvent être indéfiniment subordonnées les unes aux autres, lorsqu'elles sont considérées dans leur relation réciproque : l'objet de cette assertion est un résultat immédiat de l'application des lois nécessaires de notre Intelligence à la conception générale de la génération du quantum des grandeurs en général. — Le lecteur sera sans doute bien aise de trouver ici la DÉDUCTION CRITIQUE de celles de ces lois dont l'application en question donne le résultat dont nous venons de parler.

Nous avons vu que la Raison, créatrice des séries des conditions en général, est une faculté INFINIE et que, par conséquent, ces séries, qui, comme nous venons de le dire, sont ses produits, peuvent également être infinies.

L'Entendement, pour faire entrer ces séries dans son domaine — POUR LES CONCEVOIR, est forcé, parce qu'il n'est qu'une faculté finie, à leur fixer des limites et à les rendre, par là, des entiers achevés propres à former des objets qu'il puisse penser. Mais, pour satisfaire en même temps aux lois de la Raison dont ces séries infinies sont les résultats, l'Entendement recule ces limites à une distance telle qu'il ne puisse jamais les atteindre. — Ce sont là les séries indéfinies du domaine de l'Entendement : de cette manière, cette dernière faculté satisfait à la fois, et à son propre besoin de trouver achevé l'objet qu'elle veut concevoir, et aux lois de la Raison qui constituent infini l'objet particulier dont il est ici question.

Mais, comme la Raison, dont il est de l'essence d'être sans bornes, ne saurait être arrêtée par les limites — quelque reculées qu'elles fussent — que l'Entendement, pour satisfaire à son besoin, se trouve forcé à fixer aux séries infinies produites par la Raison, elle (la Raison) outre-passe nécessairement ces limites et l'Entendement, pour la suivre (ce qu'il est nécessité de faire lorsqu'il veut être RAISONNABLE, c'est-à-dire, conforme aux lois de la Raison), est forcé à outre-passer, à son tour, les limites qu'il avait fixées. Dans cette nouvelle carrière infinie, l'Entendement, pour pouvoir concevoir cette série nouvelle et infinie de conditions, est forcé à lui fixer une limite nouvelle semblable à celle qu'il lui avait fixée lorsqu'il se fut arrêté pour la première fois. — C'est ainsi que l'Entendement forme une série de conditions infinie du SECOND DEGRÉ, c'est-à-dire, une série à laquelle la précédente, quant à la distance de leurs limites (qui sont nécessaires pour l'Entendement), est indéfiniment subordonnée.

La Raison dépasse encore cette nouvelle limite et l'Entendement, nécessité à la suivre, est de nouveau forcé à fixer, à cette nouvelle série infinie, une limite encore nouvelle reculée de la précédente à l'indéfini. — L'Entendement forme, de cette manière, la série de conditions infinie du TROISIÈME DEGRÉ; et, ainsi de suite, celles de TOUS LES AUTRES DEGRÉS SUPÉRIEURS.

Tel est le jeu nécessaire des facultés susdites dans la production des séries dont nous venons de parler — séries qui, suivant ce que nous en avons dit, sont toutes indéfinies sans distinction lorsqu'elles sont considérées d'une manière absolue; mais qui, lorsqu'elles sont considérées dans leur relation réciproque, sont indéfiniment subordonnées les unes aux autres. — Ce jeu est, comme nous l'avons montré, un résultat nécessaire des lois de la Raison et de l'Entendement.

Remarque.

65. C'est de la même source transcendante, qui fait l'objet de la Scholie précédente, que découle la possibilité des grandeurs infinies de différents degrés (qu'on appelle vulgairement et inexactement grandeurs infinies de différents *ordres*) dont nous parlerons en détails dans la suite. — J'en fais ici la remarque pour faire anticiper au lecteur la connaissance de l'utilité de la déduction dont nous nous sommes occupé dans la Scholie précédente, par son application à une matière que, jusqu'à ce moment — jusqu'à l'époque de la Philosophie critique, on n'avait pas même cru abordable par le Savoir humain; je le fais, pour ranimer le lecteur dans la marche pénible que je lui ai tracée. Il est enfin temps de remonter aux sources transcendantes et même, s'il est possible, aux sources transcendantes de notre Savoir; le lecteur en sentira aisément la nécessité: mais, cela ne suffit pas; il faut de plus qu'il sache — et un moment de réflexion suffira pour lui faire acquérir cette connaissance — que ce n'est point au bout des doigts (qu'on me passe cette expression triviale) qu'on pourra découvrir ces sources. Ceux des lecteurs, qui ne se sentiront pas le courage de me suivre, peuvent être assurés (et, ils peuvent me croire) que, pour eux, la VÉRITÉ n'est pas encore un objet d'importance: ils feront bien d'employer ailleurs leur temps.

Corollaires des N^{os} 60 et 63.

66. Nous avons vu au N^o 60 que nous ne pouvons, dans cette Première partie de l'ouvrage présent, déterminer si les modes de génération des grandeurs correspondant, suivant N^o 57, aux degrés supérieurs des grandeurs transcendantes sont TOUJOURS réductibles à des modes correspondant à des degrés inférieurs de ces grandeurs, c'est-à-dire, si ces modes supérieurs peuvent être IRREDUCTIBLES à des modes inférieurs. Nous avons vu aussi

au N° 63 que les différents degrés des grandeurs transcendantes peuvent former autant d'espèces différentes et nécessaires de ces grandeurs.

Il s'ensuit que, puisque, suivant les lois générales qui maîtrisent les grandeurs et desquelles seules nous nous occupons ici (faisant encore abstraction des lois de la génération du quantum des grandeurs), il est possible que les grandeurs transcendantes des degrés supérieurs, quoiqu'elles puissent former des espèces nécessaires et différentes de celles des grandeurs transcendantes de degrés inférieurs, soient — quant aux modes qui les caractérisent suivant la Définition N° 57 — réductibles à des formes correspondantes à des modes de génération qui, suivant la même Définition, caractérisent les degrés inférieurs des grandeurs transcendantes, que, puisque cela est possible, dis-je, la réduction en question, lorsqu'elle a lieu, ne peut se faire qu'autant que l'Entendement recule la limite qu'il fixe à la série des conditions de la formation de ces modes inférieurs résultant de la réduction dont il s'agit — qu'il (l'Entendement) recule cette limite indéfiniment plus loin qu'il ne l'avait fixée à la série des conditions de la formation des modes supérieurs de la réduction desquels il est question, c'est-à-dire, des modes qui, suivant la Définition nommée, caractérisent les degrés supérieurs des grandeurs transcendantes; parce qu'autrement, les différents degrés des grandeurs transcendantes ne formeraient nullement des espèces différentes et NÉCESSAIRES de ces grandeurs et parce que, de plus, leur différence doit consister, comme nous l'avons vu au N° 63, en ce que les modes de la génération de leurs quantums soient indéfiniment subordonnés les uns aux autres — ce qui arrive lorsque la réduction en question a lieu de la manière que nous venons de le dire.

Remarque.

67. On conçoit que, lorsque, dans le Corollaire précédent,

nous parlions de la réduction d'un mode correspondant, suivant la Définition N° 57, à un degré supérieur des grandeurs transcendantes — de sa réduction à un mode correspondant, suivant cette Définition, à un degré inférieur de ces grandeurs et que nous disions que l'Entendement doit, pour ce mode réduit, reculer la limite de la série de ses conditions indéfiniment plus loin, on conçoit, dis-je, que nous supposions alors que le mode de génération, de la réduction duquel il était question, correspondait, suivant la Définition susdite, à celui des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes qui forme l'espèce nécessaire de la grandeur transcendante de la réduction de laquelle il était question.

Corollaire 2^e.

68. Il résulte encore de ce que nous avons déterminé aux Nos 60 et 63 que, puisque nous ne pouvons nullement décider ici si les modes de génération correspondant, suivant la même Définition du N° 57, aux grandeurs transcendantes de degrés supérieurs, sont ou ne sont pas réductibles à des modes correspondant, suivant la même Définition, à des degrés inférieurs des grandeurs transcendantes, lors même que ces différents degrés des grandeurs transcendantes se trouveraient former autant d'espèces différentes et nécessaires des grandeurs transcendantes, nous ne pouvons encore fixer ces modes, considérés de la manière qu'ils le sont dans la Définition du N° 57, comme étant les caractéristiques nécessaires de la distinction des espèces différentes des grandeurs transcendantes : nous l'avons fait jusqu'à présent ; mais, ce n'a été que provisoirement pour nous entendre sur l'objet que nous avons désigné ainsi. — Nous nous servirons même, dans la suite, de la même manière de caractériser les différents degrés des grandeurs transcendantes, lorsqu'elle nous fournira les moyens de nous exprimer avec exactitude ou, du moins, les moyens de nous conformer,

par une espèce d'analogie, à ce qui formera le tissu de notre discours — toutefois, sans préjudice à la véritable caractéristique de la distinction des différents degrés en question, en cas que nous devions trouver cette dernière différente de celle qui fait l'objet de la Définition N° 57.

Nous ne pouvons non plus caractériser, d'une manière nécessaire, les différents degrés de grandeurs transcendantes par les SEULES limites indéfiniment plus ou moins reculées dans les séries des conditions de la formation des modes de la génération du quantum de ces grandeurs, lors même que ces modes se trouvent, suivant la manière du N° 57 de les considérer, correspondre à un même degré des grandeurs transcendantes; car, suivant ce qui a été dit au N° 52, savoir, que la génération du quantum de toute grandeur en général peut avoir lieu dans un mode indéfini et, en joignant à la Dédution de la Proposition susdite (N° 52), celle de la Scholie N° 64 qui a pour objet la subordination indéfinie relative des modes indéfinis absolus, que ce mode indéfini général peut appartenir à une espèce indéfiniment plus ou moins subordonnée à une autre espèce du même mode indéfini général, car, dis-je, suivant ces circonstances, une grandeur quelconque peut, — puisque nous ne pouvons pas encore décider si les modes, correspondant, suivant la Définition N° 57, à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, peuvent être irréductibles —, recevoir une forme de génération correspondant, suivant la Définition nommée, à un degré quelconque (à commencer du premier, lorsque la grandeur en question est une grandeur transcendante proprement dite) des grandeurs transcendantes; et, de plus, elle peut être mise sous cette forme de manière que la limite de la série des conditions de cette forme se trouve indéfiniment plus (mais non MOINS, lorsque la forme en question correspond, suivant N° 57, à un degré inférieur à celui qu'occupe, parmi les grandeurs transcendantes, la grandeur dont il s'agit)

reculée (d'autant de degrés qu'on voudra) que cette limite ne le devrait être nécessairement pour pouvoir désigner, par cet éloignement nécessaire dans le mode particulier en question, le degré qu'occupe, parmi les grandeurs transcendantes, la grandeur dont nous parlons.

Remarque.

69. Nous n'avons donc jusqu'à présent — jusqu'au point où nous en sommes ici avec nos recherches, d'autre *critère* nécessaire pour distinguer les différents degrés des grandeurs transcendantes, lorsqu'elles forment des espèces différentes et nécessaires, que celui donné dans la déduction même de leur possibilité (N° 63), savoir, que les modes NÉCESSAIRES de la génération de leur quantum, quoiqu'ils soient indéfinis lorsqu'ils sont considérés d'une manière absolue, sont indéfiniment subordonnés les uns aux autres lorsqu'ils sont considérés dans leur relation réciproque, c'est-à-dire, que les séries des conditions de la formation de ces modes nécessaires sont indéfiniment subordonnées les unes aux autres dans leur relation réciproque, lorsque ces modes sont ceux de la génération nécessaire du quantum de différents degrés des grandeurs transcendantes.

C'est l'application de ce *critère* général aux lois de la génération du quantum des grandeurs, de laquelle nous nous occuperons dans la suite, qui nous fera connaître les véritables caractéristiques de la distinction des différents degrés des grandeurs transcendantes lorsqu'elles forment des espèces différentes et nécessaires.

Théorème.

70. Lorsque les modes de la génération du quantum des grandeurs transcendantes, qui, suivant une considération quelconque, correspondent à des degrés supérieurs de ces grandeurs, sont réductibles à des modes correspondant à des degrés inférieurs, cette réduction est toujours pos-

sible par le seul moyen de la connaissance de la loi générale que suivent les modes supérieurs de la réduction desquels il est ici question.

PREUVE. — La loi générale que suivent les modes de génération qui, d'après une considération quelconque, correspondent à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, dépend 1° de la loi du mode primitif et nécessaire de la génération de ces grandeurs, parce que, dans le cas contraire, ces grandeurs mises sous la forme correspondant à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, ne seraient pas les mêmes grandeurs primitives; 2° des circonstances particulières et étrangères à la nature même de ces grandeurs, parce que, suivant la supposition, leurs modes de génération, qui, d'après la considération adoptée, les constituent grandeurs transcendantes de degrés supérieurs, ne sont pas nécessaires. Cette double dépendance de la loi générale en question, forme la base d'un double contenu qui est renfermé dans cette loi : — l'un NÉCESSAIRE, l'autre CONTINGENT.

Le contenu nécessaire, dont il vient d'être question, consiste clairement dans ce qui ne saurait être changé dans la loi générale dont il s'agit, sans que, en même temps, le but de cette loi ne se trouve déplacé — sans que l'objet nécessaire de cette loi ne soit changé. Or, l'objet nécessaire de la loi dont nous parlons doit pouvoir être connu; autrement, cette loi n'aurait proprement aucune signification : ainsi, le contenu nécessaire de cette loi, c'est-à-dire, ce qui, dans cette loi ne saurait être changé sans que son objet nécessaire ne le soit également, doit de même pouvoir être connu.

Maintenant, puisque le contenu nécessaire en question est un résultat de la dépendance de la loi générale, dont il s'agit, de celle (loi) du mode primitif et nécessaire de la génération des grandeurs que nous considérons ici comme mise sous une forme correspondant à des

degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, c'est-à-dire, puisque la loi du mode primitif et nécessaire, dont il vient d'être question, constitue la condition de ce contenu nécessaire, il est clair qu'il doit être possible de découvrir cette condition (ce qui, en général, est toujours possible) ou, ce qui n'en diffère que sous un point de vue étranger à la considération présente, il doit être possible de découvrir une autre loi générale pour le mode de génération de ces grandeurs — telle (loi) que son contenu nécessaire ait la même condition. Donc, etc., etc.

Remarque.

71. Le lecteur n'aura pas manqué de s'apercevoir que, par la nature de la Preuve précédente, la réduction, qui fait l'objet de ce Théorème (N° 70), n'est pas possible lorsque le mode de génération, que nous considérons comme correspondant aux grandeurs transcendantes en question, est donné en valeurs particulières telles qu'on n'en puisse pas déduire la loi générale que suit ce mode, c'est-à-dire, que la réduction, dont il s'agit, n'est possible que lorsqu'on connaît la LOI GÉNÉRALE du mode de génération en question.

Remarque 2^e.

72. C'est la découverte du contenu nécessaire dont nous avons parlé dans la Preuve du N° 70, ainsi que la découverte de sa condition ou, du moins de l'influence de cette dernière, qui font proprement l'objet de l'art du géomètre lorsqu'il s'occupe des réductions dont il s'agit dans le Théorème précédent N° 70. — Il faut donc qu'il y ait égard lorsqu'il veut procéder méthodiquement dans cette recherche.

Remarque 3^e.

73. L'objet du Théorème précédent (N° 70) n'est qu'un cas particulier de celui (de l'objet) de la proposition générale suivante : toutes les fois qu'un mode quelconque de la

génération du quantum d'une grandeur peut être changé dans un autre mode quelconque de génération de cette grandeur, ce changement est toujours possible par le seul moyen de la connaissance de la loi générale que suit le premier de ces deux modes. — Le lecteur parviendra facilement, en généralisant la Preuve du N° 70, à prouver cette proposition générale.

Je n'ai formé un Théorème que du cas particulier dont il vient d'être question, en me réservant d'indiquer, dans cette Remarque, le cas général qui l'embrasse; parce que, pour la chaîne de la méthode que nous suivons, nous n'avons, pour le moment, besoin de connaître que ce cas particulier.

Théorème.

74. Dans le cas supposé dans le Théorème précédent (N° 70), les modes de génération correspondant, suivant une considération adoptée, à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, peuvent contenir, en eux-mêmes, la base IMMÉDIATE de la conclusion aux modes qui réduisent ces grandeurs à des formes qui, suivant cette considération, correspondent à des degrés inférieurs.

PREUVE. — De ce qui a été dit ci-dessus au N° 70, il résulte immédiatement que, lorsque la forme qui, suivant une considération adoptée, correspond aux degrés supérieurs des grandeurs transcendantes est réductible à celle correspondant, suivant cette considération, à des degrés inférieurs de ces grandeurs, les modes de génération qui, de cette manière, constituent les degrés supérieurs des grandeurs transcendantes et dont la connaissance suffit pour la réduction dont il est question, contiennent NÉCESSAIREMENT la base de la conclusion à ce qui peut opérer cette réduction. — Il nous reste ici à prouver que les modes, dont nous venons de parler, peuvent contenir IMMÉDIATEMENT la base de conclusion dont il s'agit.

Les modes de génération en question contiennent une base MÉDIATE de la conclusion à ce qui peut opérer la réduction dont il s'agit, lorsque, par l'application des circonstances étrangères à la loi de ces modes considérée en elle-même, ils fournissent les moyens d'obtenir cette réduction; ils contiennent, au contraire, une base IMMÉDIATE de la conclusion en question, lorsque, sans application des circonstances étrangères à la loi dont nous venons de parler, ils fournissent, par eux seuls, les moyens d'obtenir la réduction dont il s'agit : — ce n'est là que l'analyse de la conception du cas de la base médiate ou immédiate dont il est question. Or, la possibilité, où se trouveraient, dans le dernier des deux cas susdits, les modes de génération correspondant à des degrés supérieurs des grandeurs transcendantes, n'est nullement exclue par la conception générale de la grandeur ni par celle (conception générale) de la génération de son quantum : donc, etc., etc.

Remarque.

75. Il est peut-être superflu que je fasse remarquer que la Preuve précédente ne décide que PROBLÉMATIQUEMENT la question qui fait l'objet de ce Théorème. — Nous ne pouvons pas faire davantage ici, parce que, pour pouvoir prononcer DÉFINITIVEMENT sur cet objet, il faut connaître les lois de la génération du quantum des grandeurs en général.

Il est utile et même requis de déterminer, dans cette partie de l'ouvrage présent, tout ce que nous pouvons déterminer ici, c'est-à-dire, tout ce qui peut être dérivé de la conception générale de la grandeur ainsi que de celle de sa génération; et, cela d'autant plus, lorsque cette détermination peut être de quelque importance dans la suite de cet ouvrage — comme c'est ici le cas. Le lecteur n'aura pas manqué sans doute de s'apercevoir que, toutes les fois que l'objet dont nous nous sommes

occupé, ne dépendait que de ce qui fait l'objet des conceptions générales dont je viens de parler, sans que, par conséquent, les lois de la génération du quantum des grandeurs aient pu y influencer, nous l'avons toujours déterminé DÉFINITIVEMENT — comme, par exemple, dans le cas du Théorème précédent (N° 70); mais que, lorsque cet objet dépendait de plus des lois de la génération des grandeurs, nous avons du moins déterminé ce qui, dans cet objet, était donné par l'objet des conceptions générales dont il vient d'être question — comme, par exemple, dans le cas du Théorème présent (N° 74).

Remarque 2^e.

76. On doit répéter ici, en l'appliquant au Théorème précédent, ce qui a été dit dans la 3^e Remarque (N° 73) concernant l'objet du Théorème N° 70.

Lemme.

77. Pour pouvoir poursuivre nos recherches, nous avons besoin de quelques connaissances concernant les conditions en général : nous allons nous en occuper dans ce Lemme.

Tout objet de l'Entendement, comme tel, est CONDITIONNEL : — c'est un fait transcendantal et conséquemment nécessaire, dont la déduction ultérieure appartiendrait à la Philosophie transcendante. — La Raison assigne, parmi les objets de l'Entendement, celui qui forme la condition de l'objet conditionnel dont il vient d'être question. Ce nouvel objet reçoit, parce que la Raison le constitue CONDITION, une détermination nouvelle purement rationnelle qui lui donne un caractère de *rationalité* tout-à-fait étranger et supérieur à son caractère primitif, qu'il a reçu de l'Entendement dont il est un objet.

Ce nouveau caractère de l'objet qui forme la condition en question, peut consister dans un développement de cet objet que, par cette nouvelle détermination, lui

prescrit la Raison créatrice de son nouveau caractère rationnel : — c'est là un fait du Savoir dont l'origine ferait un objet de la Philosophie transcendante. Or, ce développement forme nécessairement — car, telle est l'essence d'un développement en général — une suite ou série des termes subordonnés les uns aux autres suivant la loi à laquelle ce développement est soumis ; et, puisque cette série est un résultat du caractère rationnel de l'objet développé en question, elle peut être ou finie ou infinie — car, telle est la faculté de la Raison dont elle est un produit.

Ce sont les séries des termes subordonnés les uns aux autres suivant les lois générales des développements dont nous venons de parler, qui forment ce que, dans la Philosophie critique, on appelle SÉRIES DE CONDITIONS : telles sont aussi les séries de conditions dont nous avons parlé dans cet ouvrage.

Lorsque ces séries de conditions sont infinies, elles donnent lieu nécessairement (comme il est facile de le comprendre en généralisant ce qui a été dit ci-dessus concernant l'Antinomie provenant de la nature des grandeurs transcendantes) à des ANTINOMIES DE LA RAISON. — Ces Antinomies peuvent être ou ACCIDENTELLES ou NÉCESSAIRES, suivant que l'objet, dont la condition fournit la série infinie qui occasionne l'Antinomie de la Raison, est ou simplement contingent ou bien nécessaire, c'est-à-dire, appartenant aux lois nécessaires de nos facultés intellectuelles.

La Philosophie immanente, dont les limites sont celles que nous avons fixées aux recherches qui font l'objet de cet ouvrage, distingue aujourd'hui, par le moyen de la Philosophie critique, deux espèces d'objets nécessaires parmi ceux (objets) de l'Entendement en général : les uns sont ceux qui résultent immédiatement des lois nécessaires de nos facultés intellectuelles — qui appartiennent à ces lois ; les autres, ceux qui résultent de l'applica-

tion de ces dernières lois aux conceptions générales du Monde donné. La détermination des premiers fait l'objet de la Philosophie transcendantale : la détermination des seconds fait l'objet de la Philosophie doctrinale ou de la Métaphysique. — Nous avons dit tantôt que l'Antinomie de la Raison est NÉCESSAIRE lorsque la série infinie, qui l'occasionne, est fournie par la condition d'un objet nécessaire ; ainsi, d'après ce qui vient d'être dit, il peut y avoir deux sortes d'Antinomies nécessaires de la Raison : les Antinomies TRANSCENDANTALES et les Antinomies MÉTAPHYSIQUES. — L'auteur de la Philosophie critique a indiqué et résolu, dans ses trois Critiques, toutes les Antinomies transcendantales : il ne reste donc plus qu'à rechercher et, en cas qu'il s'en trouve, à résoudre les Antinomies métaphysiques. Quant à nous qui, dans l'ouvrage présent, avons pour objet l'exécution de cette partie de la Métaphysique générale qui contient la détermination des résultats de l'application des lois nécessaires de nos facultés à la conception générale de la GRANDEUR, nous avons à rechercher l'Antinomie de la Raison provenant de cette application : nous l'avons trouvée et résolue ci-dessus. — Mais, revenons à la considération des conditions générales.

N. B. [Nous nommerons dorénavant grandeurs *idéales immanentes* celles que, jusqu'ici, nous avons désignées par l'épithète *transcendantes* : quant à celles que nous avons nommées grandeurs immanentes, nous les nommerons grandeurs *intellectuelles*. — Il faudra faire ce changement dans tout ce qui a précédé.]

Nous avons vu ci-dessus (*) que, dans l'influence de la Raison sur l'Entendement, lorsque celui-ci a pour objet la grandeur en général, la Raison ne peut être créatrice

(*) Je parle ici comme si tout ce qui concerne la méthode critique de cet ouvrage, se trouvait déjà écrit.

des IDÉES MATHÉMATIQUES — des idées qui résultent de l'application des lois nécessaires de notre Intelligence à la conception générale de la grandeur, que lorsqu'elle agit dans la seconde de ces trois formes logiques — dans celle nommée CONCLUSION RATIONNELLE HYPOTHÉTIQUE : ainsi, suivant la forme logique dont nous venons de parler, les idées mathématiques possibles consistent nécessairement dans des résultats provenant des conditions formées par des circonstances dépendantes de grandeurs, circonstances que la Raison constitue CONDITION de ces résultats.

Or, les circonstances dont nous venons de parler, lorsqu'elles sont considérées en général, forment proprement, dans un cas particulier donné, la CONCEPTION de la grandeur particulière qui se trouve dans ce cas. Comme formant la conception dont il vient d'être question, ces circonstances constituent les conditions logiques de la possibilité de la connaissance de cette grandeur et, par conséquent, elles doivent contenir — (détermination qu'elles obtiennent par l'influence de la Raison) — la base de la formation nécessaire et, avec celle-ci, de toutes les autres formations contingentes possibles du quantum de la grandeur dont il s'agit. — Comme c'est la Raison qui, d'après ce que nous venons de dire, détermine ou du moins motive la formation du quantum d'une grandeur en général, il est clair, à cause que la Raison peut outre-passer les limites de l'Entendement (qui, dans l'échelle dynamique des êtres appartenant à la Philosophie transcendante, se trouve être une faculté inférieure à la Raison), que ce quantum peut être ou INTELLECTUEL ou IDÉAL, c'est-à-dire, qu'il peut ou être contenu dans le domaine de l'Entendement ou bien outre-passer les limites de ce domaine.

Mais, ce n'est pas tout : par la même influence de la Raison, les grandeurs idéales en général peuvent encore former deux espèces distinctes et nécessaires des gran-

deurs idéales. — Nous n'avons conclu, ci-dessus, de ce que la Raison détermine ou du moins motive la génération du quantum d'une grandeur en général, nous n'en avons conclu, dis-je, que la possibilité de la distinction du QUANTUM des grandeurs — lequel est le produit de cette génération — en quantum intellectuel et en quantum idéal; or, dans le cas général du quantum idéal, la génération nécessaire de ce quantum peut encore former, quant à elle, deux espèces distinctes et nécessaires, suivant que cette génération, COMME TELLE, est elle-même, ou INTELLECTUELLE ou IDÉALE. En effet, la génération nécessaire du quantum des grandeurs peut, quoiqu'elle soit intellectuelle, produire un quantum idéal; parce que, étant la condition de la possibilité d'un quantum en général, cette génération renferme en elle une détermination qu'elle ne peut recevoir que de la Raison (créatrice des conditions en général) et qui (détermination) peut, par conséquent, former la base de l'idéalité du produit de cette génération : — quant au second cas, savoir, que la génération nécessaire du quantum des grandeurs peut, lorsqu'elle est idéale, produire un quantum idéal, la possibilité, qui forme l'objet de ce second cas, est proprement une nécessité.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes encore occupé que des grandeurs idéales de la première espèce, de celles dont le mode nécessaire de la génération de leur quantum est INTELLECTUEL. Il nous reste encore à rechercher les déterminations générales des grandeurs idéales de la seconde espèce, c'est-à-dire, de celles dont le mode nécessaire de la génération de leur quantum est lui-même IDÉAL. — Pour peu qu'on réfléchisse sur la nature des grandeurs idéales — telle que nous l'avons déterminée, on s'apercevra que les grandeurs idéales ne peuvent former que les deux espèces générales en question et que, par conséquent, nous pouvons être assurés d'embrasser le domaine entier des grandeurs idéales en recherchant

les déterminations générales des deux espèces dont nous venons de parler.

Remarque.

78. En faveur de ceux des géomètres qui pourraient ne pas connaître la Philosophie critique et qui, par conséquent, pourraient trouver quelque difficulté à reconnaître, dans les deux espèces des grandeurs idéales dont nous venons de parler, les grandeurs dont ils s'occupent vulgairement, j'ajouterai ici que la première espèce des grandeurs idéales, celle dont nous nous sommes occupé jusqu'ici, correspond aux grandeurs qu'ils désignent du nom *grandeurs irrationnelles* et *grandeurs transcendantes*; et, que la seconde espèce des grandeurs idéales, celle dont nous allons nous occuper, correspond aux grandeurs qu'ils désignent tantôt du nom *grandeurs imaginaires*, tantôt de celui *grandeurs infinies de différents ordres*.

Proposition.

79. Les grandeurs en général peuvent être divisées en deux espèces distinctes et NÉCESSAIRES, suivant que la génération primitive et nécessaire de leur quantum, considérée simplement COMME GÉNÉRATION (avec abstraction de son résultat), est ou 1^o INTELLECTUELLE, ou 2^o IDÉALE. DÉDUCTION. — Tout ce que nous avons à déduire ici se réduit à la possibilité d'une génération idéale du quantum des grandeurs, lorsque cette dernière est en même temps leur génération nécessaire : en effet, cette possibilité contient la base immédiate de la conclusion à ce qui fait l'objet de la Proposition dont il s'agit.

La condition de la possibilité de la génération primitive et nécessaire du quantum d'une grandeur consiste nécessairement (parce que c'est la Raison qui est la créatrice des conditions en général) dans certaines circonstances (dépendantes de grandeurs) que la Raison constitue condition de la possibilité en question. Or, comme c'est la

Raison qui, de la manière que nous venons de le voir, détermine ou du moins motive la génération nécessaire dont il s'agit, cette génération, considérée simplement COMME TELLE (avec abstraction du quantum qu'elle produit), peut, parce que la Raison est une faculté infinie, contenir en elle une détermination d'INFINITÉ, c'est-à-dire, elle peut être IDÉALE. Donc, etc., etc.

Scholie.

80. Le lecteur, versé dans la Philosophie critique, sait que c'est dans l'ABSOLU que consiste l'IDÉALITÉ EN GÉNÉRAL, et que c'est dans l'INFINI, qui est un cas particulier de l'absolu, que consiste l'IDÉALITÉ PARTICULIÈRE qui correspond à la seconde des trois formes logiques de la Raison, à celle nommée CONCLUSION RATIONNELLE HYPOTHÉTIQUE, idéalité particulière qui seule peut avoir lieu lorsqu'il s'agit de la grandeur. — Je rappelle au lecteur en question ce que je viens de dire, pour indiquer par là, sur quoi repose la conclusion que, dans la Dédution précédente, j'ai faite de l'infinité à l'idéalité.

Corollaire.

81. Il résulte de ce qui a été dit dans la Proposition précédente (N° 79) ainsi que dans sa Dédution, que les grandeurs, qui, dans cette Proposition, forment la seconde espèce — savoir, les grandeurs dont le mode primitif et nécessaire de la génération de leur quantum est IDÉAL, constituent proprement, d'après ce qui a été dit dans l'Introduction de ce Chapitre, (*) la seconde espèce des grandeurs idéales en général, c'est-à-dire, les grandeurs que nous avons désignées, dans cette Introduction, du nom GRANDEURS IDÉALES-TRANSCENDANTES : en effet, elles ont un mode IDÉAL de la génération de leur quantum — ce

(*) Il faut se rappeler ici les renvois que nous avons mentionnés (page 56), notamment celui portant la marque (E).

[Note de M^{lle} B. C.]

qui constitue proprement la caractéristique que, dans l'Introduction en question, nous avons fixée pour les grandeurs idéales-transcendantes.

Remarque.

82. Le lecteur doit observer que, par la raison que, ci-dessus, nous avons alléguée déjà plusieurs fois, nous ne pouvons encore déterminer ici l'objet de la Proposition précédente (N° 79) que d'une manière problématique.

Remarque 2^e.

83. Il est peut-être superflu de répéter ici ce que j'ai dit dans la Remarque N° 39 concernant la division qui fait l'objet de la Proposition N° 38, savoir, pour ce qui concerne le cas présent, que la division des grandeurs en général en celles dont le mode nécessaire de la génération de leur quantum est intellectuel, et en celles dont ce mode est idéal, ne se rapporte proprement qu'aux quantaux EN EUX-MÊMES de ces grandeurs et nullement à leurs CONCEPTIONS. Ces dernières, n'étant que les contenus des conditions logiques de la connaissance des grandeurs, sont — DANS TOUS LES CAS — nécessairement (parce qu'autrement ces grandeurs n'auraient, même dans leur sens idéal, aucune signification) INTELLECTUELLES, c'est-à-dire, leurs objets doivent rentrer entièrement dans le domaine de l'Entendement.

Remarque 3^e.

84. Suivant cette division des grandeurs en général, qui fait l'objet de la Proposition précédente (N° 79), les grandeurs qui se trouvent opposées aux grandeurs idéales-transcendantes, sont celles dont la génération nécessaire, considérée EN ELLE-MÊME, est intellectuelle; ainsi, les grandeurs idéales-immanentes, qui, suivant l'Introduction de ce Chapitre et le Corollaire N° 40, sont de nature que les modes primitifs et nécessaires de la génération de

leur quantum, lorsqu'ils sont considérés EN EUX-MÊMES, (avec abstraction du quantum qui en est le résultat), sont intellectuels et qui (grandeurs idéales-immanentes) ne diffèrent des autres grandeurs opposées, d'après la Proposition précédente (N° 79), aux grandeurs idéales-transcendantes, que parce que ces modes nécessaires de leur génération sont INDÉFINIS, ainsi, dis-je, les grandeurs idéales-immanentes appartiennent, d'après la Proposition en question, à une espèce de grandeurs distinctes de celle que forment les grandeurs idéales-transcendantes. — Ce n'a été que d'après cette considération générale que, jusqu'ici, nous avons distingué les grandeurs idéales-immanentes des grandeurs idéales-transcendantes, et cette distinction générale nous a suffi, en effet, pour établir, dans l'Introduction de ce Chapitre, une division des objets dont nous avons à nous occuper dans ce dernier — circonstance qui était la seule chose pour laquelle, jusqu'à présent, la connaissance de la distinction en question nous ait été nécessaire : maintenant, lorsque nous en sommes à rechercher les lois générales des grandeurs idéales-transcendantes, nous allons remonter jusqu'aux premiers principes de la distinction des grandeurs idéales-transcendantes des grandeurs idéales-immanentes, EN LES CONSIDÉRANT PARTICULIÈREMENT COMME GRANDEURS IDÉALES. La découverte de ces principes jettera un nouveau jour sur la nature de ces deux espèces de grandeurs idéales et, surtout, sur leur rapport réciproque dont la connaissance nous sera utile dans nos recherches ultérieures.

Proposition.

85. Les grandeurs idéales-immanentes et les grandeurs idéales-transcendantes, considérées simplement comme grandeurs idéales, forment deux espèces distinctes et nécessaires.

DÉDUCTION. — Pour déduire l'objet de cette Proposition, il faut 1° déterminer la caractéristique transcendantale de

la nature des grandeurs idéales en général; et 2° découvrir si la distinction des grandeurs idéales-immanentes des grandeurs idéales-transcendantes, comme nous l'avons considérée jusqu'ici, dérive nécessairement de cette caractéristique transcendantale.

Quant au premier, il est aisé (d'après ce que nous avons vu dans l'Introduction de ce Chapitre) de reconnaître que la caractéristique transcendantale de la nature des grandeurs idéales en général doit consister dans une DÉTERMINATION D'INFINITÉ que la Raison — en influant dans la conception de la grandeur sous la seconde de ses trois formes logiques — donne à la base de la possibilité de la grandeur qui, par cette influence, est constituée grandeur idéale, détermination que la Raison donne à cette base en la constituant CONDITION de la possibilité dont il vient d'être question.

Quant au second, on parviendra, avec la même facilité, à reconnaître que la distinction des grandeurs idéales, telle (distinction) que nous l'avons considérée jusqu'ici, dérive nécessairement de la caractéristique transcendantale que nous venons de déterminer, lorsqu'on considérera que la détermination d'infinité, qui, comme nous venons de le voir, constitue cette caractéristique, peut, par l'influence de la même faculté (de la Raison), être ou celle d'une infinité ABSOLUE (inconditionnelle), ou bien celle d'une infinité RELATIVE (conditionnelle). En effet, lorsque l'infinité, qui constitue la détermination en question, n'est que relative, la forme nécessaire de la génération du quantum de la grandeur peut, quant à elle-même, être INTELLECTUELLE (finie), parce qu'elle peut n'impliquer l'infini (n'être IDÉALE) que dans sa RELATION avec le quantum qui est le résultat de cette génération, en un mot, cette forme peut alors être INDÉFINIE, ce qui est proprement le caractère de l'INFINI RELATIF dont il s'agit; et, lorsque au contraire l'infinité, qui constitue la détermination dont nous parlons, est ABSOLUE, la forme

primitive et nécessaire de la génération du quantum est nécessairement (car, tel est le sens de l'ABSOLU) IDÉALE (infinie), lors même que cette forme n'est considérée qu'en elle-même : or, suivant la manière dont nous avons distingué, jusqu'ici, les grandeurs idéales en immanentes et transcendantes, le premier des deux cas, dont nous venons de parler, correspond clairement aux grandeurs idéales-immanentes ; et le second, aux grandeurs idéales-transcendantes. Donc, etc., etc.

Scholie.

86. Nous avons dit, dans la Déduction précédente, que, lorsque l'infinité, qui dans les grandeurs idéales en général forme une détermination de la base de leur possibilité, n'est que relative, la génération nécessaire du quantum des grandeurs correspondantes peut, lorsque cette génération est considérée en elle-même, être intellectuelle (finie) PARCE QU'elle peut n'impliquer l'idéalité (l'infini) que dans sa relation avec le quantum qui est le résultat de cette génération. Si le lecteur trouvait quelque difficulté à reconnaître, dans la raison alléguée, le principe de la conclusion que nous en avons déduite et, surtout, à reconnaître la vérité de ce principe, les considérations suivantes pourraient lui rendre plus facile l'acquisition de cette connaissance.

Il est clair par soi-même que la génération primitive et nécessaire du quantum d'une grandeur idéale en général renferme en elle, d'une manière quelconque, la détermination d'infinité qui constitue idéale la grandeur en question : en effet, c'est cette génération qui constitue proprement la nature NÉCESSAIRE de la grandeur à laquelle elle appartient. Or, lorsque l'infini, qui forme la condition de l'idéalité dont il s'agit ici, n'est que RELATIF, la génération primitive et nécessaire du quantum de la grandeur correspondante n'est nullement infinie en ELLE-MÊME, c'est-à-dire, d'une manière ABSOLUE ; car, cela serait contraire

au sens du RELATIF de l'infini dont nous venons de parler : dans ce cas, elle (la génération) n'est infinie que dans sa RELATION avec quelque chose d'étranger à cette génération considérée en elle-même. Mais, la génération primitive du quantum d'une grandeur en général ne saurait être dans une relation NÉCESSAIRE — celle dont il est question, qu'avec le quantum qui en est le résultat ou, ce qui revient au même, avec ce qui forme la base de la possibilité de ce quantum ou bien de la grandeur à laquelle appartient cette génération ; ainsi, lorsque l'infinité en question n'est que relative, la génération primitive et nécessaire du quantum de la grandeur idéale correspondante n'est nullement — lorsqu'elle est considérée en elle-même ou d'une manière absolue — infinie et, par conséquent idéale : elle n'est telle (infinie) que par rapport au quantum qui en résulte ou bien, ce qui revient au même, par rapport à ce qui forme la base de sa possibilité. — Il en est tout autrement lorsque l'infini, dont il s'agit, est ABSOLU : la génération primitive et nécessaire du quantum de la grandeur idéale correspondante est alors idéale (infinie), lors même qu'elle est considérée en elle-même — tel est le sens de l'absolu dont il vient d'être question. Le développement de ce second cas est tout-à-fait le même que celui du cas précédent : ainsi, le lecteur me dispensera sans doute de le joindre ici.

Scholie 2^e.

87. C'est proprement l'infini relatif — (qui forme l'objet du premier cas dont nous nous sommes occupé dans la Scholie précédente) — qui constitue l'essence de ce qu'on appelle INDÉFINI, c'est-à-dire, de cet état d'une série suivant lequel elle est toujours FINIE sans jamais être ACHÉVÉE. L'INDÉFINI n'est proprement qu'un fini qui, dans une relation nécessaire, est infini : telle est, par exemple, la forme de la génération des grandeurs idéales-immanentes.

Corollaire.

88. De ce qui vient d'être dit concernant la Proposition précédente (N° 85), nous concluons 1° que les grandeurs idéales-immanentes sont celles dont la forme nécessaire dans la génération de leur quantum est INFINIE-RELATIVE, c'est-à-dire, dont la forme en question est finie lorsqu'elle est considérée en elle-même, et infinie lorsqu'elle est considérée dans sa relation nécessaire, savoir, avec le quantum qui est le résultat de cette génération ou bien, ce qui revient au même, avec ce qui forme la base de la possibilité de la grandeur à laquelle elle appartient; 2° que les grandeurs idéales-transcendantes sont celles dont la forme nécessaire de la génération de leur quantum est INFINIE-ABSOLUE, c'est-à-dire, infinie lors même que cette forme est considérée en elle-même. — Ce n'est là qu'un développement des principes des définitions que nous avons données ci-dessus de ces deux espèces des grandeurs idéales, savoir, que les grandeurs idéales-immanentes sont celles dont la forme nécessaire de la génération de leur quantum est (quant à elle-même) intellectuelle, mais INDÉFINIE, et que les grandeurs idéales-transcendantes sont celles dont la forme nécessaire de la génération en question, lors même qu'elle est considérée en elle-même, est IDÉALE.

Remarque.

89. Je suis maintenant à même de légitimer davantage la division que j'ai établie entre les objets dont nous avons à nous occuper dans ce Chapitre, savoir, la séparation que j'ai faite entre les recherches concernant les grandeurs idéales-immanentes et celles concernant les grandeurs idéales-transcendantes. — Il ne suffit pas que les résultats que nous obtenons par nos recherches, soient des objets nécessaires dans le domaine de notre Intelligence, c'est-à-dire, des objets déterminés *à priori*, il faut

encore, pour pouvoir nous assurer de l'infailibilité de notre travail, que nous établissions, parmi les objets en question, une classification *à priori* qui seule peut nous garantir d'avoir embrassé tout ce qui concerne l'objet de nos recherches, — et cela d'autant plus, lorsque cette classification reste elle-même parmi les objets que nous avons à rechercher, comme c'est ici le cas. Or, nous ne saurions parvenir à établir la classification *à priori* ou nécessaire des objets dont il s'agit qu'autant que nous distinguons, dans la caractéristique transcendante de la nature de ces objets, les différentes modifications que cette caractéristique elle-même reçoit *à priori*, modifications qui forment proprement la base sur laquelle repose la classification nécessaire en question.

Dans l'Introduction de ce Chapitre, nous avons divisé en deux classes les objets dont nous avons à nous occuper, savoir, les grandeurs idéales-immanentes et les grandeurs idéales-transcendantes; mais, nous n'avons allégué, pour motif de cette division, que la possibilité où se trouvent les grandeurs idéales en général d'avoir un mode de la génération nécessaire de leur quantum, ou INTELLECTUEL OU IDÉAL : ce fut même d'après cette considération que nous définîmes les deux classes nommées des grandeurs idéales. Cette différence du mode de la génération nécessaire du quantum des grandeurs idéales, quoique suffisante pour former la base d'une division en général des grandeurs idéales, n'aurait pu, sans une déduction ultérieure, former la base d'une DIVISION NÉCESSAIRE de ces grandeurs, — telle (division) que, provenant de la nature même des grandeurs en question, elle eût une influence nécessaire dans leurs déterminations générales que nous avons à rechercher. Il est vrai que la différence, dont il vient d'être question, est nécessaire, comme nous l'avons reconnu par la suite (Nos 85 et 86); mais, n'étant que le RÉSULTAT d'une division nécessaire que les grandeurs, dont il s'agit, reçoivent *à priori* dans

leur source transcendantale elle-même, la nécessité de cette différence ne peut être reconnue que par une déduction critique de cette différence, c'est-à-dire, en la faisant découler de sa source transcendantale. Nous ne pouvons donc être assuré de la division que nous avons faite des objets dont nous avons à nous occuper dans ce Chapitre que lorsque nous venons de reconnaître que le motif, que nous avons allégué pour cette division, est le résultat d'une division nécessaire de la nature elle-même des grandeurs idéales, nous ne le pouvons, dis-je, parce que le motif en question ne porte nullement, en LUI-MÊME, l'expression de sa nécessité.

Or, nous avons vu (N° 86) que la possibilité où se trouvent les grandeurs idéales d'avoir une forme de génération ou intellectuelle ou idéale, possibilité qui, dans l'Introduction de ce Chapitre, nous a servi de motif pour la division dont il s'agit, provient d'une modification nécessaire que reçoit la caractéristique transcendantale de la nature des grandeurs idéales, — que reçoit l'INFINI qu'impliquent ces grandeurs, savoir, de pouvoir être ou un INFINI RELATIF ou bien un INFINI ABSOLU. C'est donc sur cette double modification rationnelle de l'infini en question que repose proprement la DIVISION NÉCESSAIRE des grandeurs idéales en immanentes et transcendantes, et que repose en même temps la division que nous avons faite des objets dont nous avons à nous occuper dans ce Chapitre : dorénavant, nous ne reconnâtrons plus pour motif de ces dernières divisions, que celle (division) de l'infini, qui implique les grandeurs idéales, en infini relatif et en infini absolu — c'est ainsi que nous le ferons, par exemple, dans la récapitulation de cette première Section.

Corollaire 2°.

90. De ce que nous venons de dire concernant la différence nécessaire qu'il y a entre les grandeurs idéales-

immanentes et les grandeurs idéales-transcendantes, ainsi que de tout ce que nous avons dit ci-dessus concernant les grandeurs idéales en général, il résulte clairement que, quant aux premières, nous pouvons au moins nous approcher de leur quantum quoiqu'il soit idéal; mais que, pour ce qui regarde les grandeurs idéales-transcendantes, nous ne pouvons avoir aucune approximation du quantum qui leur correspond. En effet, nous avons vu que dans le cas des grandeurs idéales-immanentes, la série infinie, qu'elles impliquent et qui les constitue grandeurs idéales, n'est que RELATIVEMENT infinie, c'est-à-dire, cette série, quand à elle-même, est toujours finie sans cependant être jamais achevée et, comme telle, elle (cette série) peut être donnée dans le domaine de l'Entendement, elle peut être CONÇUE et POURSUIVIE à l'infini, ce qui donne lieu à la possibilité de nous approcher, autant qu'il nous plaît, du quantum idéal qui est le but fixé à cette série; tandis que, pour ce qui regarde les grandeurs idéales-transcendantes, la série infinie, qu'elles impliquent, est ABSOLUMENT infinie et, comme telle, elle ne peut être CONÇUE parce qu'elle outre-passe les limites du domaine de l'Entendement, ce qui nous rend absolument impossible de concevoir ou du moins de nous approcher du quantum, COMME TEL, de ces dernières grandeurs.

Remarque.

91. Après tout ce que jusqu'à présent nous avons dit concernant les deux espèces des grandeurs idéales, ainsi que leur nature en général, le lecteur n'aura plus de difficulté pour reconnaître que le RELATIF de l'infini qu'impliquent les grandeurs idéales-immanentes se manifeste ESSENTIELLEMENT en ce que la série infinie correspondante se trouve, dans ces grandeurs, porter l'EXPRESSION D'UNE FORMATION CONTINUELLE, c'est-à-dire, que cette série se trouve donnée DANS SA FORMATION MÊME; tandis

que, dans les grandeurs idéales-transcendantes dont l'infini, qu'elles impliquent, est ABSOLU, la série infinie correspondante porte, par l'essence de l'absolu, l'EXPRESSION D'UNE FORMATION INFINIE ACHEVÉE, et elle (cette série) ne saurait, sans une contradiction avec la nature de ces dernières grandeurs, être considérée dans sa formation. — La connaissance de cette nouvelle caractéristique de la nature des deux espèces des grandeurs idéales nous sera fort utile dans la suite de cet ouvrage.

Mais, dira le lecteur, une série infinie et en même temps achevée n'est pas possible? — Il trouvera dans la seconde Scholie (N° 94) la solution de cette énigme.

Scholie 2^e.

94. Il se présente ici une objection inévitable ou nécessaire, savoir, comment les grandeurs idéales-transcendantes, qui impliquent un infini ABSOLU, peuvent ne pas donner lieu à des antinomies de la Raison, lorsque cet infini absolu, étant, comme tel, impossible pour l'Entendement, paraît porter déjà en lui-même une espèce de contradiction : c'est ce que, sous un point de vue différent, nous avons déjà remarqué à la fin du N° 91. — Cette objection n'est point ce qu'on appelle une objection à la Doctrine (suivant une méthode infaillible, nous ne devons pas même rencontrer l'ombre d'une telle objection), c'est une objection à faire à notre Intelligence même, c'est-à-dire, comme je l'ai dit, une objection NÉCESSAIRE : comme telle, cette objection doit trouver sa solution dans la Philosophie transcendantale. L'auteur de la Philosophie critique ne l'a point donnée dans ses Critiques qui se rapportent à la Philosophie transcendantale, parce qu'il s'est arrêté à l'infini RELATIF et n'a point monté jusqu'à l'infini ABSOLU dont la considération, dans son application, ne fait point, comme nous le verrons tantôt, un objet de la Philosophie transcendantale. Cette application de l'infini absolu n'a proprement lieu que dans la

Philosophie doctrinale, dans la Métaphysique; mais, la source transcendantale et la nature de l'infini absolu forment un objet de recherche appartenant à la Philosophie transcendantale. — L'auteur de la Philosophie critique ne s'étant occupé, comme je viens de le dire, que de l'infini relatif, nous ne pouvons poursuivre nos recherches métaphysiques, pour lesquelles la connaissance de l'infini absolu ainsi que de sa différence transcendantale avec l'infini relatif est INDISPENSABLE, sans remonter d'avance à la source même de cette différence, c'est-à-dire, à la source dont découle la nature de l'infini en général ainsi que celle de ses deux espèces en question. C'est ce que nous nous proposons de faire dans cette Scholie.

L'INFINI EST CET ÉTAT DU DÉVELOPPEMENT D'UNE CONDITION EN GÉNÉRAL QUI DÉPEND DE L'ABSOLU (c'est-à-dire, il est, comme nous l'avons déjà dit (N^o 80), un cas particulier de l'absolu). En effet, ce développement, comme développement, consiste dans une SÉRIE et, comme déterminée par la Raison, cette série peut impliquer l'ABSOLU qui est un produit de la Raison : or, c'est cet état de la série en question qui dépend de l'absolu, c'est-à-dire, qui lui donne une disposition à l'inconditionnel — disposition qui consiste dans une subordination successive et continuelle des conditions, parce que chaque condition, comme objet de l'Entendement, peut et doit elle-même être considérée comme conditionnelle —, c'est cet état, dis-je, qui forme ce qu'on appelle l'INFINI. — C'est là la DÉFINITION RÉELLE de l'infini, déduite des sources transcendantales : il en résulte immédiatement que l'infini, considéré en lui-même, est un produit et par là même un objet de la Raison.

La Raison, créatrice des conditions, peut appliquer à sa conception de l'infini, celle de la condition en général et peut, de cette manière, distinguer l'infini en infini CONDITIONNEL et en infini INCONDITIONNEL : mais, cette distinc-

tion n'est encore que problématique jusqu'à ce que la nature de notre Intelligence, par sa réceptivité d'une telle distinction de l'infini, admette ou rejette la possibilité de cette distinction. — Voyons quels sont les résultats de l'application de cette distinction problématique aux lois principales de notre Intelligence.

La *conditionalité*, de l'infini consisterait, en cas qu'elle puisse avoir lieu, dans une CIRCONSCRIPTION de l'infini, c'est-à-dire, dans une soumission de l'infini à une certaine condition donnée. Cette circonscription ne peut consister que dans une DÉTERMINATION PARTICULIÈRE de l'infini général; parce que l'infini, pris en lui-même ou d'une manière générale, se refuse nécessairement, par sa nature même, à toute circonscription. Or, la base de la détermination particulière dont il vient d'être question est nécessairement ou OBJECTIVE ou SUBJECTIVE; mais, pour peu qu'on examine l'infini, on reconnaîtra aisément qu'elle ne saurait être objective, parce que l'objet qui donne lieu au développement qui forme une série infinie peut bien, par sa nature, changer la nature de cette série comme série, mais il ne saurait nullement changer l'état infini, comme tel, de cette série, vu que cet état, considéré objectivement, est toujours le même (quelle que soit la nature particulière d'une série infinie) étant toujours le même produit et le MÊME OBJET de la Raison. Il s'ensuit que la base de la détermination particulière dont il s'agit en cas que cette dernière puisse avoir lieu, est nécessairement subjective, c'est-à-dire que, si cette détermination particulière peut avoir lieu, la base, sur laquelle elle repose, consiste nécessairement dans la nature de la faculté qui se trouverait développer la série infinie correspondante. — Il ne nous reste donc qu'à examiner si la nature de l'Entendement, qui est proprement la faculté dans le domaine de laquelle se trouvent développées les séries infinies dont les termes rentrent dans la sphère immanente de notre Savoir (la seule dont nous nous

sommes proposé de nous occuper dans cet ouvrage), ne renferme pas la base d'une détermination particulière de l'infini général : cet examen décidera aussitôt la question de la distinction de l'infini en conditionnel et en inconditionnel.

La faculté de l'Entendement est telle que ce dernier ne peut concevoir un objet que lorsque toutes les parties constituant de cet objet lui sont données, c'est-à-dire, que l'objet de l'Entendement, comme tel, est nécessairement un ENTIER ACCOMPLI (dont toutes les parties constituant sont données) : c'est là un fait de notre Savoir dont la connaissance dépend de celle de la nature de l'Entendement laquelle (nature) consiste en ce que la faculté, qui constitue l'Entendement, PRODUIT UNE UNITÉ DANS UN DIVERSIPLE (N° 5) DONNÉ. Or, l'infini, pris dans toute sa généralité, — dans toute sa pureté, est clairement tel que la série, qui le forme, lorsqu'elle est considérée dans la sphère immanente du savoir humain, N'EST POINT ACCOMPLIE, c'est-à-dire, les termes qui composent cette série ne peuvent jamais être ENTIÈREMENT donnés, parce que la condition de chaque terme de cette série, considérée comme objet de l'Entendement, est conditionnelle et nécessite de cette manière une nouvelle condition qui donne lieu à un terme suivant à celui dont il est question, de manière qu'il n'en existe aucun qui puisse être le dernier absolu. Il s'ensuit que l'infini, pris dans toute sa généralité, ne contient pas des déterminations correspondantes à celles requises pour former un objet de l'Entendement : il ne peut donc entrer dans le domaine de l'Entendement, il ne peut former un objet pour ce dernier, qu'autant qu'il recoive une NOUVELLE DÉTERMINATION, c'est-à-dire, une DÉTERMINATION PARTICULIÈRE (parce que, quant à son essence, à sa nature primitive, il ne saurait et ne doit pas être changé), qui le rende propre à devenir un objet de l'Entendement, — détermination qui, d'après ce qui vient d'être dit, aura nécessairement sa

base dans la nature de l'Entendement et, spécifiquement, dans cette disposition de l'Entendement qui requiert que son objet soit un entier accompli. — Il suffit donc qu'il se trouve, par le fait, que l'infini fasse un objet de l'Entendement pour que nous puissions aussitôt en conclure à sa détermination particulière dont il s'agit et qui le rend CONDITIONNEL.

Quant au critère propre à distinguer cet infini conditionnel, il est clair, d'après ce que nous venons de dire, qu'il doit consister en ce que la série infinie qui contient l'infini en question, soit tout à la fois et 1° un entier accompli, comme faisant un objet de l'Entendement; et 2° la partie d'un entier non achevé, comme formant un infini; — (ce qui n'est point une contradiction, parce que les deux membres opposés ont lieu sous des points de vue différents, et il n'y a proprement contradiction que lorsque les membres opposés découlent d'un même principe). — Pour peu qu'on applique ce critère à des séries infinies connues, on ne manquera pas de reconnaître qu'il s'en trouve effectivement qui lui correspondent : telles sont les séries infinies qui ne forment proprement un objet du Savoir que dans la CONSIDÉRATION DE LEUR GÉNÉRATION; en effet, considérées ainsi, ces séries sont toujours (c'est-à-dire, à chaque terme) finies et, en même temps, elles ne sont jamais achevées.

Tel est donc effectivement l'INFINI CONDITIONNEL : il consiste, comme nous l'avons vu, en ce que l'infini se trouve avoir lieu SOUS LA CONDITION de former un objet de l'Entendement et, comme tel, il consiste en ce que la série infinie qui le renferme ne forme cet objet (objet de l'Entendement) que dans l'ÉTAT DE LA GÉNÉRATION DE CETTE SÉRIE. — Il diffère de l'INFINI INCONDITIONNEL qui a lieu SANS CONDITION, c'est-à-dire, sans être assujetti à former un objet de l'Entendement. Ce dernier infini est l'infini pur — tel qu'il est produit immédiatement par la Raison, c'est-à-dire, il est l'infini général qui sert de base

à la possibilité de l'infini conditionnel : sa possibilité est donnée par sa nature même, c'est-à-dire, par la faculté de la Raison dont cette nature est le produit. L'infini inconditionnel n'est pas donné simplement par la GÉNÉRATION OU FORMATION de la série infinie qui le renferme (comme l'est l'infini conditionnel), mais bien par cette série même CONSIDÉRÉE COMME FORMÉE.

C'est cet infini conditionnel qui est celui que, ci-dessus, nous avons désigné du nom infini RELATIF par opposition à l'infini ABSOLU qui correspond à l'infini inconditionnel. On en comprendra maintenant la raison : en effet, l'infini conditionnel n'est (comme il est aisé de le reconnaître en examinant la nature de cet infini, telle que nous venons de la déterminer) infini que DANS UNE CERTAINE RELATION et, nommément, dans la relation de la série, qui le renferme, avec la condition *régulatrice* de cette série.

Je viens d'appeler régulatrice la condition de la possibilité de la série qui renferme l'infini conditionnel ou relatif, parce que la condition du développement qui forme cette série n'a qu'une FONCTION RÉGULATIVE ; car, elle n'établit ou ne motive qu'un développement conditionnel ou indéfini, et nullement un développement infini accompli, — circonstance qui seule pourrait lui donner un caractère correspondant à une FONCTION CONSTITUTIVE, ou que, dans ce cas, au lieu de RÉGLER simplement la relation des objets de l'Entendement, cette condition CONSTITUerait elle-même un objet du Savoir, comme elle le fait réellement lorsqu'elle est condition de la série qui renferme l'infini absolu ou inconditionnel. Nous en concluons que, puisque le caractère d'une condition, comme telle, est créé par la Raison, l'usage de cette dernière n'est que RÉGULATIF dans la considération de l'infini conditionnel ou relatif, et qu'au contraire l'usage de la Raison — est CONSTITUTIF dans la considération de l'infini absolu ou inconditionnel. — C'est là la source dont dé-

coule le double usage de la Raison — l'usage régulateur et l'usage constitutif, dont il a été question plus haut lorsque nous avons parlé des antinomies de la Raison occasionnées par les grandeurs idéales-immanentes.

Après avoir déterminé la nature de l'infini ainsi que sa distinction en infini relatif et absolu, il nous sera maintenant facile de résoudre la question qui proprement fait l'objet de cette Scholie. — Voici ce qu'il en est.

La Raison peut s'établir ou simplement comme RÉGULATIVE, ou bien comme CONSTITUTIVE. Mais, lorsqu'elle s'établit comme régulatrice, elle ne peut en même temps s'établir comme constitutive et, réciproquement; elle ne peut s'établir purement comme régulatrice lorsque d'avance, elle s'établit comme constitutive; parce que, dans les deux cas, il y aurait contradiction vu que l'usage constitutif de la Raison donne des produits qui sont impossibles par l'Entendement, tandis que l'usage régulateur de la première rentre dans le domaine de l'Entendement. — Quant à la possibilité de l'usage constitutif de la Raison (du moins pour le cas en question, celui de l'infini), nous nous en occuperons, et nous déterminerons la raison de ce que l'usage constitutif dont il s'agit ne peut avoir lieu que dans l'activité métaphysique de notre Savoir ainsi que de ce qui en dépend, et nullement dans l'activité transcendantale de ce Savoir.

Or, lorsque dans le cas de l'infini la Raison s'établit comme régulatrice, elle pose une condition à l'infini, elle réduit l'infini absolu à l'infini relatif, c'est-à-dire, elle assigne à l'infini général une détermination particulière propre à le rendre un objet de l'Entendement. Ainsi, dans le cas de l'établissement régulateur en question, l'Entendement se trouve autorisé, par le fait même de cet établissement, à faire valoir sa propre nature. Il s'ensuit que, lorsque, par une espèce de subreption nécessaire, la Raison se rétablit en constitutive après s'être d'avance établie comme régulatrice, l'Entendement

pour lequel l'infini absolu correspondant à l'usage constitutif de la Raison est impossible (comme nous l'avons vu ci-dessus dans cette Scholie), pourra alléguer légalement l'impossibilité où il se trouvera de concevoir l'infini absolu et pourra, de cette manière, s'opposer légitimement aux prétentions de la Raison à l'usage constitutif; mais, comme ces prétentions de la Raison sont de même légitimes à cause de la nécessité de la subreption dont il vient d'être question, il résultera, de cette opposition réciproquement légitime, une opposition logique de contradiction qui est proprement ce que la Philosophie critique appelle Antinomie de la Raison : — l'opposition légale de l'Entendement forme le moment de la preuve de la Thèse, et les prétentions légitimes de la Raison forment le moment de la preuve de l'Antithèse. — Je viens de dire *par une espèce de subreption* NÉCESSAIRE : la raison de cette nécessité consiste en ce que, suivant les lois logiques de notre Savoir, l'infini général, qui est le produit immédiat de la Raison et qui sert de base à la possibilité de l'infini conditionnel ou relatif, ne doit, comme formant le cas général, contenir rien qui ne soit aussi contenu dans l'infini relatif qui en est le cas particulier ; en effet, suivant cette loi logique, la Raison se trouve en droit d'exiger que l'infini relatif ou particulier renferme tout ce qui est contenu, — tout ce qu'elle met — dans l'infini primitif ou général, c'est-à-dire, elle se trouve en droit de se rétablir comme constitutive. Mais, elle ne peut ici exercer ce droit que contre sa propre disposition, parce que, en réduisant l'infini primitif en infini conditionnel, elle veut (qu'on me permette cette expression figurée) que le premier soit soumis à une condition, à celle de former un objet de l'Entendement, quelle que soit la détermination particulière qu'il faille (pour atteindre ce but) donner à cet infini primitif et général; or, cette détermination particulière consiste précisément en ce que la Raison se démet de son droit d'être constitutive et

qu'elle ne se sert de l'infini, qui est son produit, que comme d'UNE RÈGLE de relation des objets de l'Entendement. Ainsi, exerçant le droit en question dans le cas dont il s'agit, la Raison se contredit elle-même ; mais, comme nous venons de le voir, elle se contredit NÉCESSAIREMENT : c'est là la SOURCE TRANSCENDANTE de la contradiction nécessaire qui a lieu dans notre Intelligence et que Kant, qui l'a découverte, a nommée Antinomie de la Raison. Pour être d'accord avec elle-même, la Raison doit éviter cette contradiction : elle le peut en s'en tenant à l'usage régulateur de l'infini lorsqu'elle s'est établie comme régulatrice, sans prétendre, quoiqu'elle en ait le droit, à s'établir comme constitutive. — Quant à l'ORIGINE TRANSCENDANTE de l'Antinomie de la Raison, on peut prévoir que cette origine formera la pierre de touche de la validité d'une Philosophie transcendante qui pourrait être présentée.

(D) Ici finit l'INTRODUCTION GÉNÉRALE et commence la PREMIÈRE SECTION formant la DOCTRINE DES ÉLÉMENTS. Cette Première Section doit commencer par une espèce d'Introduction intitulée DISPOSITION GÉNÉRALE, dont l'objet sera la division de cette Première Section en DEUX CHAPITRES : le premier de ces deux chapitres, qui commence proprement au N° 14, doit avoir pour objet les déterminations générales de la grandeur résultant de l'application, à sa conception générale, des lois CONSTITUTIVES TRANSCENDANTES ; le second chapitre, qui doit commencer au N° 37, (page 72), et qui ne finit qu'à la RÉCAPITULATION de cette première Section, doit avoir pour objet les déterminations générales de la grandeur résultant de l'application, à sa conception générale, des lois RÉGULATIVES TRANSCENDANTES.

Après qu'on aura posé le titre CHAPITRE PREMIER, etc., etc., il faudra, avant d'aborder le N° 14, motiver, dans une INTRODUCTION, la division de ce Chapitre en DEUX §. §., d'après la division de nos facultés intellectuelles constitutives en FACULTÉ ACTIVE (l'Entendement)

et en FACULTÉ PASSIVE (la Sensibilité). — Le premier §. commence proprement au N° 14 et finit au N° 22 (page 61) : le second §. commence avec le N° 22 et finit au N° 37 (page 72).

(E) Ici finit le premier Chapitre et doit commencer le second. — Après avoir posé le titre : Chapitre second, etc., etc., il faut, avant d'aborder la Proposition du N° 38 (page 73), montrer, dans une INTRODUCTION, 1° en quoi consistent les résultats de l'application de la Raison (ou des lois régulatrices transcendantes), à la conception générale de la grandeur, résultats qui font l'objet de ce Chapitre; 2° que ces résultats consistent dans des IDÉES MATHÉMATIQUES, qui sont des grandeurs que nous nommerons GRANDEURS IDÉALES; 3° quelle est la nature de l'essence caractéristique de ces grandeurs, qu'il faudra découler de cette forme logique de la Raison dans laquelle la Raison peut être appliquée à la conception générale de la grandeur (c'est ici qu'il faudra montrer que, parmi les trois formes logiques de la Raison, il n'y a que la seconde, — la conclusion rationnelle hypothétique — qui peut ici être appliquée); et, enfin, 4° la division des grandeurs idéales en IDÉALES-IMMANENTES et IDÉALES-TRANSCENDANTES (il faudra montrer pourquoi cette division n'a pas lieu dans la Philosophie transcendantale), division qui motivera la division de ce Chapitre en DEUX §. §., dont le premier commence proprement avec la Proposition N° 38 et finit à la Proposition N° 52 (page 87) qui commence le second §. dont la fin est à la RÉCAPITULATION. — C'est à cette INTRODUCTION qu'appartiennent le Lemme N° 77 (page 107), et la Remarque N° 78 (page 112).

(F) Cette remarque (N° 41) doit faire partie de ce qui sera dit, dans l'Introduction générale, concernant la SIGNATION des résultats de nos recherches. — Cependant, la seconde partie de cette Remarque (N° 41), qui a pour objet la légitimation des dénominations *immanentes* et *transcendantes*, doit proprement faire partie de l'Introduction de ce second Chapitre.

HOËNÉ WRONSKI.

SYSTÈME GÉNÉRAL DES PROBABILITÉS.

INTRODUCTION

(FAISANT PARTIE DE LA CANONIQUE DU SAVOIR HUMAIN).

N° 1°) *Principe*. — Lorsque deux faits sont également *possibles*, et qu'il y a *nécessité* dans l'existence de l'un de ces faits, les conditions respectives de leur *effectivité*, considérées par rapport à la quantité, forment les deux parties intégrantes de la condition totale de l'existence de ces faits; et nommément, les parties proportionnelles aux sommes respectives des raisons (*der Gründe*) de l'existence de chacun de ces faits.

Déduction. — Les conditions respectives de la *possibilité* des deux faits en question, consistent dans les sommes respectives des raisons de leur existence. Les conditions respectives de la *nécessité* de ces deux faits, consistent dans l'alternative absolue de leur existence. Donc, puisque l'effectivité est l'indifférence entre la possibilité et la nécessité, il faut que les conditions respectives de l'*effectivité* des deux faits dont il s'agit, considérées par rapport à la quantité, consistent dans l'état de *partialité intégrante* de la condition totale de l'existence de ces faits, et nommément dans la proportion énoncée dans le principe.

N° 2°) *Définition*. — Considérée subjectivement, par rapport à la *certitude* de la connaissance des deux faits susdits, la condition quantitative de leur effectivité forme le

degré de leur probabilité. — Les *raisons respectives* de l'existence de ces faits, deviennent alors les *moments* de leur probabilité.

N° 3°) *Observation* (transcendantale). — Les raisons de l'existence des deux faits en question ou les moments de leur probabilité peuvent être ou *homogènes* (gleichartig) ou *hétérogènes* (surgleichartig). — Dans le premier cas, ces raisons ou ces moments peuvent être *nombrés* (par une subsumption sous la catégorie de *quantité*); dans le second, ils ne peuvent être que *pondérés* (par une subsumption sous la catégorie de *qualité*) (logiquement).

N° 4°) *Corollaire.* — Il existe donc deux espèces de probabilités : l'une *philosophique*, lorsque les moments sont hétérogènes; et l'autre *mathématique*, lorsque les moments sont homogènes.

N° 5°) *Observation* (transcendantale). — Chacune de ces deux espèces doit avoir sa conditionalité, c'est-à-dire qu'elles doivent être soumises à *des lois*, du moins dans ce qu'elles (ces espèces de probabilités) ont d'objectif. — Ainsi, il se présente ici deux branches de connaissances concernant les probabilités : l'une qui a pour objet les lois des probabilités philosophiques; l'autre qui a pour objet les lois des probabilités mathématiques. — Nous nommerons la première : *Canonique des probabilités philosophiques*; et la seconde, *Canonique des probabilités mathématiques*, et nous allons procéder à leur exposition.

N° 6°) *Scholie.* — Avant d'aborder ces deux Canoniques, nous devons remarquer que nous n'avons parlé que de deux faits; mais que nos raisonnements peuvent aisément être étendus ou appliqués à un nombre quelconque de faits également possibles.

Première Partie.

CANONIQUE DES PROBABILITÉS PHILOSOPHIQUES.

N° 7°) *Observation psychologique générale.* — Les moments de la probabilité philosophique ou les raisons hétérogènes de l'existence de deux faits également possibles, n'admettent qu'une *comparaison subjective*, c'est-à-dire, dans leur action sur l'âme. — Leur *comparaison objective* ne peut avoir lieu parce qu'il existe, entre ces raisons ou entre ces moments, une *différence* qualitative. — Ces raisons n'ont d'autre identité que celle qui a lieu dans les états de l'âme (*des Gemüller*) qu'elles produisent respectivement et qui sont ses modes de *conviction*; et c'est de là que résulte la possibilité de la *comparaison subjective* susdite.

N° 8°) *Corollaire 1^{er}.* — On ne peut donc *déterminer* ou *définir* le degré de certitude que forme la probabilité philosophique; on ne peut que *l'éprouver*. — Ainsi, la probabilité philosophique est une simple *vraisemblance* (*verisimilitudo*), parce qu'elle ne donne que le rapport entre la conviction concernant un objet et la conviction concernant un objet contraire, et nullement le rapport entre le degré de la certitude d'un objet et la certitude totale [parfaite ou absolue] (comme c'est le cas dans la probabilité mathématique).

N° 9°) *Corollaire 2^e.* — Il n'existe donc point de *lois* pour l'évaluation du degré de certitude que forme la probabilité philosophique: cette évaluation reste indéterminée; et de plus, le degré en question est purement subjectif et, par conséquent, contingent et variable. — Ainsi, le problème de la Canonique des probabilités philosophiques, est impossible; et une telle Canonique ne saurait exister.

N° 10°) *Scholie.* — La Canonique qui nous occupe ici et

dont nous venons de prouver l'impossibilité, est précisément cette branche problématique de notre Savoir, dont on s'est tant occupé sous le nom de *Logique des probabilités* (*Logica probabilium*). — On voit maintenant pourquoi cette prétendue logique n'a pu réussir.

N° 11°) *Remarque.* = Cependant, les résultats de la probabilité philosophique peuvent être homogènes et, par conséquent, peuvent être *nombrés*. On peut donc évaluer la probabilité mathématique d'un certain ordre de ces résultats et, par là même de l'ordre correspondant des raisons productrices de ces résultats. — La seule manière dont cette évaluation puisse avoir lieu, est *évidemment* comprise dans les deux combinaisons suivantes :

- 1°) Lorsque, pour deux faits également possibles A et B, il existe un nombre de suffrages de probabilité philosophique, plus grand en faveur du fait A, ce fait reçoit une probabilité mathématique supérieure (susceptible d'être évaluée).
- 2°) Lorsque, pour deux faits également possibles et *opposés*, il existe le même nombre de suffrages de probabilité philosophique, ou plutôt le même nombre d'erreurs provenant de décisions prises suivant ces probabilités, leur exclusion réciproque donne lieu à une probabilité mathématique de la non-existence d'aucun de ces deux faits; et alors la vérité doit se trouver, ou au milieu entre ces deux faits, ou hors de leur sphère.

Les deux règles précédentes sont évidentes par elles-mêmes; elles postulent toutefois le principe régulateur (téléologique) que le plus grand nombre de suffrages en question, doit avoir sa raison dans l'objet et non dans le sujet. — Quant à leur évaluation, elle appartient déjà à la Canonique des probabilités mathématiques dont nous allons nous occuper.

Seconde Partie.

CANONIQUE DES PROBABILITÉS MATHÉMATIQUES.

N° 12°) *Principe 1^{er}*. — Deux ou plusieurs faits étant également possibles, si nous considérons, comme un *genre d'événements*, un certain ordre d'existence de ces faits pris dans toute leur généralité ou sans distinction d'aucun fait particulier, et, par conséquent, comme une *espèce d'événements*, le même ordre d'existence de ces faits pris en particulier ou avec distinction, on aura évidemment, suivant le principe général de la Canonique des probabilités (N° 1°), pour la mesure de la probabilité mathématique de l'existence de l'ordre en question de certains faits particuliers, le quotient de la division du nombre d'événements qui forment l'*espèce* dont il s'agit, par le nombre d'événements qui forment le *genre*. — Tel est et doit être le principe général et unique des probabilités mathématiques; et c'est de ce principe que dérivent tous les autres principes qu'on a employés jusqu'à ce jour.

N° 13°) *Principe 2^e*. — Le principe précédent est la loi du *matériel* ou du *contenu* des probabilités mathématiques. Quant à la *forme* générale de ces probabilités, en voici le Tableau architectonique :

TABLEAU ARCHITECTONIQUE DES PROBABILITÉS
MATHÉMATIQUES.A) Partie *élémentaire*.

a) Détermination de la probabilité de l'existence d'un ordre de faits particuliers, lorsque les nombres des raisons de l'existence de tous les faits également possibles sont connus. = PROBABILITÉ DIRECTE.

a2) Probabilité directe *absolue*.

- a3) de l'existence *isolée* d'un ordre d'évènements. =
PROBABILITÉ ISOLÉE.
- b3) de l'existence *conjointe* de deux ou plusieurs ordres d'évènements. = PROBABILITÉ CONJOINTE.
- b2) Probabilité directe *relative*.
 - a3) Différence *partielle*:
 - a4) Probabilité relative à d'autres ordres d'évènements, les raisons d'existence des faits particuliers étant les mêmes.
 - a5) Pour *un même système* de succession des faits particuliers. = Détermination de la probabilité d'un ordre d'évènements par rapport à d'autres ordres ayant tous lieu dans un même système de succession des faits particuliers.
 - b5) Pour *différents systèmes* de succession des faits particuliers. = Détermination de la probabilité d'un ordre d'évènements correspondant à l'un des différents systèmes de succession des faits particuliers, par rapport à d'autres ordres d'évènements correspondant aux autres différents systèmes en question.
 - b4) Probabilité relative à d'autres *raisons d'existence*, l'ordre d'évènements étant le même. = Détermination de la probabilité d'un ordre d'évènements correspondant à un système de raisons de l'existence des faits particuliers, par rapport au même ordre correspondant à d'autres systèmes de ces raisons d'existence.
- b3) Différence *totale*. = PROBABILITÉS RELATIVES de *différents ordres* d'évènements correspondant à *différents systèmes* de raisons de l'existence des faits particuliers.
- b) Détermination de la probabilité d'un certain système de raisons de l'existence de tous les faits également possibles, lorsque l'existence d'un ordre de faits particuliers est connue. = PROBABILITÉ INVERSE.

- a2) Probabilité inverse *absolue*.
 - a3) provenant de l'existence *isolée* d'un ordre d'évènements.
 - b3) provenant de l'existence *conjointe* de deux ou de plusieurs ordres d'évènements.
 - b2) Probabilité inverse *relative*.
 - a3) Différence *partielle*:
 - a4) Probabilité relative à d'*autres raisons* d'existence, l'ordre d'évènements (d'où est prise la probabilité) étant le même.
 - a5) Pour un *même système* de raisons d'existence. = Détermination de la probabilité de certaines raisons d'existence par rapport à d'autres de ces raisons, formant un même système, leur probabilité absolue étant prise du même ordre d'évènements.
 - b5) Pour *différents systèmes* de raisons d'existence. = Détermination de la probabilité d'un système de raisons d'existence des faits particuliers, par rapport à d'autres systèmes de ces raisons d'existence, en prenant leur probabilité absolue d'un même ordre d'évènements.
 - b4) Probabilité relative à d'*autres ordres* d'évènements, les raisons d'existence des faits particuliers étant les mêmes. = Détermination de la relation de la probabilité d'un système de raisons d'existence des faits particuliers, prise d'un ordre d'évènements, avec la probabilité du même système de raisons, prise d'un ou de plusieurs autres ordres d'évènements.
 - b3) Différence *totale*. = Probabilité relative de *différents systèmes* de raisons d'existence, prise de *différents ordres* d'évènements.
- B) Partie *méthodique*. = Détermination de la probabilité de l'existence d'un ordre de faits particuliers (proba-

bilité directe), lorsque l'existence d'un autre ou du même ordre de faits particuliers est connue.

- a) Lorsque l'existence d'*un seul* autre ou même ordre de faits particuliers est connue, ou bien
- b) Lorsque l'existence de *plusieurs* autres ou mêmes ordres de faits particuliers est connue.

(Suivant l'habitude du Maître, qui n'aimait pas donner du papier blanc, nous plaçons ici une citation).

« La Philosophie transcendante, cultivée et enseignée publiquement en Allemagne, depuis trente ans, était restée inconnue en France (*), à cause des troubles politiques qui avaient interrompu les relations littéraires, et plus encore à cause de la prévention défavorable qu'avaient produite les efforts réitérés et malheureux des métaphysiciens. — Le premier de ces obstacles n'existe plus. Quant au second, le seul moyen de le lever, était de prouver aux savants l'utilité de la Philosophie transcendante, en leur montrant l'influence majeure qu'elle exerce sur les sciences les plus positives. »

(*Programme du Cours de Philosophie transcendante, publiée en 1811, par Hoëné Wronski.*)

« (*) On a entrepris, à trois reprises et dans des vues différentes, d'en donner une idée aux Français; mais, on n'a pas réussi. »

HOËNÉ WRONSKI.

ÉCONOMIE POLITIQUE

INTRODUCTION.

§. I.

Idée de l'Économie en général.

Le sentiment du *Plaisir* et de la *Douleur* est une des facultés majeures de l'homme. — Il appartient à sa destination, du moins dans son état actuel, de se procurer le plaisir et d'éviter la douleur. Cette tendance de l'homme est connue sous le nom de *besoin*.

C'est dans son *activité* que l'homme trouve le moyen de satisfaire au besoin.

L'activité de l'homme, considérée sous ce rapport, reçoit le nom de *travail*. — Le travail, considéré esthétiquement, appartient, comme peine, à la classe des douleurs.

Tout ce que nous venons de dire est donné par l'expérience et appartient à l'Anthropologie considérée pragmatiquement. Voici quels en sont les résultats rationnels.

1° C'est un besoin pour l'homme que d'éviter le travail.

2° Le travail étant le seul moyen pour satisfaire au besoin, satisfaction dont le défaut pourrait entraîner une souffrance (douleur) plus grande que n'est celle du travail requis pour la production, il en naît un nouveau besoin pour l'homme celui de travailler.

3° Ces deux tendances opposées de l'homme, celle d'éviter le travail *en lui-même*, et celle de travailler *pour satisfaire au besoin*, produisent en lui un nouveau penchant celui *de satisfaire à ses besoins en général par le moins de travail possible*.

4° Il s'ensuit que la quantité de travail (de peine), contenue dans une production, constitue un objet de l'attention de l'homme. Ce travail contenu considéré comme grandeur est ce qu'on appelle la *valeur* de cette production. — C'est donc le travail qui, comme condition de la valeur, en est la mesure.

5° La disposition, que l'homme a de satisfaire à ses besoins par le moins de travail possible, le conduit à l'idée d'un *art* qui lui ferait obtenir l'objet de cette disposition. — Cet art est ce qu'on appelle *Économie* en général.

§. II.

Idée de l'Économie politique.

La somme des besoins *relatifs* des individus, qui réunis constituent une nation, est un besoin de l'état qu'ils forment par cette association. Je dis la *somme des besoins relatifs*, parce que celle de leurs besoins *absolus* ne constituerait qu'un besoin de l'humanité considérée en eux, et non de la nation qu'ils forment par leur réunion. Ce ne sont que les besoins qui dépendent de cette association, et qui par conséquent sont *relatifs* chez les individus entre eux et par rapport au corps entier qu'ils composent, qui réunis peuvent constituer un besoin de la nation.

L'art de pourvoir, par le moins de travail possible, aux besoins des Nations, est l'*Économie politique*.

§. III.

Détermination du mode de nos recherches pour parvenir à la connaissance de l'Économie politique.

L'idée de l'Économie politique est donnée par l'Anthropologie considérée pragmatiquement. Son objet consiste dans des lois pragmatiques dont la détermination appartient à la Raison. Ainsi, l'Économie politique, comme système, est une science proprement dite, c'est-à-dire, dont la certitude est apodictique ou nécessaire. En effet, les principes, dont nous aurons lieu de nous servir, sont tous donnés *à priori*; et, pour ce qui est des différentes branches de l'Industrie, dont nous nous occuperons comme étant les moyens de la satisfaction aux besoins des nations, elles ne seront considérées que comme la matière proposée pour les lois dont nous recherchons la forme. L'Économie politique est donc susceptible de devenir l'objet d'une science proprement dite, c'est-à-dire, dont la certitude est apodictique ou nécessaire. En effet, ses principes sont donnés *à priori* comme résultats immédiats de la destination et de la conformation de l'homme, ce sont ceux que nous venons d'exposer dans les deux §. §. précédents; et pour ce qui est des différentes branches d'Industrie, qui, comme moyens pour pourvoir aux besoins des nations, constituent un objet essentiel de cette science, elles ne sont que la matière pour les lois dont la forme est le dernier objet de l'Économie politique.

Pour pouvoir nous occuper de la création de la science que nous avons en vue, nous avons d'abord besoin de connaître le mode de nos recherches, ou bien la forme du Système que nous nous proposons de construire. Le principe pour la détermination de ce mode est la forme

synthétique de tout système en général, forme qui est donnée à priori et qui consiste dans une *Trichotomie*, c'est-à-dire, une composition de trois parties, dont la première contient *la condition*, la seconde *le conditionnel*, et la troisième *la réunion des deux premières*. La subsumption de la matière donnée pour le système que nous nous proposons de construire, sous l'idée générale de la forme synthétique de tout système, nous fournira l'idée du mode de nos recherches.

Or, le conditionnel dans l'objet de l'Économie politique consiste *dans les moyens employés* pour pourvoir aux besoins des nations; sa condition, considérée relativement à l'Économie politique consiste dans *le Travail*; et enfin, la réunion des deux premiers consiste, toujours sous le rapport de l'Économie politique, dans le mode de l'usage des moyens en question. Ainsi, l'Économie politique, comme science, doit consister dans trois parties, dont la première a pour objet la détermination de la nature du Travail, la seconde celle de la nature des moyens pour pourvoir aux besoins des nations, et enfin la troisième celle de la nature de l'usage de ces derniers. — Nous pouvons être assurés que ce mode de nos recherches, comme donné *à priori*, est parfait, et en même temps le seul qui embrasse toute l'étendue de l'objet proposé.

Pour ce qui est de chacune de ces trois parties, il sera facile, vu leur but celui de rechercher la nature d'un objet donné, de déterminer leurs formes particulières. Il suffira de subsumer leur objet sous la forme de la pensée en général, c'est-à-dire, sous les quatre catégories de quantité, de qualité, de relation et de modalité. Cette forme, comme donnée à priori, et par conséquent comme forme générale de la pensée, doit embrasser tout ce qui entre dans la nature des objets des trois parties en question, et nous pouvons être assurés que, en suivant ce principe, nous ne saurions omettre rien de ce qui, comme

utile pour l'objet de notre science, pourrait mériter d'être connu.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Travail.

Le travail, considéré relativement à l'Économie politique, est la condition de *la valeur* de toute production. Cette idée subsumée sous la forme de la pensée, nous conduit : 1° sous la catégorie de la qualité, à l'examen de différentes espèces de Travail : 2° sous la catégorie de la grandeur, (quantité), à la détermination des lois selon lesquelles s'établit, la valeur *absolue* : 3° sous la catégorie de la relation, à la détermination des lois selon lesquelles s'établit le *prix*, la valeur *relative* : et enfin 4° sous la catégorie de la modalité, à l'examen du non-pole, du propole et du monopole.

Tel sera le mode de nos recherches dans cette première partie.

CHAPITRE PREMIER.

Différentes espèces dans la qualité du Travail.

La considération générale du Travail, sous l'aspect des parties constituant la catégorie de la qualité, c'est-à-dire, de la réalité, de la privation et de la limitation, est trop aisée pour que je ne puisse pas me dispenser d'y avoir égard dans le courant de ce chapitre, dont le seul objet est la détermination de la différence empirique, ou plutôt les différentes espèces, dans la qualité du Travail. — Voici ce qu'il en est.

En examinant, sous l'aspect de qualité, l'activité de l'homme, considérée comme travail, nous trouverons qu'il peut obtenir de deux manières l'objet dont la réalisation est son but. Il le peut, ou *immédiatement* par cette activité, ou bien *médiatement*, c'est-à-dire, par l'entremise d'un *instrument*. — La condition de ce dernier usage de son activité est la Raison. La volonté jointe à la conscience des forces naturelles, c'est-à-dire non cultivées, requises pour la production, suffisent pour rendre possible le premier. — Telle est la conformation de l'homme.

Il s'ensuit que toutes les différentes espèces de Travail doivent se ranger sous deux classes, 1^o celle du *Travail naturel*, 2^o celle du *Travail artificiel*. — Toutes les fois que les forces naturelles de l'homme suffisent pour la production, le Travail est naturel. Toutes les fois que ces forces ne suffisent que pour l'emploi de l'instrument de la production, le Travail est artificiel.

Cette classification à priori nous fournit en même temps le principe pour les recherches de ce chapitre. Nous le diviserons en conséquence en deux §. §. Nous examinerons, dans le premier, le Travail naturel; dans le second, le Travail artificiel.

§. I.

Le Travail naturel.

Le principe de l'examen de différentes espèces de Travail est, sous l'aspect de l'Économie en général, la différence dans sa nature et dans sa destination. La première pour fournir une règle à la détermination de la valeur des produits dont il est la condition; la seconde pour servir de règle à la détermination de son emploi.

Pour ce qui est des différentes espèces du Travail naturel, quant à la différence de leur nature, il ne saurait différer que dans le degré de douleur. En effet, le Travail

naturel, comme emploi des forces naturelles de l'homme, est, sous l'aspect de l'Économie (c'est-à-dire, considéré comme condition de la *valeur*), homogène dans la relation de toutes ses parties, excepté celle du degré de douleur. La différence spécifique des forces en question ne saurait constituer, dans le Travail naturel, qu'une différence objective, c'est-à-dire, relative à la nature de la production, et non une différence subjective, relative au sujet actif, laquelle dernière est ici la seule en question.

Le degré de douleur du Travail naturel est en raison composée de l'intensité de la peine et d'une certaine fonction du temps de sa durée. — Il est évident que le degré de douleur suit la raison de l'intensité du Travail, celle-ci étant la cause immédiate de l'autre : mais, pour la fonction du temps de la durée du Travail, qui influe sur le degré de douleur, nous n'avons pas de raison pour admettre le rapport des premières puissances ; il paraît au contraire que, à cause du manque du rétablissement des forces épuisées, ce rapport suit des puissances plus élevées. La détermination de cette fonction appartient à l'Anthropologie considérée physiologiquement.

Pour ce qui est de la différence du Travail naturel, quant à sa destination, elle consiste dans la différence de la nature de la production considérée relativement au but proposé. Ce but, déterminé à priori, est, ou 1° la satisfaction d'un besoin, ou 2° la production d'un instrument de Travail, ou enfin 3° l'emploi d'un tel instrument. — Telles sont aussi les différentes espèces du Travail naturel considéré relativement à sa destination.

§. II.

Travail artificiel.

En nous servant du principe énoncé ci-dessus, de l'examen de différentes espèces de Travail en général, nous aurons, pour le Travail artificiel, les résultats suivants.

D'abord, pour ce qui est de la différence du Travail artificiel, quant à sa nature considérée relativement à l'Économie en général, elle ne peut consister que dans la différence qu'il y a dans les instruments de ce Travail considéré sous l'aspect du sujet agissant, instruments qui constituent la base du Travail artificiel. Cette dernière différence consiste en ce que l'homme trouve, ou 1^o *hors de lui*, ou 2^o *en lui-même*, les instruments dont il se sert pour ses productions artificielles. L'usage des premiers se fonde sur la connaissance qu'il a, des lois de la Nature; celui des seconds, sur une culture de ses facultés naturelles.

Nous appellerons *mécaniques* les instruments de la première sorte, comme fondés, dans leur action, sur les lois de la Nature. Nous appellerons *techniques* ceux de la seconde sorte, comme fondés, dans leur action, sur l'adresse, sur une aptitude acquise dans l'emploi que l'homme fait de ses facultés naturelles.

En second lieu, pour ce qui est de la différence du Travail artificiel, quant à sa destination, elle consiste, comme pour le Travail naturel, dans la différence de la nature des productions artificielles considérée relativement au but proposé. Ce but est ici, ou 1^o la réalisation d'un objet dont la production serait impossible par nos forces naturelles, ou bien 2^o la diminution du Travail dans les productions naturelles.

Les instruments de la première sorte sont *nécessaires*, ceux de la seconde *non nécessaires à la production* pour laquelle ils sont employés. Par exemple, l'homme ne saurait produire du blé par ses forces naturelles; mais, il pourrait, pour certaines productions, se passer du levier dont il trouve convenable de se servir.

La dénomination, dont nous désignerons, dans cet ouvrage, les instruments de ces deux sortes, est celle de *nécessaires et non nécessaires à la production*. [Je pourrais peut-être me dispenser d'ajouter qu'il n'est ici question que d'une nécessité *relative*.]

Conclusion.

Le Travail étant le seul moyen dont une Nation peut pourvoir (constamment) à ses besoins, la totalité du Travail, dont elle peut disposer, constitue ce qu'on appelle ses *Fonds*.

Les différentes espèces des Fonds d'une Nation sont par conséquent déterminées par la différence qu'il y a dans le Travail en général. Ainsi, les Fonds d'une Nation se divisent en Fonds *naturels*, et en Fonds *artificiels*. Les premiers consistent dans la totalité des forces naturelles de la Nation ; les seconds, dans la totalité de ses instruments de Travail.

Les Fonds artificiels d'une Nation se subdivisent en Fonds *mécaniques* et en Fonds *techniques*. Les derniers consistent dans la totalité de la culture de ses forces naturelles, dans son adresse : les premiers dans la totalité de tous les autres instruments de Travail dont elle peut disposer. — Le degré de l'état des Fonds techniques d'une Nation constitue sa *civilisation*, du moins quant à l'adresse.

Les Fonds mécaniques sont proprement ce qu'on désigne communément par les Fonds d'une Nation. — Tout le monde sait que, en considération de leur loco-mobilité, on les divise en Fonds *fonciers* et en Fonds *mobiliers*.

CHAPITRE SECOND.

Lois de l'Établissement de la Valeur ABSOLUE.

L'objet de ce chapitre est de déterminer les lois selon lesquelles s'établit la quantité de Travail requise à la production de différents objets destinés à la satisfaction des besoins des Nations, quantité qui constitue leur *valeur absolue*. Ainsi, les produits en général étant ou na-

turels ou artificiels, nous séparerons nos recherches par deux §. §. Nous examinerons, dans le premier, la valeur absolue des produits naturels ; dans le second, la valeur absolue des produits artificiels.

Je crois pouvoir me dispenser d'avertir que, pour ce qui regarde les trois parties constituant la catégorie de la quantité, qui est le principe de ce chapitre, nous ne saurions nous élever, sans y avoir égard, à la connaissance de l'objet que nous nous proposons.

§. I.

Valeur ABSOLUE des produits naturels.

La valeur absolue d'un produit quelconque se fonde comme nous l'avons vu dans l'Introduction, sur la douleur attachée au Travail donné à sa production. Ainsi, le premier principe de la détermination de cette valeur consiste dans la relation d'un Travail spécifique quelconque à l'état du sujet agissant.

Pour le Travail naturel, cette relation consiste dans l'application *immédiate* que l'homme fait de ses forces naturelles à la production. Il s'ensuit que la valeur absolue des produits naturels en général dépend du degré de cette application.

Quant à la règle, que suit la variation du degré de l'application des forces naturelles de l'homme, elle consiste dans la différence de la nature du Travail naturel considéré relativement à l'Économie en général, c'est-à-dire, comme condition de la *valeur* du produit. Or, la nature du Travail naturel, considéré ainsi, ne diffère, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, que par le degré de la douleur qu'il produit dans le sujet agissant. Ainsi, les lois, que suit la variation du degré de cette douleur, constituent en même temps les lois de la variation du degré de l'application des forces naturelles de l'homme,

et par conséquent les lois de l'Établissement de la valeur absolue des différents produits naturels. — Il s'ensuit que cette valeur est en raison composée de l'effort dans la production et d'une certaine fonction de sa durée.

Cette règle est générale pour tous les produits du Travail naturel. L'hétérogénéité dans leur destination n'y apporte aucun changement; car, c'est de la nature de la production considérée relativement au sujet agissant, et non relativement à l'objet produit, que dépend la valeur absolue du dernier. Ainsi, le rapport de la valeur absolue de trois productions du Travail naturel, différentes quant à leur destination (savoir, 1^o la production d'un objet destiné immédiatement à la satisfaction d'un besoin, 2^o la production d'un instrument du Travail artificiel, et 3^o l'emploi d'un tel instrument), s'établit également selon la règle que nous venons de déterminer.

§. II.

Valeur ABSOLUE des produits artificiels.

La relation du Travail artificiel à l'état du sujet agissant consiste dans l'application *médiate*, que l'homme fait de ses forces naturelles, à la production, c'est-à-dire, dans l'application, qu'il fait de ces forces, à l'emploi de l'*instrument* de cette production. Ainsi, la valeur absolue des produits artificiels en général se compose de la valeur de l'emploi de l'instrument de la production, et de la valeur de l'action de cet instrument. La première est la valeur d'un produit naturel; la seconde ne peut consister que dans le changement que, pendant l'action, subit, dans sa valeur, l'instrument employé.

Mais, quelle est *la nature* de la valeur d'un instrument du Travail en général et par conséquent de cette partie de la valeur des produits artificiels qui consiste dans le changement que subit la valeur des instruments em-

ployés à leur production? C'est une question à laquelle nous devons répondre avant de nous occuper de la détermination du changement de valeur en question.

Un instrument A quelconque, que l'homme emploie pour une production artificielle, est lui-même un produit de son Travail : il peut être un produit du Travail naturel, ou bien un produit du Travail artificiel. — Dans le premier cas, la valeur de l'instrument A est évidemment de la nature de la valeur des produits naturels. — Dans le second cas, les instruments B, qui ont servi immédiatement à la production de l'instrument A, peuvent être, du moins en partie, des produits du Travail artificiel; mais, en remontant ainsi, dans la série entière des instruments requis à la production de l'instrument A, jusqu'aux derniers, ceux-ci seront nécessairement des produits du Travail naturel, et comme tels leur valeur sera de la nature de celle de pareils produits. Ainsi, la partie de la valeur des avant-derniers instruments, dans la série en question, partie qui dépend de l'action des derniers instruments de cette série, et par conséquent la valeur entière des avant-derniers instruments, parce que l'autre partie est la valeur de l'emploi des derniers instruments, est de la nature de la valeur des produits naturels. En redescendant ainsi jusqu'à l'instrument A, on trouvera que sa valeur est encore de la même nature. — Il s'ensuit que la valeur des produits artificiels, qui dépend en partie de celle des instruments de leur production, est de la même nature que celle des produits naturels, et que par conséquent la même unité pourra mesurer la valeur des uns et des autres.

Voyons maintenant qu'elles sont les lois selon lesquelles s'établit le changement que, pendant l'action, subissent, dans leur valeur, les instruments du Travail artificiel. — Le principe de la recherche de ces lois, quant à leur différence, consiste dans la différence de la nature des instruments en question. Ainsi, nous nous

occuperons séparément de l'objet, que nous avons en vue, 1^o dans les instruments mécaniques, 2^o dans les instruments techniques.

1^o.

En examinant la nature des instruments mécaniques, on trouvera que la règle générale, selon laquelle s'établit le changement qu'ils subissent, pendant l'action, dans leur valeur, est la suivante.

Si nous désignons par β la valeur initiale d'un instrument mécanique, par δ sa valeur à l'époque qu'on lui applique une amélioration, en supposant que δ est la valeur à laquelle la valeur initiale β se trouve réduite *par l'usage* de l'instrument, nous aurons la quantité $\beta - \delta$ qui, répartie selon la loi que suit, dans cet instrument, la réduction de sa valeur initiale β en δ , donnera les changements particuliers que cet instrument subit, pendant l'action, dans sa valeur. — La quantité de ces changements constitue, comme nous l'avons déjà vu, une partie de la valeur des produits artificiels pour lesquels cet instrument est employé.

La loi que suit, dans un instrument mécanique, la réduction de sa valeur initiale à celle qu'il a à l'époque de l'amélioration qu'on lui applique, est un objet dont la détermination appartient à la Technologie. — Il peut arriver que, pendant un certain temps, la valeur initiale β augmente par l'usage de l'instrument, comme cela arrive, par exemple, dans quelques instruments de musique : alors, le changement de la valeur de l'instrument pendant son usage, changement dont il est ici question, devient négatif, ce qui rend négative la partie de la valeur entière du produit, pour lequel cet instrument est employé, partie qui dépend du changement en question.

Quant à la détermination de la valeur initiale β , et de la valeur δ que l'instrument a à l'époque de l'amélioration qu'on lui applique, voici ce qu'il en est. — La détermina-

tion de la valeur initiale β d'un instrument mécanique est la même que celle de la valeur absolue d'un produit du Travail en général : ainsi, si l'instrument est un produit du Travail naturel, la détermination de β aura lieu selon la règle donnée dans le §. précédent ; s'il est un produit du Travail artificiel, elle aura lieu selon la règle que nous donnons dans celui-ci. — Pour ce qui est de la détermination de la valeur δ , qu'un instrument mécanique a à l'époque de l'amélioration qu'on lui applique, elle ne saurait avoir lieu selon aucune des deux règles en question, parce que l'état, dans lequel l'instrument se trouve alors, est un résultat de son usage et non un produit du Travail en général. Ce qui plus est, puisque l'état de cet instrument à l'époque en question n'est point un produit *immédiat* du Travail, sa valeur absolue δ ne saurait être évaluée d'une manière *directe* ; ce n'est que par la comparaison de son état actuel avec son état initial, ou bien avec l'état initial de tout autre instrument mécanique, qu'on pourra estimer la valeur δ . Mais, la règle de la comparaison en question étant celle de la valeur *relative* des produits du Travail, valeur qui fera l'objet du chapitre suivant, nous nous réservons de nous occuper de la détermination de la valeur absolue δ , qu'un instrument mécanique a à l'époque de l'amélioration qu'on lui applique, lorsque cette dernière règle nous sera connue.

Maintenant, si nous désignons par α la valeur absolue de l'amélioration appliquée à l'instrument mécanique dont la valeur, à cette époque, est δ , et par δ' la valeur absolue de cet instrument à l'époque d'une nouvelle amélioration, en supposant toujours que δ' est la valeur à laquelle $\delta + \alpha$ se trouve réduite *par l'usage* de cet instrument, nous aurons la quantité $\delta + \alpha - \delta'$ qui, répartie selon la loi que suit alors, dans cet instrument, la réduction de sa valeur $\delta + \alpha$ en δ' , donnera les changements particuliers que cet instrument subit, pendant l'action, dans sa valeur. — Il en serait de même avec toutes les

quantités $\delta' + \alpha' - \delta''$, $\delta'' + \alpha'' - \delta'''$, etc., qui auraient lieu pour les états suivants de l'instrument.

Telles sont les lois selon lesquelles s'établit le changement que, pendant l'action, subissent, dans leur valeur, les instruments mécaniques.

2°.

En examinant la nature de l'adresse des hommes, qui constitue les instruments techniques, on trouvera, pour le changement que, pendant l'action, elle subit dans sa valeur absolue, les résultats suivants.

Le changement de la valeur absolue d'un instrument technique, lors de son action, dépend du changement qu'il subit, par cet usage, dans l'état de sa *productibilité*. En effet, l'état, dans lequel cet instrument se trouve après l'usage qu'on en fait, n'étant pas un produit immédiat du Travail, sa valeur, dans cet état, ne saurait être évaluée que, en supposant que celle qu'il avait avant l'usage en question soit connue, par la comparaison de l'état où il se trouve, *comme instrument*, avant et après l'usage qu'on en fait.

Ainsi, en désignant par $1 : \varphi$ le rapport de l'état de la productibilité de l'instrument avant et après l'usage qu'on en fait, par v sa valeur absolue avant l'usage en question, nous aurons $v(1 - \varphi)$ pour le changement que, pendant cet usage, il subit dans sa valeur, et par conséquent pour cette partie de la valeur du produit qui dépend de ce changement.

La règle pour la détermination du rapport $1 : \varphi$ est la même que celle que suit la détermination de la valeur *relative* de cet instrument, comme tel. Elle fera un objet du chapitre suivant.

Remarque au §. II.

Les règles selon lesquelles s'établit la valeur absolue des produits artificiels du Travail, que nous venons de

donner, dans le §. II, pour les instruments mécaniques et techniques sont générales. — Quant à l'application de ces règles, elle ne peut avoir aucune difficulté. Pour déterminer la valeur absolue d'un produit quelconque du Travail artificiel, il suffirait de prendre la somme des changements de la valeur absolue des instruments employés à la production : cette somme, ajoutée à la quantité du Travail naturel employé pour mettre ces instruments en action, donnerait la valeur absolue en question.

Mais, quelque facile que soit l'application de ces règles, il pourrait quelquefois se présenter une difficulté dans leur emploi en général, c'est-à-dire, dans la détermination de ce qui constitue proprement l'instrument d'une production. Pour éluder cette difficulté, il suffit d'avoir présent le principe que « tout ce qui est indispensable à la production d'un objet quelconque, constitue une partie de l'instrument de cette production ».

Pour faciliter l'application de ce dernier principe, nous exposerons, par forme d'exemple, l'emploi, du moins quant à sa forme, des règles en question dans deux cas particuliers qui, au premier aspect, pourraient présenter quelque difficulté dans l'emploi en question. Ces deux cas sont, 1^o lorsque la réussite dans le produit dépend du bonheur dans l'usage du Travail, 2^o lorsque la fréquence de l'usage du Travail dépend de la nature du produit.

1^o.

Il y a certains objets, destinés à la satisfaction des besoins des Nations, dont la production requiert un nombre d'instruments plus grand que n'est celui dont ils sont des produits *immédiats*. Les instruments excédant ce dernier nombre servent *médiatement* à cette production, c'est-à-dire, ils fournissent la quantité de Travail qui, vu la nature de cette production, est anéantie dans la contre-action qui résiste aux obstacles opposés à la production de ces objets. — Du nombre de ces occupations sont,

l'exploitation des mines, la contre-bande, les différentes espèces de loteries, les productions de certains artistes, etc., etc.

Puisque, pour obtenir ces objets, il faut, outre le Travail nécessaire à leur production immédiate, du Travail qu'absorbe la résistance aux obstacles opposés à cette production, cette totalité du Travail requis constitue l'instrument de la production proprement dite de ces objets. Il s'ensuit que, leur valeur absolue devant être évaluée moyennant les règles données dans le §. II, pour les instruments mécaniques et techniques, il faut avoir égard à la totalité du changement que subissent, dans leur valeur, les instruments employés et nécessaires à cette production considérée dans toute son étendue.

2°.

Il y a certains produits qui déterminent, par leur nature, la fréquence de l'emploi du Travail destiné à leur production, c'est-à-dire, qui n'admettent cet emploi que dans des époques déterminées. Lorsque le Travail requis à leur production, est artificiel, l'emploi des règles (données ci-dessus), que suit la détermination de la valeur absolue de ces produits, est tout-à-fait direct et n'a besoin d'aucune nouvelle considération, si ce n'est que le changement de la valeur absolue de l'instrument pendant la non-action, doit, comme nécessaire, être compté dans la valeur du produit : mais, lorsque le Travail, requis à la production, est un Travail naturel, l'emploi des règles en question, vu la difficulté apparente dans la détermination de ce qui constitue l'instrument de la production proprement dite, paraît plus difficile. — Voici la marche qu'il faudrait prendre pour parvenir, moyennant le principe donné ci-dessus, à la détermination de l'instrument de cette production, détermination dont dépend la difficulté en question.

Avant tout, il sera peut-être nécessaire de lever une

nouvelle difficulté qui pourrait se présenter au lecteur, savoir, comment il peut être question d'un INSTRUMENT de production lorsqu'il s'agit de produits du *Travail naturel*. Voici ce qu'il en est. Les produits non artificiels sont sans doute des produits *immédiats* du Travail naturel; mais, le Travail naturel ne saurait avoir lieu que moyennant un instrument destiné à l'entretien de l'organisation animale de l'homme, instrument qui, en tant qu'il est un produit de l'activité de l'homme, s'appelle *subsistance*. Or, la subsistance étant un produit du Travail, il faut 1^o que la valeur de sa consommation annuelle soit, pour que cet instrument soit possible, moindre que le (ou du moins égale au) Travail naturel annuel qui a lieu moyennant cet instrument, ce qui arrive réellement et manifeste par là une espèce de finalité dans la nature; 2^o que la valeur absolue des produits du Travail naturel soit estimée, non par la quantité de Travail qu'ils contiennent réellement, mais par celle dont on aurait pu, *vu l'effet de la subsistance*, disposer ailleurs, et dont une partie se trouve perdue *nécessairement* par la nature de la production des objets en question.

Il ne reste maintenant que la difficulté de la détermination de l'instrument de la production en question; ou bien, pour parler plus correctement, de la détermination du changement de valeur que subit, pendant l'action, l'instrument de la production. — Pour lever cette dernière difficulté, considérons que, pour obtenir du Travail naturel pendant certaines époques de l'année, il est nécessaire d'entretenir pendant l'année entière le sujet de ce Travail, lorsque le temps de son inactivité se trouve, par la nature de cet emploi, tel qu'il ne saurait alors appliquer son Travail dans d'autres emplois. Or, la quantité de cet entretien, considérée comme instrument, étant capable, dans cet état de l'industrie de la société, de produire, dans les autres emplois du Travail naturel dans lesquels la fréquence est sans interruption, une certaine

quantité déterminée de Travail ; cette quantité de Travail est en même temps celle qui doit constituer la valeur des produits du Travail naturel de l'emploi en question dont la fréquence se trouve interrompue par la nature de la production. — Il ne nous reste donc qu'à déterminer la quantité de l'entretien donné aux sujets de cet emploi, pour pouvoir déterminer le rapport entre la quantité de Travail qui, dans cet emploi, est donnée réellement à la production, et la quantité qui y doit constituer la condition de la valeur.

Le but général du Travail de l'homme est, comme nous l'avons vu ci-dessus, la satisfaction à ses besoins. Ainsi, le Travail, comme accompagné d'un sentiment de douleur, doit, pour ce qui concerne sa quantité, être dans le même rapport que la quantité de jouissance qu'il produit par la satisfaction à des besoins. — Il s'ensuit que le rapport des quantités de jouissance qu'obtiennent les sujets des deux emplois du Travail naturel, où dans l'un la fréquence est sans interruption, et où dans l'autre la fréquence est déterminée par la nature de l'emploi, que ce rapport, dis-je, est le même que celui des quantités de peine subie par les uns et par les autres.

Pour ce qui est du rapport entre les quantités de peine subie quant à la relation que nous avons en vue par les sujets des deux emplois en question, il n'est pas le même que le rapport de la peine qui accompagne immédiatement le Travail donné réellement par les uns et par les autres dans leurs emplois respectifs. En effet, pendant que l'un des deux emplois se trouve dans l'inactivité, son sujet est privé par là même du plus grand des biens physiques, de celui *du repos après le Travail*, bien dont le sujet de l'autre jouit alors par la nature de son emploi ; ainsi, en comparant la peine attachée à ces deux emplois, comme emplois, il faut compter une partie du Travail du dernier, pendant le temps de l'inactivité du premier, comme servant à la production du bien en question.

Pour ce qui concerne le rapport des jouissances attachées aux deux emplois en question, il n'est pas non plus le même que celui des entretiens que reçoivent ces deux emplois. — En effet, outre la jouissance provenant de l'entretien que reçoit l'emploi dont l'activité dans le Travail est interrompue par sa propre nature, le sujet de cet emploi jouit encore, du moins négativement, de la non-activité nécessaire par la nature de son emploi.

Il suit de tout cela que la somme, de la jouissance provenant de l'entretien que reçoit l'emploi où l'activité est interrompue, et de la jouissance provenant de cette non-activité; doit être à la jouissance provenant de l'entretien que reçoit un emploi où l'activité est sans interruption, comme la peine attachée au premier emploi, comme emploi; est à celle attachée au second, considéré de même comme emploi. — La détermination exacte de ces rapports, qui contiennent la condition de la détermination du rapport des entretiens en question et, par conséquent, de la valeur des produits du Travail naturel de l'emploi où l'activité se trouve interrompue par sa propre nature, cette détermination, dis-je, appartient à l'Anthropologie.

Conclusion.

Pour ce qui concerne la valeur absolue des fonds d'une Nation, nous pouvons déduire, de tout ce qui a été dit dans ce chapitre, les résultats suivants.

1°.

Les fonds artificiels d'une Nation, comme produits du Travail des hommes, ont une valeur absolue.

Cette valeur est la quantité de Travail qu'il a fallu donner pour leur production. — La détermination de cette quantité suit les lois données dans ce chapitre.

2°.

Les fonds naturels d'une Nation, considérés comme

fonds, n'ont de valeur absolue que moyennant les fonds artificiels (la subsistance) qui servent à l'entretien des individus dont le Travail naturel constitue ces fonds. Les fonds naturels, n'étant pas des produits du Travail des hommes, du moins sous l'aspect dans lequel nous devons les envisager ici, ne sont pas susceptibles de valeur absolue : c'est la valeur des fonds artificiels en question, fonds qui s'identifient en quelque sorte avec les fonds naturels dont ils forment la condition de possibilité, qui constitue la valeur des fonds naturels considérés comme fonds.

Je dis « la valeur des fonds naturels *considérés comme fonds* » pour prévenir la confusion qu'on pourrait faire (par une application fautive des lois de la détermination de la valeur des produits artificiels, c'est-à-dire, des lois qui consistent dans le changement de la valeur de l'instrument de la production) de cette valeur avec celle des produits de ces fonds. La valeur de ces produits, comme produits naturels, s'établit *principalement* selon la quantité de Travail naturel qu'ils contiennent, et non selon le changement de la valeur des instruments de leur production : quoique ce dernier changement influe également sur leur valeur, comme nous l'avons vu plus haut dans la remarque de ce chapitre ; cette influence n'est cependant que secondaire et ne sert que pour régler, *entre les produits naturels*, le rapport de leur valeur absolue. Au contraire, la valeur des fonds naturels, comme fonds, s'établit par la valeur absolue des fonds artificiels requis à la possibilité des premiers, valeur qui peut différer, quoique jamais elle ne puisse surpasser, la valeur des produits de ces fonds naturels.

La relation du sujet à l'attribut, examinée dans le Travail, nous conduit à la connaissance des différentes espèces du Travail, ou plutôt à celle des différentes mesures de la quantité dans la valeur absolue des produits du Travail en général. L'acquisition de cette connaissance a été

l'objet du premier chapitre. — Il nous reste encore à examiner, dans le Travail considéré comme condition de la valeur en général, les relations de causalité et de communauté. C'est cet examen qui est l'objet du chapitre dont nous nous occuperons.

La relation de causalité dans le Travail, considéré sous l'aspect de l'Économie en général, consiste dans la relation qu'il y a entre la quantité du Travail, comme cause, et la quantité du produit de ce Travail, comme effet. Cette relation constitue une *valeur relative* dans les instruments du Travail, ou bien, ce qui est la même chose, un degré dans leur *productibilité*. (N. B. Produits de la division du Travail).

La relation de communauté dans le Travail, considéré de même comme condition de la valeur, consiste dans la contre-action, qu'exerce un produit quelconque, sur la quantité du Travail dont ce produit est un effet, c'est-à-dire, dans la détermination, par la nature du produit, de la quantité du Travail destinée à sa production. Cette relation constitue une *valeur relative* dans les produits du Travail, ou bien, ce qui est la même chose, un degré dans leur *utilité*. (N. B. Produits de la différence des besoins).

Ce petit manuscrit (1803) n'est qu'une partie d'un grand travail que l'auteur a fait dans le même temps, et dont il a, depuis, fixé les lois absolues dans la *Métapolitique messianique*, l'*Adresse aux Nations civilisées*, l'*Épître au prince Louis-Napoléon*, etc.

Nous pouvons détacher encore une partie complète, qui ne peut manquer d'intéresser, comparée à la statistique actuelle.

(Note de l'Éditeur.)

ARITHMÉTIQUE POLITIQUE.

INTRODUCTION.

L'Arithmétique politique a pour objet les règles suivant lesquelles peuvent être évaluées numériquement les forces de l'État. — Telle est la détermination absolue de l'objet de l'Arithmétique politique.

Jusqu'à ce jour, on ne s'est encore occupé que d'une partie de l'Arithmétique politique, savoir, de celle qui a pour objet les règles de l'évaluation numérique des *forces physiques* de l'État (des forces de la Nature qui est privée d'une volonté dirigée par la Raison). — Quant aux *forces pragmatiques* (celles qui accompagnent la volonté humaine) de l'État, je ne connais encore qu'un seul essai qui ait été fait sur l'évaluation numérique de telles forces, savoir, la détermination des divers modes d'élection ou de scrutins.

Nous ne nous proposons nullement ici d'outre-passer les bornes de l'état actuel de l'Arithmétique politique. Nous nous contenterons d'exposer la science telle qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, nous ne nous occuperons que des règles de l'évaluation numérique des forces physiques de l'État.

Or, l'Économie politique nous apprend que les forces physiques de l'État peuvent et doivent être considérées sous deux points de vue différents, qui sont :

- 1°) le point de vue *caméralistique* et
- 2°) le point de vue *financier*.

Dans le premier de ces deux cas, l'Arithmétique politique a pour objet de déterminer les règles de l'évaluation nu-

mérique des sources dont découle le revenu public ou le revenu du Gouvernement, c'est-à-dire, les règles de l'évaluation numérique des forces physiques de l'État considérées par rapport *aux membres qui composent l'État*. Dans le deuxième cas, l'Arithmétique politique a pour objet de déterminer les règles de l'évaluation numérique de tout ce qui concerne le revenu public (sa perception et son emploi), c'est-à-dire, les règles de l'évaluation numérique des forces physiques de l'État considérées par rapport *au gouvernement*. — Telles sont les deux parties principales de l'Arithmétique politique dans son état actuel.

Quant à la marche que nous suivrons dans ce Cours, nous exposerons, dans chacune des deux parties que nous venons d'indiquer, d'abord

a) Les résultats principaux qu'on a obtenus par l'Arithmétique politique; résultats qui, outre leur utilité immédiate, nous serviront comme de tables des objets dont nous aurons à rechercher les règles de l'évaluation numérique; ensuite

b) Les procédés ou les règles que l'on a suivies pour parvenir aux résultats précédents ou, en général, les procédés qu'on doit suivre pour parvenir aux évaluations numériques des forces physiques de l'État, et c'est là proprement le véritable objet de l'Arithmétique politique.

Le Tableau suivant indiquera l'ensemble et les divisions de l'Arithmétique politique telle qu'elle est dans son état actuel, et nous dispensera d'en dire davantage dans cette Introduction.

TABLEAU DE L'ARITHMÉTIQUE POLITIQUE.

A) Résultats principaux obtenus par l'Arithmétique politique.

a) Évaluation numérique des forces physiques de l'État considérées par rapport aux membres qui le compo-

sent, ou Évaluation numérique des forces du revenu public.

- a2) Évaluation numérique des forces physiques qui constituent le *travail immédiat* et de tout ce qui y est relatif.
- b2) Évaluation numérique des forces physiques qui constituent les *instruments* du travail.
- a3) Évaluation numérique de la valeur des fonds, de leurs profits et de tout ce qui y est relatif.
- b3) Évaluation numérique de la valeur du sol, de ses rentes et de tout ce qui en dépend.
- b) Évaluation numérique des forces physiques de l'État considérées par rapport au gouvernement, ou Évaluation numérique du revenu public.
- a2) Évaluation numérique des revenus ordinaires et de ce qui y est relatif.
- b2) Évaluation numérique des revenus extraordinaires, tels que trésors, emprunts, etc. et de tout ce qui y est relatif.
- B) Procédés ou Règles pour parvenir à l'évaluation numérique des forces physiques de l'État.

Remarque. — Les divisions sont les mêmes dans cette seconde partie de l'Arithmétique politique, comme dans la première.

Science de l'Arithmétique politique.

A), a), a2) Évaluation numérique des forces physiques qui constituent le *travail immédiat* et de tout ce qui y est relatif.

On conçoit que cette évaluation se réduit à celle du nombre des habitants; de la population et de tout ce dont dépend le nombre des habitants. — Or, voici, quels sont les résultats obtenus là-dessus par l'Arithmétique politique.

1°) *Durée probable de la vie humaine.*

Il est probable qu'un enfant nouvelle-

ment né vivra.....	34 ans	6 mois
Un enfant de 1 an.....	41 —	9
3 ans.....	45 —	7
5	46 —	4
10	44 —	9
Une personne de 15 ans.....	41 —	6
20	38 —	3
25	35 —	3
30	32 —	3
35	29 —	8
40	26 —	6
45	23 —	—
50	20 —	11
55	17 —	—
60	14 —	2
65	11 —	5
70	8 —	11
75	6 —	8
80	4 —	10
85	3 —	3
90	2 —	—

2°) *Circonstances de la naissance.*

Le nombre de mariages est à celui des habitants d'un pays dans le rapport de 175 à 1000.

On ne saurait compter que 4 enfants par mariage dans un pays entier. — Dans les villes, on ne compte que 35 enfants sur 10 mariages.

Parmi toutes les femmes mariées d'un pays, il n'y en a qu'une sur 6 qui enfante dans l'année. Parmi toutes les femmes d'un pays, mariées ou non mariées, qui sont au-

dessus de 12 ans, il n'y en a que 1 sur 12 qui enfante dans l'année.

Enfin, parmi la totalité des femmes d'un pays, il n'y en a que 1 sur 18 qui enfante dans l'année.

La plupart des naissances tombent aux mois de Février et de Mars qui se rapportent, quant à la conception, aux mois de Mai et Juin.

Les enfants les plus sains naissent dans les mois de Janvier, Février et Mars.

Parmi 65 à 70 enfants naissants, il ne se trouve qu'une paire de jumeaux.

Le rapport entre les garçons et les filles qui naissent annuellement est comme 21 à 20 ou comme 104 à 100 ; c'est-à-dire, sur 100 filles qui naîtront dans l'année, il naîtra 104 garçons et par conséquent 4 garçons de plus. Mais, dans l'enfance il meurt $\frac{2}{3}$ de garçons de plus qu'il ne meurt de filles, ce qui fait que, dans l'âge viril, le nombre d'hommes est égal à celui des femmes.

Les naissances qui ont lieu avant 9 mois de portée sont plus fréquentes que celles qui arrivent après 9 mois de portée.

3°) *Circonstances de la mortalité.*

Sur 1000 personnes vivantes, il en meurt 28 annuellement.

La moitié de ceux qui naissent meurent avant d'atteindre 17 ans ; de manière que ceux qui survivent plus ou moins à cette époque, jouissent d'une préférence que la moitié du genre humain ne peut atteindre.

Sur 200 enfants qui naissent, on n'en saurait pas encore compter 1 qui meurt en naissant.

Sur 100 enfants qui naissent, on ne peut pas encore compter 1 qui mourrait pendant les couches de la mère.

Parmi 115 mortes, on ne compte qu'une femme morte en couches ; et parmi 400 mortes, une seule femme morte dans l'enfantement.

Sur 1000 enfants nourris par leurs mères, il en meurt tout au plus 300; et sur 1000 enfants nourris par des nourrices, il en meurt 500.

La mortalité des enfants est considérablement augmentée dans notre siècle. Les convulsions et les douleurs de dents tuent la plupart.

Quant à la petite vérole naturelle, elle tue plus de filles que de garçons.

Le rapport de la mortalité des deux sexes est comme 100 à 108, c'est-à-dire, sur 100 femmes qui meurent, il meurt 108 hommes.

La durée de la vie est plus probable chez la femme jusqu'à 60 ans; mais, passé 60 ans, elle est plus probable pour l'homme.

Parmi les femmes, celles qui sont mariées vivent plus longtemps que celles qui ne le sont pas.

Le rapport entre les personnes vieilles qui meurent dans les saisons froides et celles qui meurent dans les saisons chaudes est comme 7 à 4.

Sur 1000 personnes mortes, il en meurt 250 dans l'hiver, 290 dans le printemps, 225 dans l'été et 235 dans l'automne.

Le printemps est plus meurtrier que le reste de l'année. Mais, dans des grandes villes, telles que Londres et Paris, c'est l'hiver.

HOËNÉ WRONSKI.

COURS DE GÉOGRAPHIE.

ARCHITECTONIQUE DE LA GÉOGRAPHIE.

- A) Géographie naturelle (Productions de la *Nature*).
 - a) Géographie mathématique (*Forme* de la Terre).
 - a2) Considérée avec *abstraction* du mouvement.
 - a3) Figure de la Terre.
 - b3) Grandeur de la Terre.
 - b2) Considérée par *rapport* au mouvement.
 - a3) Rotation de la Terre.
 - b3) Translation de la Terre.
- b) Géographie physique (*Matériel* de la Terre).
 - a2) Didactique géographique (Phénomènes naturels généraux de la Terre).
 - a3) Partie élémentaire (Éléments de la Terre).
 - a4) Éléments fluides.
 - a5) La Mer.
 - b5) L'Atmosphère.
 - b4) Éléments solides. = LA TERRE.
 - b3) Partie méthodique (Produits de la Terre).
 - a4) Produits inorganiques. = MINÉRAUX.
 - b4) Produits organiques.
 - a5) Végétaux.
 - b5) Animaux.
 - b2) Caractéristique géographique (Phénomènes natu-

rels particuliers de la Terre qui caractérisent certains endroits ou pays).

B) Géographie artificielle (Productions de l'*Homme*).

a) Géographie politique (Réunion des hommes pour l'obtention du bien-être négatif — la *sûreté*).

a2) Géographie politique générale (Description générale des États politiques de la Terre).

a3) Démarcations et Relations des États indépendants.

b3) Démarcations et Relations des États fédéralisés.

b2) Géographie politique particulière (Description particulière des États politiques de la Terre).

a3) Partie élémentaire. = Départements communaux. (Ici appartiennent, entre autres les villes).

b3) Partie méthodique. = Départements sociaux.

a4) Départements constitutionnels (Corporations, États, Élections, etc.).

b4) Départements organiques.

a5) Départements des forces pragmatiques d'un État.

a6) Départements judiciaires.

b6) Départements éphorains.

a7) Département de Police.

b7) Département de Sociation.

a8) Département de l'Économie sociale.

a9) Départements institutionnels.

b9) Départements religieux.

b5) Départements des forces physiques d'un État.

a6) Départements caméralistiques.

a7) Départements économo-politiques (population, richesses, etc., bases des finances).

b7) Départements financiers.

b6) Départements foralistiques.

a7) Départements des forces passives (Classification politique et description des forteresses).

b7) Départements des forces actives ou Départements militaires.

- b) Géographie homilétique. (Réunion des hommes pour l'obtention du bien-être positif — la *félicité*).
- a2) Géographie de l'Économie sociale (pour le bien-être positif physique).
- a3) Géographie industrielle.
- a4) Exploitation des Produits.
- a5) Exploitation des Produits inorganiques (Exploitation des Mines).
- a6) Exploitation des Minéraux.
- b6) Exploitation des Métaux.
- b5) Exploitation des Produits organiques.
- a6) Exploitation des Produits organiques spontanés.
- a7) Chasse.
- b7) Pêche.
- b6) Exploitation des Produits organiques cultivés.
- a7) Dendrographie.
- b7) Agriculture.
- a8) Culture des végétaux.
- b8) Culture des animaux.
- b4) Fabrication des Produits.
- a5) Fabrication *purement physique* des Produits. = MÉTIERS.
- b5) Fabrication *pragmatiquement physique* des Produits. = x
- a6) Fabrication chimique. = FABRIQUES.
- b6) Fabrication mécanique. = MANUFACTURES.
- b3) Géographie commerciale.
- a3 bis) Objets commerciaux.
- a4) Commerce positif ou de translation.
- a5) Transport des marchandises.
- a6) Transport terrestre.
- b6) Transport maritime.
- b5) Transport des valeurs, Liquidation des soldes. = BANQUES.
- b4) Commerce négatif ou d'assurance.

- a5) Assurance industrielle.
- b5) Assurance commerciale.
- b3 bis) Moyens commerciaux.
 - a4) Genre de commerce.
 - b4) Moyens d'échange.
 - a5) Moyens physiques.
 - a6) Mesures.
 - b6) Poids.
 - b5) Moyens pragmatiques. = NUMÉRAIRE.
 - a6) Numéraire réel.
 - b6) Numéraire fictif.
- N. B. — La Géographie politique et la Géographie homilétique peuvent chacune avoir leurs Didactiques et Caractéristiques, comme la Géographie physique.
- b2) Géographie de la Culture sociale (pour le bien-être positif hyperphysique).
- a3) Géographie littéraire.
 - a4) Langues (Signation de la Pensée).
 - b4) (Production de la Pensée).
 - a5) Sciences.
 - b5) Arts.
- b3) Géographie religieuse.
 - a4) Religion extérieure (Cultes religieux).
 - a5) Religions indépendantes.
 - b5) Schismes religieux.
 - b4) Religion intérieure. (Moralité des Peuples).

N. B. — Das höchste Ideal der *politischen* Geschichte ist die *absolute* Thätigkeit der Freyheit, næmlich diejenige Thätigkeit deren Wirkung zum Zweck *ihre eigene allgemeine* Bestchung hat.

Traduction.

N. B. — L'idéal le plus élevé de l'Histoire politique est l'activité *absolue* de la liberté, c'est-à-dire, cette activité dont l'action a pour but *sa propre existence universelle*.

GÉOGRAPHIE.

(N. B. Les élèves présenteront d'abord la division de la Géographie, en classant les différents objets qui appartiennent à cette science. Ils répondront ensuite sur les objets suivants).

GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE.

I) *Forme* de la Terre.

A) *Sphéricité* de la Terre.

a) *Preuves rationnelles.*

- 1) Tirées des phénomènes terrestres.
- 2) Tirées des phénomènes célestes.
- 3) Tirées de la théorie de la gravitation.

b) *Preuves expérimentales.* (On exposera ici les différents voyages qui ont été faits autour du globe terrestre, depuis Magellan jusqu'à Krusenstern, en allant de l'est à l'ouest, et le voyage du napolitain Cauri fait en sens contraire).

c) Opinions sur la rotondité de la Terre, depuis les Chaldéens jusqu'à l'évêque Virgil (dans le 8^{me} siècle).

B) *Aplatissement* ou *ellipticité* de la Terre.

a) *Preuves rationnelles.*

1^o) Par la longueur du pendule (1^{re} observation faite à Cayenne par Kischer).

2^o) Par les lois de l'hydrostatique (d'après Huyghens et Newton).

b) *Preuves expérimentales* tirées de la mesure des degrés.

1^o) Exposé des différentes mesures, depuis celles de Laponie et du Pérou, jusqu'aux dernières mesures du méridien de Paris, par Delambre, Méchain, Biot et Arago.

2°) Résultats de ces mesures.

- α) Quantité de l'aplatissement de la Terre.
- β) Irrégularité de la forme du globe terrestre ; et hypothèse de M. Klugel pour concilier les différentes mesures.
- c) Histoire des opinions sur l'aplatissement de la Terre ; et des différentes mesures du globe terrestre, depuis celle rapportée par Aristote jusqu'à la mesure de Picard.

II) *Mouvement* de la Terre.A) *Mouvement de rotation*.

a) Preuves.

- 1°) Preuves tirées *par induction* de l'ensemble du système du monde.
- 2°) Preuves tirées *par analogie* de la rotation des autres planètes.
- 3°) Preuves *rationnelles* tirées de la diminution de la pesanteur des corps en s'approchant de l'Équateur.
- 4°) Preuves *expérimentales* que présente la déviation des corps tombant librement à la surface de la Terre (d'après les expériences de Guglielmini). Ici MM. les élèves de la première division des Mathématiques, exposeront une théorie nouvelle de cette déviation, qui donne les formules obtenues déjà par M. le C^{te} Laplace.

b) Résultats.

- 1°) Pôles du Monde et de la Terre. — Distance actuelle de l'étoile polaire au pôle arctique. — Son rapprochement annuel, et l'époque du *minimum* et du *maximum* de sa distance.
- 2°) *Équateur* céleste et terrestre. — Hémisphère septentrional et méridional.
- 3°) *Méridiens* célestes et terrestres. — Hémisphère occidental et oriental. — Points cardinaux et rhumbs de vent. Ici MM. les élèves donneront un exposé historique des différents gnomons et méridiens.

diens les plus réputés, depuis le gnomon de Jérusalem, nommé le cadran du roi Achaz, jusqu'à la méridienne de la cathédrale de Milan, construite en 1786 par MM. de Cesnis et Reggio.

4^o) *Latitude* terrestre.

α) Détermination de la latitude par le procédé synthétique connu, en employant la hauteur de l'étoile polaire.

β) Idée du procédé analytique nouveau de M. Delambre, en employant la distance d'une étoile au zénith, prise à un instant donné.

5^o) *Longitude* terrestre.

a) Importance de ce problème. — Ici MM. les élèves présenteront un exposé historique des différents prix qui ont été proposés pour ce grand problème, depuis celui proposé en 1598, par Philippe III, roi d'Espagne. Ils exposeront également les progrès de l'art de mesurer le temps par le moyen du garde-temps, du chronomètre, etc., depuis Gemma Fisius, Mélius, etc. jusqu'à Thomas Mudge, inventeur de l'échappement libre. Ils feront surtout connaître les travaux de Harrisson, de le Roy et de Berthoud.

b) Détermination de la Longitude sur Terre.

I) Par des moyens géodésiques.

II) Par des moyens astronomiques.

1^o) Par les éclipses de la Lune. — Méthode de multiplication des observations du P. Hell.

2^o) Par les éclipses des Satellites de Jupiter. — Méthode de correction de Bailly.

3^o) Par les éclipses du Soleil. — Idée de la parallaxe.

4^o) Par les Occultations des Étoiles, qui est la méthode la plus exacte.

5^o) Enfin, par les passages de Mercure et de Vénus sur le disque du Soleil. — MM. les élèves présenteront ici un exposé historique du célèbre passage de Vénus en 1769.

c) Détermination de la longitude sur Mer.

I) Procédés impraticables jusqu'à ce jour.

1^o) Par l'*éclipse du 1^{er} Satellite de Jupiter*. — Chaise marine d'Irwin — épreuve faite par Maskelyne, dans son voyage aux îles Barbades, — efforts nouveaux mais infructueux de Fyot et de Kratzenstein.

2^o) Par la *Déclinaison et l'Inclinaison de l'aiguille aimantée*. — Les courbes Halleyennes. — L'explication d'Euler — Hypothèse récente de Mayer, reproduite par MM. de Humboldt et Biot — Mesure de la déclinaison et surtout de l'inclinaison.

II) Procédés pratiques.

1^o) Par les *montres marines*. — MM. les élèves exposeront ici les progrès de l'art de mesurer le temps, etc. Ils donneront également une idée de la perfection du chronomètre de Josiah Emery, d'après le voyage de M. le baron de Zach. — Opposition de Maskelyne.

2^o) *Par le mouvement de la Lune*.

a) *Exposé historique*. — Première idée due à Werner de Nuremberg (en 1514). — Progrès ultérieurs jusqu'à Halley qui le premier fit employer cette méthode, — son établissement définitif dans le voyage de Cook. — Premiers progrès de la théorie lunaire par Bradley et Simpson. — Tables lunaires de Mayer, perfectionnées par Moris et Mason. — Tables nouvelles de Burg, publiées par le bureau des Longitudes de France; munificence de S. M. l'empereur Napoléon. — Les grandes tables anglaises entreprises en 1769 par Mitchel. — Les grandes tables de Mendoza publiées à Londres en 1805, etc., etc., etc.

b) *Exposé théorique*. — Idée des méthodes les plus remarquables, telles que celles de Dunthorn,

Borda, Delambre, Lacaille, Fuss, Kraff et Mendoza. — Aperçu des méthodes graphiques de Lacaille, Margotts et Maingon.

B) *Mouvement de translation* de la Terre.

Comme ce mouvement de la Terre appartient déjà à l'Astronomie théorique, on en a renvoyé l'étude à l'année prochaine. — Cependant, MM. les élèves exposent la preuve principale et irrécusable de ce mouvement tirée de l'aberration des astres, découverte par Bradley.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Cette partie intéressante de la Géographie exigeant des connaissances de *Physique*, de *Chimie* et d'*Histoire naturelle*, on a été forcé d'en renvoyer l'étude à l'année prochaine, où les élèves étudieront les éléments des sciences que nous venons de nommer. — Un seul résultat a pu être consigné cette année : c'est la variation de la densité des couches atmosphériques, eu égard à la pesanteur et à la température de l'atmosphère. MM. les élèves de la 1^{re} division des Mathématiques, démontreront les formules de M. le comte la Place, qui y sont relatives, et en feront l'application à la mesure des hauteurs par le moyen du baromètre, en confrontant cette importante théorie avec les mesures trigonométriques de Pritel et de Ragand.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE.

Première partie. — Géographie politique théorique.

(On s'est borné dans cette année à la connaissance de l'origine des différents peuples de l'Europe, d'après leurs langages ; et à la connaissance de leurs religions).

A) *Peuples de l'Europe* classés d'après leurs langues (suivant MM. Schloetzer, Gatterer, Adelung et Vater.)

I) *Peuples Tschoudes.*

- 1^o) Les Lapons. 2^o) Les Finnois. 3^o) Les Esthoniens.
- 4^o) Les Lives.

II. *Peuples Slaves.*

- 1^o) Les Polonais. 2^o) Les Russes. 3^o) Les Serviens.
- 4^o) Les Croates. 5^o) Les Bohêmes ou Bohémiens. 6^o) Les Windes autrichiens. 7^o) Les Lusaciens ou Sorabes.

III. *Les Lettons.*

IV. *Les Hongrois.*

V. *Peuples Germaniques.*

A) *Branche teutonique.*

- 1^o) Les Allemands. 2^o) Les Hollandais et les Flamands.
- 3^o) Les Anglais.

B) *Branche scandinave.*

- 1^o) Les Danois. 2^o) Les Norwégiens. 3^o) Les Islandais.
- 4^o) Les Suédois.

VI. *Les Grecs.*

VII. *Les Turcs.*

VIII. *Les Albanais.*

IX. *Peuples dont les langues viennent du latin.*

- 1^o) Les Italiens. 2^o) Les Espagnols. 3^o) Les Portugais.
- 4^o) Les Français. (MM. les élèves exposeront ici les progrès de la langue française, depuis la formation de la langue *romane*, et sa division, au 13^e siècle, en deux dialectes, la langue d'*Oc*, et la langue d'*Oui*). 5^o) Les Grisons. 6^o) Les Walaques.

X. *Peuples cimbriques.*

- 1^o) Les habitants de la principauté de Galles, et du pays de Cornouailles. 2^o) Les Bas-Bretons. (MM. les élèves relèveront ici l'erreur des littérateurs qui, ignorant les langues du Nord, prennent la langue *Kimreg* des Bas-Bretons pour la langue celtique).

XI. *Peuples celtiques.*

- 1^o) Les Irlandais. 2^o) Les Écossais.

XII. Les *Biscayes* ou *Basques*.

XIII. *Peuples vagabonds* ou *étrangers à l'Europe*.

1°) Les Juifs. 2°) Les Arméniens. 3°) Les Bohêmes (Zingari).

B) *Religions* ou *Cultes des Peuples de l'Europe* (d'après M. Meiners).

a) *Religion naturelle* ou *Déisme*. (MM. les élèves présenteront un exposé historique de son établissement public en Europe, d'abord en Angleterre, et ensuite en France, sous le nom barbare de Théophilanthropie [il aurait fallu dire Théanthropophilie]).

b) *Religion positive*, ou *Culte de Jéhovah*.

I) Une seule révélation (de Moïse). = LES JUIFS.

II) Deux révélations (de Moïse et de Jésus-Christ). = LES CHRÉTIENS.

α) Les Chrétiens qui, outre la Bible, reconnaissent encore une autre autorité. (Ici MM. les élèves présenteront un exposé historique des *conciles œcuméniques* qui ont eu lieu avant la scission des deux églises).

1°) *Église d'Occident* ou *les Catholiques*. 2°) *Église d'Orient*.

I) *Les Orthodoxes*. (Les Grecs et les Russes). II) *Les Nestoriens*. III) *Les Monophysites* (Jacobites, Coptes et Arméniens). IV) *Les Maronites*.

β) Les Chrétiens qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de la Bible.

1°) *Unitaires, Sociniens*. 2°) *Protestants* (Luthériens et Réformés). 3°) *Anglicans*. 4°) *Enthousiastes et mystiques*.

(I. Frères évangéliques ou Frères Moraves. II. Menonites. III. Quakers. IV. Piétistes).

III) Trois révélations (de Moïse, de Jésus-Christ et de Mahomet). = LES MUSULMANS.

A) Les *Sunnites*.

B) Les *Schiites* ou *Asides*.

Seconde Partie. — Géographie politique descriptive.

(A cause de l'étendue du sujet, MM. les élèves n'ont pu embrasser cette année que l'Afrique, l'Amérique et l'Océanique. L'étude spéciale de l'Europe et de l'Asie est renvoyée à l'année prochaine; à l'exception de la France, par laquelle on a commencé l'étude de la Géographie).

I) *Océanique* (nommée aussi Australie, Polynésie, Indes méridionales, etc.).

(D'après les voyages de Byron, Cook, Bougainville, Wallis et Cartent, Will, Bligh, Clerke, Gore, Sonncet, Portlock, Dixon, Philipp, Hunter, White, Vancouver, La Peyrouse, Labillardière, Colnett, Bauduin, etc.). — MM. les élèves exposeront surtout les nouvelles découvertes faites sur les côtes occidentales de la Nouvelle-Hollande dans le voyage sur la frégate *la Géographie*, ordonné par S. M. l'Empereur Napoléon.

II) *L'Amérique*. — MM. les élèves feront précéder la description de l'Amérique, d'une notice historique d'après Robertson, de Ulloa, Gily, etc.

A) *Amérique Septentrionale*.

(D'après Ebeling, Egade, Cranzen, Ellis, Umfswille, Carlwright, Lord Mulgrave, Kalm, Amburcy, Bartram, Bossut, Portlock, Dixon, Carver, la Rochefoucauld-Liancourt, Vancouver, Dalrymple, Wafers, Makensie, Volney, etc.).

B) *Amérique moyenne ou Indes Occidentales*.

(D'après Labat, Oldendorp, Byron, Edward, Long, Browne, Merem de St-Méry, Atwood, Suckling, Euphrasen, Paterson, Hering, Luffman, etc., etc.).

C) *Amérique méridionale*.

(D'après Ulloa, Gily, Molina, Anson, Bougainville, de la Condamine, Beger, Lery, Vidaure, de Charlevoix, Debrizhofn, Felkner, Stodmann, de Humboldt, etc., etc.).

MM. les élèves exposeront surtout les nouvelles connaissances rapportées du voyage de M. de Humbold.

III. *Afrique.*

(D'après Pelegrino Guidotti, Brun, la Société africaine, Houghton et Magra, Mungo-Park, Brown, Lamiral, Hartmann, Heynitz, Sonnini, Savary, Norden, Adanson, Spaerman, Levailant, Barnow, Bruck, etc., etc.).

mais, cette division s'est faite à une époque si reculée qu'on peut presque regarder les Teutons et les Scandinaves comme deux nations particulières.

1^o) *Peuples teutoniques.*

Lorsque les Teutons paraissent pour la première fois dans l'histoire, on les voit déjà divisés en deux branches principales, parlant deux dialectes tellement différents, que cette séparation doit s'être faite dans des temps extrêmement reculés. Ces deux dialectes se sont conservés jusqu'à nos jours; on les distingue par la dénomination de *Haut-Allemand* et de *Bas-Allemand*. Le plus ancien monument du Haut-Allemand est la Bible par l'Évêque Ulphilas, faite dans le 4^e siècle après Jésus-Christ, pour les Goths, peuples teutoniques. Le Bas-Allemand est infiniment moins dur que l'autre dialecte; mais, il est en même temps moins perfectionné et presque entièrement relégué parmi le bas peuple. C'était la langue des anciens Franks, des Frisons, etc. On le parle dans les provinces situées sur la mer d'Allemagne et sur la mer Baltique, en Westphalie, Basse-Saxe, Holstein, Poméranie et Brandebourg.

Les peuples d'origine teutonique sont a) les *Allemands*; b) les *Hollandais* et les *Flamands*; c) les *Anglais*.

a) *Les Allemands.*

Les *Allemands* (nom qui vient d'une ancienne confédération des peuples teutoniques) se trouvent en Allemagne, en Alsace, en Suisse, en Silésie, dans le royaume de Prusse, en Courlande et en Livonie. Leur langue est le *Haut-Allemand*, dont les principaux dialectes sont 1^o) le *Souabe*, en Alsace, en Souabe et en Suisse; 2^o) le *Bavarois*, en Bavière et en Autriche et 3^o) le *Saxon*. Ce qu'on appelle plus particulièrement *Haut-Allemand*, est le dialecte de l'Allemagne supérieure, corrigé et épuré; c'est la langue des livres, des cours et de la bonne compagnie.

b) *Les Hollandais et les Flamands.*

Leur langue est un mélange des dialectes des Francs, des Frisons et de celui de la Basse-Saxe, avec la langue française. Le *Hollandais* et le *Flamand* sont deux dialectes de la même langue. Lorsque, dans le 16^e siècle, le Brabant et la Flandre avaient une cour et beaucoup de commerce, le dialecte flamand prédominait; mais, depuis que les provinces septentrionales (la Hollande) se séparèrent des autres, c'est surtout le Hollandais qui a été employé par les hommes de lettres.

c) *Les Anglais.*

La langue anglaise est fille de la teutonique. — Les Anglais et les Saxons s'établirent dans l'île britannique en 450 et y introduisirent les deux dialectes qu'ils parlaient; celui des Anglais au nord et celui des Saxons au sud de la Tamise. Le dialecte saxon prédomina quand l'heptarchie fut réunie sous un seul roi de cette nation. Dans le 8^e siècle, l'Angleterre fut soumise aux Danois, et alors la langue danoise devint celle de la cour; lorsque Edouard-le-Con-

fesseur réintroduisit la langue saxonne, elle resta mêlée avec la danoise. Par l'avènement de Guillaume-le-Conquérant, le français-normand fut introduit à la cour, dans les tribunaux et dans les écoles. Les enfants des grands étaient envoyés, pour leur éducation, en Normandie, et la langue saxonne fut réduite à être celle du bas peuple. Cependant, elle reprit le dessus vers la fin du 13^e siècle, lorsque les villes ou communes obtinrent une part à l'administration. Sous Edouard III, elle redevint la langue des affaires publiques ; mais, dans l'intervalle qui s'était écoulé depuis Guillaume-le-Conquérant, elle avait été amalgamée avec un si grand nombre de mots français, qu'on ne peut plus dès lors l'appeler saxonne. C'est là le commencement de la *langue anglaise*, qui par conséquent consiste dans un mélange de saxon (qui en forme le fond), de danois, de français et de latin ; on n'y trouve rien ou bien peu de chose, des peuples qui ont habité l'île avant les Saxons (les Celtes, les Cimbres et les Romains) ; car, les mots latins qu'elle a adoptés, proviennent des missionnaires qui ont porté le Christianisme dans l'île.

2^o) *Peuples scandinaves.*

La Scandinavie a été peuplée dans les temps les plus reculés, par des nations germaniques. Leur langue, différente de la teutonique, se partage en trois branches : le *danois*, le *norvégien*, dont l'*islandais* est un dialecte et le *suédois*. Il faut remarquer ici que, contre l'opinion de beaucoup d'hommes de lettres, il n'existe point, dans la Scandinavie, de langue nommée *runique*. Les *runes* sont des espèces de caractères formant des lignes droites et imités de lettres capitales latines, dont on s'est servi dans quelques vieilles inscriptions qui nous restent. — Venons à la description des quatre peuples scandinaves, qui sont a) les *Danois*, b) les *Norvégiens*, c) les *Islandais*, et d) les *Suédois*.

a) *Les Danois.*

Les Danois s'appelaient originairement *Jutiens*. Le nom de Danois se trouve pour la première fois vers la fin du 9^e siècle. *Danemarck* veut dire pays des Danois. Leur langue est, de toutes les langues scandinaves, celle qui se rapproche le plus des dialectes frison et saxon; elle a été négligée sous les rois allemands qui règnent dans ce pays depuis le 15^e siècle; mais, vers le milieu du 18^e siècle, on a commencé à la cultiver, et elle renferme aujourd'hui des morceaux estimables dans plusieurs genres de littérature. Elle a infiniment plus de douceur et d'harmonie que la langue allemande.

b) *Les Norwégiens.*

La langue norvégienne n'est guère usitée que dans les campagnes; dans les villes et parmi les classes bien élevées, on parle danois. Dans les îles Orcades, dont les habitants s'appellent Norns; et dans les îles Féroë, on parle norvégien.

c) *Les Islandais.*

La langue islandaise est un dialecte du norvégien, mais beaucoup plus poli; il existe un grand nombre de poésies islandaises du 12^e et du 13^e siècle, qui ont été recueillies dans l'*Edda*.

d) *Les Suédois.*

Les Goths, peuple teutonique qui, à une époque incertaine, sont allés s'établir dans la Suède, à côté des Suédois, ont eu beaucoup d'influence sur la formation de la langue qu'on y parle aujourd'hui et qu'on nomme le *suédois*; elle est très-cultivée et possède de très-beaux morceaux de littérature. En général, les Suédois et les Danois doivent être comptés parmi les nations les plus instruites de l'Europe.

V^e GRANDE FAMILLE DE L'EUROPE.*Peuples dont la langue vient du latin.*

Aucun des peuples que nous réunissons sous cette dénomination, ne forme une nation originaire et particulière; tous sont nés du mélange des anciens habitants avec les peuples teutoniques et autres qui, depuis le 5^e siècle, ont successivement envahi ces pays.

La langue latine tire son origine du mélange du celtique ou de l'ancien pélasge ou grec (éolien). On distinguait, à l'époque où on la parlait avec la plus grande pureté, deux dialectes; l'un appelé par Plaute *lingua nobilis*, et par la suite *lingua classica* ou *urbana*; l'autre nommé *lingua plebeja, vulgaris et rustica*, parce qu'on le parlait surtout dans les campagnes. Les romains introduisirent par force leur langue dans les pays soumis à leur domination; ils parvinrent même à faire disparaître le grec à Marseille, et ils essayèrent, quoiqu'en vain de l'abolir en Grèce; mais, comme la langue latine était parlée dans ces provinces par des personnes des classes inférieures, tels que des soldats, des esclaves, des négociants, c'est surtout la *romana rustica* qui s'y répandit; elle se corrompit même encore plus dans la bouche de ces provinciaux, qui y mêlèrent un grand nombre de mots de leurs langues primitives. C'est ainsi que, par exemple, dans les Gaules, il se forma une troisième langue composée du latin vulgaire et de la langue du pays, et qui, quoique très-différente du véritable latin, tel qu'on le parlait à Rome et dans les environs, était cependant nommée langue romaine ou *romance*. On la distinguait même dans ces provinces, du latin pur, qui se maintint dans les premières classes de la société.

Dans le 5^e siècle, les peuples teutoniques envahirent l'empire romain; alors, il se forma de nouveaux idiomes

par le mélange de la langue romaine avec les divers dialectes teutoniques que parlaient les vainqueurs; cependant, dans ce mélange, la langue romaine prit partout le dessus sur la langue teutonique. — Les nations dont les langues sont ainsi formées, et qui, de cette manière, ont perdu leur caractère originaire, sont 1^o) les *Italiens*; 2^o) les *Espagnols*; 3^o) les *Portugais*; 4^o) les *Français*; 5^o) les *Grisons*; et 6^o) les *Walaques*.

1^o) *Les Italiens.*

La langue latine avait été introduite de force par les Romains dans le reste de l'Italie, et même dans la Basse-Italie, dont les habitants descendent des Grecs. Lorsque les peuples germaniques envahirent la Haute et la Moyenne-Italie, ils lui donnèrent un grand nombre de mots de leur langue; les conquêtes des Arabes, des Normands et des Aragonais eurent une influence marquée sur le langage de la Basse-Italie. Tous ces mélanges dans lesquels la *romana rustica* prédominait, firent naître un grand nombre de dialectes dans ce pays. Cependant, il se maintint constamment en Toscane un langage plus pur qui devint, par le Dante, Pétrarque et Boccace, celui des livres et de la bonne société. Lorsqu'au commencement du 16^e siècle, Rome devint le principal siège des lettres, la langue était formée par ces grands écrivains, et il ne resta aux Romains qu'à adoucir la prononciation du dialecte toscan; de là vient le proverbe *lingua toscana in bocca romana*.

2^o) *Les Espagnols.*

Les Carthaginois (peuple d'Afrique), les Suèves (peuple germanique), les Visigoths (peuple germanique) et les Arabes (peuple d'Asie) ont exercé une grande influence sur la langue espagnole, dont cependant la *romana rustica* est restée la base, au point que, de toutes les langues

nées du latin, c'est l'espagnol qui lui ressemble le plus. Les fortes aspirations qui le distinguent, lui viennent du teutonique et de l'arabe. L'espagnol d'aujourd'hui est le dialecte castillan qui, par Charles-Quint, devint la langue de la cour et de la noblesse. Dans le dialecte catalan, il y a un très-grand nombre de mots français ou limousin, comme on dit en Espagne.

3°) *Les Portugais.*

La langue portugaise n'est autre chose qu'un dialecte de l'espagnol. Jusqu'au 12^e siècle, le portugais et le galicien formaient un seul dialecte différent de celui de la Castille, et qui provient probablement de ce que ces deux provinces ont été anciennement réunies sous l'empire des Suèves. Le dialecte galicien a dégénéré en un simple patois; mais le portugais, devenu la langue d'une nation indépendante et d'une cour, s'est perfectionné et a fini par former une langue particulière.

4°) *Les Français.*

Lorsque les Romains entrèrent dans les Gaules, ils y trouvèrent trois peuples différents: au sud, les *Aquitains*, originaires d'au-delà des Pyrénées; au milieu, les *Celtes* ou *Gaulois*; et au nord, les *Belges* ou les *Kymri*, nation mêlée de Germains et de Gaulois. A Marseille on parlait grec. De toutes ces langues, mêlées avec la romana rustica, se forma la langue *romance*. Les Francs, peuple germanique, occupèrent le nord de la France dans le 5^e siècle, et étendirent successivement leur domination sur toute la Gaule. Ils conservèrent pendant plusieurs siècles leur langue tudesque, et Charlemagne n'en savait point d'autre. Mais, comme ils étaient inférieurs en nombre aux peuples vaincus, leur langue se perdit successivement: leurs descendants adoptèrent celle des Gaulois, mais non

sans y ajouter un grand nombre de mots teutoniques. C'est ainsi que se forma la *langue française*, dont $\frac{4}{5}$ au moins est composé de mots germaniques, surtout du bas-allemand. De toutes les langues qui dérivent du latin, c'est la langue française qui a conservé le plus de mots latins. Dès le 13^e siècle, elle se divisait en deux dialectes, la langue d'*Oc* dans le sud de la France et en Catalogne, et la langue d'*Oïl* au nord de la Loire. La langue d'*Oc* fut cultivée, épurée et perfectionnée avant sa sœur. Dès les temps des Romains, les lettres et les arts avaient fait plus de progrès dans le midi des Gaules; cette partie avait moins souffert par les irruptions des barbares; sous les faibles rois carlovingiens il s'y forma des principautés presque indépendantes; les cours des comtes de Provence, de Toulouse et de Barcelone aimaient et protégeaient les lettres, et la poésie française y eut ses troubadours dès le 12^e siècle. Le nord de la France ne commença à être civilisé que dans le 13^e siècle, et le fut principalement par les Normands. La langue d'*Oc* ou provençale, perdit ses avantages dans les 12^e et 13^e siècles, lorsque les comtes de Barcelone montèrent sur le trône d'Aragon, et ceux de Provence sur celui de Naples, et que les comtes de Toulouse s'éteignirent. Elle cessa alors d'être la langue de la noblesse, et dégénéra en patois; tandis que la langue du nord fut cultivée par l'influence d'une cour dont la puissance augmentait de jour en jour, et par l'amour de la Poésie, qui s'éveilla en Champagne et en Flandre, dont les comtes firent alors pour elle ce que ceux du midi avaient fait auparavant pour la langue provençale. Le plus grand protecteur de la langue française fut François I^{er}, qui l'introduisit dans les tribunaux à la place de la langue latine. Elle fut portée à son plus grand point de perfection dans le siècle de Louis XIV.

Parmi les patois français, les principaux sont le provençal qui se rapproche de l'italien, le gascon qui a du

rapport avec l'Espagnol, et le poitevin. Ces trois patois viennent de la langue d'Oc. Dans le nord, on trouve le patois lorrain, et le wallon qui est un mélange de français, de hollandais, et d'allemand.

5°) *Les Grisons.*

Le pays des Grisons était anciennement appelé Rhetia. Lorsqu'il fut subjugué par les Romains, la romana rustica y fut introduite, ainsi que dans les Gaules et en Espagne. Mais, la nature sauvage de ce pays, qui a toujours maintenu une espèce d'indépendance politique, est cause que cette langue s'y est moins ressentie que dans les autres pays, de l'influence des barbares qui ont envahi l'empire romain. Elle est parlée par la moitié des Grisons ; l'autre moitié parle allemand ou un italien bien corrompu. Les Grisons appellent leur langue *rumonsh*.

6°) *Les Walagues.*

Ce mot est slavon, et signifie un peuple de pasteurs. Les habitants de la Walachie se nomment eux-mêmes Romains (*Rumanje*), comme descendants des colonies que les empereurs romains ont établies dans ce pays. Plus qu'aucune autre partie de l'Europe, cette contrée a été dévastée par les peuples asiatiques qui ont envahi cette partie du monde, et par ceux du nord qui ont fait des incursions dans l'empire romain depuis le 4^e et le 5^e siècle. Il en est résulté un mélange de nations qui se manifestent par la langue, dont la moitié à peu près est latine, et l'autre moitié composée du slavon, du grec, du goth ou allemand, du turc, etc., etc.

VI^e GRANDE FAMILLE DE L'EUROPE.

Peuples Slaves.

Les Slaves, une des nations les plus nombreuses et les plus puissantes dont l'histoire fasse mention, étaient dé-

signés par les Grecs et les Romains sous la dénomination de *Sarmates*. Ils demeuraient originairement dans le nord de la mer noire, et étaient, dans le 4^e siècle, sous la domination des Goths. Chassés, ainsi que ceux-ci, par les Chazares et les Huns, les Slaves s'étendirent vers l'Occident, et occupèrent les pays situés sur la Vistule, que les peuples germaniques venaient d'abandonner. Lors de la destruction du royaume des Thuringiens par Clovis, ils s'emparèrent des parties orientale et septentrionale de l'Allemagne, jusqu'à la Saale et au Holstein. Leur nom, ainsi que celui des Teutons, veut dire nation, ou selon d'autres, il vient du mot *Slovo*, et désigne un peuple parlant un même langage. Les principaux peuples slaves sont 1^o) les *Russes*; 2^o) les *Serviens*; 3^o) les *Croates*; 4^o) les *Wendes*; 5^o) les *Polonais*; 6^o) les *Bohémiens*; et 7^o) les *Lusaciens*.

1^o) *Les Russes.*

Les Russes sont les plus orientaux de tous les Slaves; leur nom actuel date du 9^e siècle. Auparavant, ils formaient deux états indépendants, celui de Nowogorod et celui de Kiew. En 862, les Slaves de Nowogorod se soumirent à Rurik, chef des Warègues-Russes, peuple suédois, d'après lequel ils furent nommés *Russes*, ou *Grands-Russes*. Oleg, successeur de Rurik, conquit l'état de Kiew, et le réunit au sien; depuis ce temps, les Slaves de Kiew, furent appelés *Petits-Russes*. De toutes les langues slaves, la langue russe est celle qui contient le plus grand nombre de mots étrangers, surtout de finnois, de grecs, et de mongols; mélange qui provient des relations que les Russes ont eues avec ces peuples. La réformation opérée par Pierre-le-Grand y a introduit beaucoup de termes allemands et français. Il faut, au reste distinguer deux dialectes russes: le russe vulgaire qui depuis le 18^e siècle est devenu la langue des livres; et le dialecte usité dans la liturgie que les Russes appellent ordinairement

rement *vieux-russe* : ce dernier est plutôt le dialecte des Serviens par lesquels les Russes ont reçu le Christianisme et les premiers éléments des lettres. Il s'est conservé dans les livres d'Église ; et il a été jusqu'à Pierre-le-Grand, employé seul pour la littérature. L'alphabet russe est le Grec, augmenté de plusieurs caractères.

2^o) *Les Serviens.*

Les Serviens, originaires de la Gallicie, occupèrent, dans le 7^e siècle, la province d'Illyrie, dévastée par le grand nombre de peuples qui y avaient passé pour envahir l'empire d'Occident. On appelle *Rasciens* ou *Raitz*, les Serviens qui demeurent au sud de la rivière de Rasca. Dans le onzième siècle, l'évêque Cyrille adapta à leur langage l'alphabet grec, en y ajoutant quelques lettres ; par la suite on attribua à St Jérôme l'invention de ce caractère, qu'on appelle aussi *glagolitique*, du mot *glagol* lettre ou mot. Le dialecte servien est ce que l'on appelle en Russie le vieux-russe. Il est parlé non-seulement par les Serviens (la Nouvelle-Servie est une province russe peuplée en 1754 par des colons serviens), mais aussi par les Bosniens, les Bulgares d'aujourd'hui (les anciens Bulgares étaient un peuple tartare venu dans le 5^e siècle du Wolga ou Bolga, mais ils adoptèrent successivement la langue des Serviens, en y introduisant cependant plusieurs mots tatares) appelés Walaques par les Slaves (il ne faut pas les confondre avec les habitants de la Walachie). Nous avons déjà dit que les Slaves appellent Walaques tout peuple pasteur, les Uscoques, les Morlaques (c'est-à-dire, Bulgares habitant sur les côtes de la Mer), les Esclavoniens (seul peuple slave qui ait conservé le nom originaire de la nation), les Dalmatiens et les Ragusains. Tous ces peuples sont aussi nommés généralement *Illyriens*.

3°) *Les Croates.*

Les Croates, proprement Chrovates ou Chrobates, c'est-à-dire Montagnards, sont venus de la Gallicie, dans le 7^e siècle, avec les Serviens, s'établir dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui ; ils se servent des caractères glagolitiques, et se nomment aussi Illyriens.

4°) *Les Vandales autrichiens.*

Le mot de Wendes, ou Windes, ou Vandales, n'est pas slave, mais allemand ; il désigne un peuple côtier. Il est identique avec celui de *Vénètes* et a été donné dans différents temps, à des peuples d'origines diverses. La côte septentrionale de l'Allemagne, le Holstein, le Mecklembourg et la Poméranie étaient habitées, dans le moyen-âge, par des Vandales ou Wendes septentrionaux. Leur langage s'est successivement éteint. Les Wendes dont nous parlons ici, sont Slaves, et se sont fixés en Styrie, en Carniole et en Carinthie.

5°) *Les Polonais.*

Les Polonais, les plus civilisés de tous les Slaves, s'appelaient originairement *Lechs*. Le mot de Pologne signifie un pays plat. Les Polonais se servent de l'alphabet latin ; leur langue a été très-cultivée dans le dernier siècle, surtout sous le règne de Poniatowski. Leur littérature a plusieurs beaux morceaux d'éloquence. La langue polonaise a presque entièrement disparu en Silésie, ancienne province polonaise (Le mot de Silésien veut dire les *postérieurs*, nom qui leur a été donné par rapport aux Bohémiens fixés *devant* eux), par l'influence des colons allemands qui y ont été attirés par ses souverains. Les Cassubres de la Poméranie et de la Prusse orientale, en parlent encore un dialecte corrompu.

6°) *Les Bohémiens.*

Les Bohémiens s'appellent Czechs (Tchekh) c'est-à-dire, les *antérieurs*, comme étant la tribu la plus occidentale des Slaves. Ils ont été nommés Bohémiens d'après le pays qu'ils occupent et qui était anciennement le siège des *Boii* (1) avant que ceux-ci passassent dans la Norique qui, d'après eux, fut nommée Bavière. Les Czechs s'établirent en Bohême vers le milieu du 6^e siècle, lors de la destruction du royaume de Thuringe. L'époque brillante de la langue et de la littérature bohémiennes a été sous l'empereur Charles IV; elles sont déchues depuis que Prague a cessé d'être la résidence des rois. Les Bohémiens ont conservé les caractères communément appelés allemands ou gothiques.

(1) Le peuple vagabond (Zingari) que par des raisons que nous ignorons, on appelle en France Bohémiens, est aussi peu originaire de la Bohême que de l'Égypte; nous en parlerons ci-après.

7°) *Les Lusaciens ou Sorabes.*

Ce sont les Slaves qui, après la chute du royaume de Thuringe, occupèrent une grande partie de la Saxe, où l'on en trouve encore quelques restes. Leur langue s'est conservée en Lusace.

VII^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.*Les Grecs.*

Les premiers habitants de la Grèce étaient des *Pélasges*; les *Hellènes* ou descendants de *Deucalion* et de son fils *Hellen*, et des peuples qui leur étaient soumis, se mêlèrent aux Pélasges et formèrent la langue *hellénique* ou *grecque*, la plus parfaite et la plus riche qui jamais ait été

parlée. Les plus belles productions de l'esprit humain ont été composées en cette langue. Deux fois, à un intervalle de 18 siècles, les lumières sortirent de la Grèce, pour se répandre sur le reste de l'Europe : la première fois par l'établissement des colonies grecques en Italie, en Gaule et en Espagne, et par les conquêtes d'Alexandre-le-Grand, qui portèrent la langue grecque dans la plus grande partie du monde connu ; et la seconde fois après la prise de Constantinople par les Turcs, lorsque les savants grecs se réfugièrent en Italie, et y répandirent le goût de la littérature ancienne.

Par une destinée extraordinaire, la plus ancienne langue cultivée s'est maintenue, à travers toutes les révolutions, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et même, quoique dans une forme dégénérée, jusqu'à nos jours. L'hellénique propre ou ancien avait trois dialectes : le *dorique*, qui est entièrement éteint ; l'*ionique*, avec lequel le grec moderne paraît avoir le plus de rapport ; enfin, l'*éolien* qui, transplanté très-anciennement en Italie, donna naissance au latin.

Le *grec moderne* ou *vulgaire* est né de l'ancien grec qu'on appelle aujourd'hui *littérales*, par l'influence de la législation et de la domination romaine, et par le mélange de l'italien et du turc, de la même manière que le français, l'espagnol, l'italien, etc. se sont formés du latin ; mais, avec cette différence remarquable que ces dernières langues nées dans des siècles barbares, se sont perfectionnées et élevées au rang de langues savantes et cultivées ; tandis que le grec moderne est resté le langage corrompu d'un peuple qui n'a conservé de son ancienne grandeur que le nom.

Le grec moderne est parlé dans toutes les provinces européennes de l'empire ottoman, dans les îles de l'Archipel et au Levant. Dans tous ces pays, les Grecs forment une nation particulière, subjuguée par les Turcs, et qui attend son libérateur.

VIII^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.*Les Turcs.*

Les Turcs sont une branche des peuples que nous nommons Tartares ou Tatares, et que les anciens comprenaient sous la dénomination vague de *Scythes*. La patrie des Turcs est le Turkestan, situé entre les monts Altaï et le lac Aral. Vers la fin du 7^e siècle les Arabes firent la conquête de ce pays et y propagèrent leur religion : ils reçurent les Turcs dans leurs armées et dans leur garde, mais ceux-ci finirent par devenir les maîtres de leurs souverains. Ils fondèrent plusieurs empires, parmi lesquels les plus célèbres sont celui des *Seljoucides* qui dura jusqu'en 1195, et celui des *Osmans* ou *Ottomans* qui, depuis le commencement du 14^e siècle s'est conservé jusqu'à nos jours. Par l'adoption de l'islamisme, il s'introduisit dans leur langue un grand nombre de mots arabes et persans. Les Turcs ottomans habitent comme dominateurs, dans toutes les provinces de leur empire, au milieu des nations subjuguées. Les Turcomans, les Usbeks, les Bukariens, etc. sont des branches de la même nation.

IX^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.*Les Lettons.*

Ces peuples habitent les côtes de la mer Baltique, à l'ouest de la Vistule. On n'est pas bien sûr si les Lettons sont une nation originaire, ou s'ils se sont formés par le mélange des Slaves et des Teutons : toujours est-il certain que leur langue contient un très-grand nombre de mots pris de celles des Goths et des Slaves. Les branches les plus nombreuses des Lettons étaient les *anciens Prus-*

siens qui demeuraient dans ce qu'on a appelé ensuite la Prusse orientale et occidentale. Lorsque l'ordre teuto-nique s'empara de ce pays, il s'appliqua à faire disparaître cette langue : ses efforts réussirent au point que l'on n'y trouve plus rien de prussien, et que les habitants sont devenus tout-à-fait allemands. Aujourd'hui les Lettons ne se rencontrent plus qu'en Samogitie, en Courlande, dans une petite partie de la Livonie, et sur le Curisch-Nerung. Ils sont serfs des familles allemandes qui sont propriétaires exclusifs du pays.

X^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

Peuples Tschoudes.

L'origine de ce nom générique, qui a été donné à ces peuples par les Russes, est incertaine. Il comprend quatre peuples, auxquels le climat et le despotisme politique et civil ont assigné le dernier degré parmi toutes les nations de l'Europe : ce sont 1^o) les *Finnois*; 2^o) les *Lapons*; 3^o) les *Esthoniens*; et 4^o) les *Lives*.

Les Finnois.

Les *Finnois* ou *Finlandais* sont les moins stupides parmi les peuples de race tschoude, parce qu'ils ont été moins opprimés que les autres. Ils s'appellent, ainsi que les Lapons, *Suämaladz*, c'est-à-dire, habitants d'un pays marécageux. Ils ont été soumis dans le 12^e et le 13^e siècle par les Suédois : leur langue n'a pas les mots de *roi*, *prince*, *ville*, *marché*, *route*, *etc.* qu'elle a empruntés à celle des nouveaux maîtres du pays, et cette circonstance suffit pour se faire une idée de l'état de barbarie dans lequel ils étaient plongés avant la conquête. Ils sont maintenant sous la domination de la Russie.

2°) *Les Lapons.*

Les Lapons habitent les contrées les plus septentrionales de l'Europe, vivent de la pêche et de la chasse, et sont les plus stupides de tous les peuples européens. Ils sont sous la domination de la Russie, de la Suède et du Danemarck.

3°) *Les Esthoniens.*

Les Esthoniens se trouvent en Esthonie ou dans le gouvernement de Réval. Les Aestyi que les Romains connaissaient sur cette côte, n'étaient pas nos Esthoniens, mais un peuple germanique. Il paraît que ce nom qui signifie *orientaux*, a été transféré à leurs successeurs de race tschoude. Ces Esthoniens, ainsi que leurs frères les Lives et les Lettons, sont serfs dans leur propre pays, dont les familles allemandes se sont emparées depuis le 13^e siècle.

4°) *Les Lives.*

Les Lives ont donné leur nom à la Livonie, province qu'ils partagent avec les Esthoniens et les Lettons, serfs, comme eux de la noblesse allemande.

XI^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.*Les Hongrois.*

On n'est pas d'accord s'il ne faut pas regarder les Hongrois comme un peuple de race tschoude; en effet, leur langue est composée d'un grand nombre de mots finnois; mais, on a de la peine à concevoir qu'un peuple d'un si beau sang et d'une si belle stature ait une origine commune avec la race la plus abâtardie qu'on connaisse en Europe. Il est plus probable que les Hongrois sont une tribu originairement turque ou tatare, mais qui, dans ses

migrations, s'est mêlée à tant de Finnois, de Slaves et d'autres peuples, qu'on ne sait plus à quelle race ils appartiennent; c'est un mélange de races plutôt qu'un peuple particulier.

Les Hongrois demeuraient anciennement entre le Wolga, le Tobol et le Saïk. Dans les 7^e, 8^e et 9^e siècles, on les trouve établis sur le Dniper. Vers la fin de ce dernier siècle, ils se rapprochèrent des monts Krapachs ou Carpathes. Ils furent appelés par Arnoul, roi d'Allemagne, pour l'assister contre les Moraves. Lorsqu'après cette expédition, ils voulurent retourner chez eux, ils trouvèrent leur pays dévasté par les Bulgares. Ils passèrent alors les monts Krapachs et se fixèrent dans la Panonie. Une des principales tribus qui reste en Europe, s'appelait *Madjar*, et d'après elle, toute la nation se nomme encore aujourd'hui *Madjar*. La dénomination de *Hongrois* leur est étrangère. Le mot de *Madjar* se trouve encore sur le Wolga, dans les anciennes demeures de ce peuple. Outre le finnois qui domine dans leur langue, on y trouve un grand nombre de mots slavons, turcs, germaniques, même persans et arabes.

XII^e GRANDE FAMILLE DES PEUPLES DE L'EUROPE.

Les Albanais.

C'est un peuple d'une origine inconnue, peut-être identique avec les Albanais de la Mer noire, qui paraissent être les mêmes que les Alains qui, dans le 4^e siècle, ont envahi l'Europe, et dont une partie peut s'être fixée dans l'ancienne Illyrie. Les Turcs nomment les Albanais *Arnautes*: eux-mêmes s'appellent *Skipatars*. Ils ont embrassé le rite grec, et n'habitent pas seulement les côtes de la mer Adriatique, mais sont répandus dans tout l'empire turc.

SUPPLÉMENT.

Outre ces douze nations principales, on trouve encore en Europe quelques descendants d'*Arabes* dans l'île de Malte et en Espagne, et même des *Samoïèdes*, peuple asiatique, dans le nord de la Russie européenne.

On trouve de plus trois nations originaires d'Asie, qui, vivant au milieu des autres Européens, ont conservé leur caractère primitif et leur sont restées étrangères.

Ce sont 1^o) les *Juifs*; 2^o) les *Arméniens*; et 3^o) ce peuple vagabond que nous appelons *Bohémiens*.

1^o) *Les Juifs*.

Les Juifs sont originaires de la Chaldée. Tharah, père d'Abraham, la quitta et se rendit dans le pays de Chanaan, où ses descendants menèrent, pendant deux siècles une vie nomade, et adoptèrent la langue chananéenne, qui est l'ancien hébreu. C'est dans cette langue que sont écrits leurs livres sacrés, jusqu'à la captivité de Babylone. Ces livres embrassent une période de 1200 ans. La grande uniformité qui règne dans le style de ces ouvrages, malgré les révolutions que la langue doit avoir éprouvées pendant un si long espace de temps, a fait penser à des critiques modernes, que ces livres n'ont pas l'antiquité qu'on leur attribuait anciennement, mais qu'ils ont été rédigés, ou du moins corrigés et retouchés dans les écoles des prophètes, fondées par Samuël. Ils n'en sont pas moins le plus ancien monument de l'esprit humain, puisque Homère, le premier des auteurs profanes, a vécu plus d'un siècle après Samuël.

Dans leur exil en Babylonie, les Juifs oublièrent leur langue, ou plutôt il se forma, par le mélange de l'hébreu et du chaldéen, un nouveau dialecte qu'on appelle le vieux-chaldéen. L'ancien hébreu ne se conserva plus parmi eux que comme langue savante.

Un 3^e dialecte se forma, quelques siècles après, lorsque la Palestine faisait partie du royaume macédonien de Syrie. On l'appelle le nouveau chaldéen ou le syro-chaldéen; c'est le langage qui, dans les livres du Nouveau-Testament, est nommé hébraïque. Il se conserva jusqu'au 11^e siècle après J. C.

Les Juifs établis en Espagne, sous la domination des Arabes, suivirent l'exemple de leurs maîtres, en s'appliquant à l'étude de leur langue et aux sciences; il se forma de célèbres écoles dans plusieurs villes d'Espagne. Les Juifs purifièrent alors le dialecte syro-chaldéen, en l'amalgamant avec l'ancien hébreu. C'est ce qu'on appelle l'*hébreu des rabbins*, ou la langue savante que les Juifs instruits apprennent, outre celle des pays où ils sont nés.

2^o) *Les Arméniens.*

Les Arméniens s'appellent eux-mêmes *Haïkans*, d'après un de leurs rois fabuleux, arrière-petit-fils de Japhet. Leur origine et leur histoire sont inconnues; leur pays fait partie de l'empire turc et de la Perse, et leur langue est différente de toutes celles que l'on connaît. Ils s'occupent de commerce, et voyagent par toutes les provinces de l'empire ottoman.

3^o) *Les Bohémiens.*

Ce nom est donné sans motif connu à un peuple errant et vagabond qui, depuis le commencement du 15^e siècle, s'est répandu dans toute l'Europe, et que les Anglais et les Espagnols appellent *Égyptiens*. Il paraît démontré aujourd'hui, par les recherches qu'on a faites sur la langue de ce peuple, qu'il est indien; mais on ne trouve, dans l'histoire de l'Inde, aucune trace de son émigration. Seulement, il y a vers l'embouchure de l'Indus, un peuple qui s'appelle *Tchinganes*, nom qui ressemble à celui de *Zinganes* sous lequel ce peuple est connu lors de son

arrivée en Europe, et qui s'est conservé dans le mot allemand *Zigeuner*. Ils s'appellent eux-mêmes *Roma*, c'est-à-dire, hommes; *Kola*, c'est-à-dire noirs, et *Sinte*. Cette dernière dénomination rappelle peut-être l'Indus, qui est appelé *Sind* dans le pays. Dans une partie de l'Allemagne, on les nomme Teutons (Totuo).

Le lecteur curieux d'autres détails, peut consulter le *Grand Manuscrit de la Géographie*, écrit vers le même temps, qui est devenu propriété de M. Léonard Niedzwiecki (Quai d'Orléans, 6), pour être ensuite conservé par la Bibliothèque polonaise de Paris, où l'on trouve tous les ouvrages publiés de Hoëné Wronski.

[Note de M^{lle} B. C.]

EXTRAIT INÉDIT.

« Cependant, si nous ne nous trompons, les nombreuses contradictions, ou du moins ambiguïtés, auxquelles on a abouti nécessairement, en se bornant au simple usage de l'analyse et de la synthèse, par exemple, dans les fonctions susdites de l'hydrogène et du chlore, dans les caractères équivoques des acides et des alcalis, dans les anomalies des sels, et dans les difficultés inextricables des terres et des métaux; ces ambiguïtés, disons-nous, doivent déjà avoir fait pressentir aux chimistes que, dans leur science, comme dans toutes les sciences en général, il doit exister un point de vue supérieur, encore inconnu, sous lequel on puisse envisager les phénomènes dans leur génération ou création elle-même, et sous lequel, par conséquent, toutes ces apparentes contradictions puissent facilement être expliquées. »

HOËNÉ WRONSKI.

HOËNÉ WRONSKI.

ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES

SUR

LE PLATINE.

Premier Article. = Histoire.

Le Platine a été probablement connu depuis longtemps en Amérique; mais, il paraît que le premier des européens qui en eut connaissance fut le mathématicien Don Ulloa qui avait accompagné les géomètres français envoyés en 1735 en Amérique pour la détermination de la figure de la Terre. Il annonça cette découverte dans la relation de son voyage, qui fut imprimée à Madrid en 1748. Cependant, déjà en 1741, Charles Wood, métallurgiste anglais, rapporta de la Jamaïque quelques morceaux de platine qu'on y avait apportés de Carthagène. Watson et le même Wood firent, sur ce métal, plusieurs expériences qui sont consignées dans les Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, des années 1749 et 1750.

Quant à l'Amérique, le premier usage qu'on y fit du platine, fut la falsification des monnaies d'or et d'argent, et surtout des lingots destinés au commerce. On dit que les Hollandais qui avaient été trompés de cette manière,

pour s'en venger, pendirent, à leur retour en Amérique, plusieurs marchands, sans aucune formalité. — Pour prévenir cet emploi abusif du platine, le Gouvernement espagnol, qui ne savait d'ailleurs quoi faire de ce métal, résolut de défendre l'exploitation du platine et de faire jeter dans les rivières voisines tout celui qu'on possédait et qu'on aurait pu trouver dans la suite. En conséquence, (Voyez le Journal de Physique et d'Histoire naturelle, Novembre 1785), le platine fut jeté, pendant quelque temps dans la rivière de Bogota qui passe à 2 lieues de Santa-Fé, et dans la rivière de Cauca qui passe à 1 lieue de Popayan. Après Watson, en 1751, Sheffer s'occupa de l'examen chimique du platine; et il peut être considéré comme le premier chimiste qui ait examiné convenablement ce nouveau métal. (Voyez le Mémoire de l'Académie royale de Stockolm, pour l'année 1752).

A cause de sa ressemblance avec l'or, Sheffer lui donne le nom d'*or blanc*, que les Allemands lui donnent encore aujourd'hui. Au reste, les Espagnols d'Amérique l'appellent aussi *juan blanca* ou or blanc. Plusieurs chimistes célèbres, Lewis, Margraff, Wenzel, Bergman, etc., s'en sont occupés après Sheffer : le docteur Lewis a donné l'histoire de leurs recherches. Les expériences de ce dernier chimiste, qui ont été insérées dans les Transactions philosophiques de l'année 1754, ont été traduites en français; et l'article *Platine* de l'Encyclopédie en est une copie.

Ce ne fut qu'en 1758 qu'on eut connaissance du Platine en France. — Morin recueillit les différents résultats qu'on avait alors obtenus, dans les pays étrangers, sur ce métal, et les publications en français dans un ouvrage intitulé : le *Platine, l'Or blanc*, ou le 8^e métal.

Les premiers travaux entrepris en France sur le platine sont ceux de Macquer et de Baumé; ils sont consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris, pour l'année 1761. — Vers le même temps, de

Machy donna en France une traduction des résultats qu'avait obtenus Margraff.

Pour ce qui concerne la purification du platine, sa fonte, en un mot, sa préparation pour l'usage, les premières expériences détaillées furent faites par le comte de Sickingen. Elles furent annoncées en 1781 dans l'ouvrage périodique de Crell, et traduites en allemand l'année suivante par le docteur Surcow, sous le titre *Recherches sur le Platine*. On en trouve un extrait dans le magasin de Voigt (1^{er} vol. IV Cahier, p. 142). — Nous ne devons pas ici passer sous silence les noms de de Lisle et de de Morveau : le premier donna le moyen de purifier le platine par le moyen de l'action de la chaleur exercée sur les sels de ce métal; le second fit, avec succès, des recherches nombreuses sur la fonte et la coupellation du platine. (Voyez la lettre de M. de Morveau sur la fusibilité du platine, insérée dans le journal de physique, septembre 1775). Nous ne devons pas oublier non plus les noms de Buffon, de Tillet et de Milly dont les expériences sont exposées dans le 1^{er} Tome du Supplément à l'histoire naturelle de Buffon.

Quant aux recherches les plus récentes sur le platine, les chimistes qui les ont faites, rangés par ordre alphabétique pour éviter tout soupçon de partialité, sont : Chenevoix, Descotils, Fourcroy, Klaproth, Pelletier, Proust, Smitson-Tennant, Tromsdorf, Vauquelin, Wollaston.

Nous devons, à Smitson-Tennant, la connaissance de l'iridium et de l'osmium, et à Wollaston celle du rhodium et du palladium; quatre métaux nouveaux que ces chimistes ont découverts dans le minerai du platine.

Second Article. = Minéralogie.

Le *Platine natif* qui est l'espèce unique connue de ce métal, est sous la forme de petits grains arrondis, anguleux et le plus souvent aplatis. (*Pepitas* en espagnol).

Leur volume n'excède pas celui d'un œuf de pigeon. Suivant Haüy, (Minéral. vol. 3. p. 370). M. Gillet, membre du Conseil des mines, en a un de forme ovoïde, qui a 4 lignes et $\frac{1}{2}$ de longueur sur 3 lignes et $\frac{1}{3}$ de largeur, et qui pèse 40 grains du poids de marc.

La pesanteur spécifique de ce minéral n'est que de 15,5. — sa couleur est gris d'acier. — Il est visiblement congloméré avec des grains de fer oxydulé; et de là dérive le nom de *Platine natif ferriifère* que lui donne Haüy.

Quant aux caractères intérieurs, le platine natif est mélangé (ce qu'il faut distinguer de l'alliage) avec des métaux, l'or et le titane; avec des pierres siliceuses, le quartz; avec des pierres argileuses, le rubis. — Il est, en outre allié avec plusieurs métaux, parmi lesquels, on en a trouvé quatre entièrement nouveaux : l'iridium, le rhodium, l'osmium et le palladium, ainsi que nous l'avons déjà dit dans l'article précédent. Les métaux déjà connus, qu'on a trouvé alliés au platine dans sa mine, sont le fer, le cuivre, le plomb et le chrome.

Une connaissance plus détaillée des différents caractères, extérieurs et intérieurs, de ce minéral, se trouve dans le *Traité de Minéralogie de Reuss*; ouvrage didactique allemand où l'auteur a développé les tables minéralogiques du célèbre Karsten. Cet ouvrage classique et volumineux, renferme la somme des connaissances minéralogiques qu'on a aujourd'hui et devrait servir de base à tous ceux qui, à cette époque, écrivent sur cette matière. — On peut aussi consulter le *Traité de Minéralogie de Haüy*; on y trouvera, entre autres, les différentes dénominations qu'on a données et qu'on donne encore à ce métal.

Troisième Article. = Chimie.

Le Platine ramené à sa pureté métallique, diffère essentiellement des autres métaux primitifs, ainsi que nous le

verrons dans cet article. Il forme, par conséquent une substance métallique simple.

Dans l'origine, l'infusibilité du platine l'a fait prendre pour une espèce de pierre. Plusieurs métallurgistes croyaient que c'était une espèce de *pierre des Incas* (*Piedra de los Ingas*.) Bomare le regardait, tantôt comme le troisième métal parfait, tantôt comme le *champi-aurifère*. Mais, toutes ces opinions qui n'étaient pour ainsi dire fondées sur rien, méritent à peine d'être mentionnées. La seule parmi ces opinions erronées, qui eût quelque apparence de vérité, fut celle qui supposait que le platine était un alliage d'or et de fer, opéré par la Nature, dans un degré de combinaison beaucoup plus intime que ne l'est celle des alliages obtenus par l'art. Cette opinion fut soutenue principalement par le comte de Buffon et le comte de Milly : ils se fondaient sur l'état magnétique du platine purifié et sur plusieurs expériences. Elle fut combattue par Bergman, Macquer, de Morveau, et la plupart des chimistes les plus habiles. — Il serait inutile aujourd'hui de rappeler les arguments qu'on a allégués pour et contre cette opinion ; ainsi, procédons à la description des propriétés chimiques de ce métal.

Le platine dans sa pureté ne s'unit à l'oxygène qu'au moyen de l'électricité ou par l'entremise d'un acide ou d'un alcali. L'oxyde de platine formé par l'étincelle électrique est de couleur grisâtre ; celui qu'on obtient par l'acide ou l'alcali, est de couleur jaune, ce qui paraît prouver que l'oxyde de platine n'est pas encore alors dans toute sa pureté. Nous verrons ci-après les cas où cet oxyde se forme au moyen de l'acide ou de l'alcali. — Quant à la chaleur, aucun degré, de ceux du moins dont nous pouvons disposer, ne peut produire l'oxydation du platine ; rougi à blanc, il ne perd même presque rien de son poli. Suivant Adet, on n'aurait pas encore essayé les effets du miroir ardent pour l'oxydation de ce métal. — L'ordre de l'affinité du platine pour l'oxygène, suivant la

classification de Berthollet, est que le platine est au nombre des quatre métaux (l'or, l'argent, le platine et le mercure) qui abandonnent l'oxygène par la seule action de la chaleur. — Passons à l'hydrogène.

Les Chimistes, abandonnés à la simple observation et à l'expérience, avaient cru, jusqu'à ce jour, qu'il n'existait point d'action entre l'hydrogène et les métaux (à l'exception de l'arsenic). Cette opinion erronée est peut-être la cause de ce que nous ne savons pas encore quelle peut être l'action réciproque du platine et de l'hydrogène. — M. Richter, dirigé par la philosophie, a enfin prouvé que les métaux sont non-seulement *oxydables*, mais aussi *hydrogénibles*. Cette découverte en quelque sorte fondamentale pour la chimie, nous promet un vaste champ de connaissances nouvelles.

C'est ici l'à propos de dire un mot d'un point de vue nouveau de la chimie. — Déjà en 1802, j'avais déclaré, dans mes cours privés (*), qu'il manquait, à la chimie moderne, une des deux parties intégrantes et essentielles. On avait expliqué, avec rigueur, la combustion ou l'acidification, et l'on en avait formé le principe de la chimie nouvelle. Mais, l'alcalisation, cet autre phénomène intégrant des opérations chimiques, était entièrement négligée et, en quelque sorte, méconnue : on ne l'envisageait que comme un fait et l'on ne se souciait pas encore d'en connaître la raison ; on n'appréciait ni sa fonction majeure, ni sa correspondance nécessaire avec l'acidification. Je n'ignorais point la conjecture de M. Fourcroy que les alcalis auraient l'azote pour principe ; mais, je savais aussi, s'il m'est permis de dire la vérité, que cette conjecture était dénuée d'un fondement solide, qu'elle ne reposait que sur la décomposition acci-

(*) Je ne citerai pour témoin que M. Gonthard, négociant de cette ville (Marseille), homme d'une probité reconnue, qui, pour son plaisir, a suivi avec moi plusieurs cours, de mathématiques, de physique, de chimie, de géognosie.

dentelle de l'ammoniaque, et qu'elle était aussi hasardée qu'était certain le principe de la combustion, l'oxygène. — Ayant ainsi exposé le vide essentiel qu'il restait à combler dans la chimie moderne, je remplissais cette tâche en faisant connaître, à mes auditeurs, le vrai principe de l'alcalisation, savoir, l'*hydrogène*, et en introduisant, dans la chimie, l'alcalisation comme la *seconde partie intégrante* des actions chimiques. C'est aux personnes qui ont suivi mes cours, à dire quel a été le succès de cette innovation; quant à moi, je me bornerai à observer que l'année suivante, en 1803, on se plaça, en Allemagne, dans le même point de vue et qu'on découvrit ainsi le même aspect nouveau et complémentaire de la chimie moderne. Aussi, est-ce là aujourd'hui la direction de tous les chimistes éclairés de ce pays; et ce fut suivant la même direction, que M. Richter, que nous avons cité, découvrit et démontra l'*hydrogénation* des métaux.

Je n'ai jamais réclamé, même vis-à-vis de mes amis, la priorité de cet aperçu, et je n'en aurais jamais parlé, même indirectement, si les circonstances qui m'ont porté à écrire cette dissertation, ne me déterminaient, en même temps, à donner au Public, par cette exposition même, une preuve non équivoque de ma réserve. — Si l'on voulait me contester cette priorité, en soutenant (et ce serait le seul moyen) que la chimie moderne reconnaît et avait toujours apprécié toute l'importance de l'alcalisation et que, peut-être secrètement, on savait que l'hydrogène était le principe alcalifiant, j'y répondrais par l'argument suivant, pris de la nomenclature même de cette chimie. Si l'on avait connu la fonction majeure de l'alcalisation; si on l'avait envisagée comme étant le phénomène *corrélatif* à la combustion ou à l'acidification, comme étant d'une importance égale à ce dernier phénomène et comme étant même la seconde partie intégrante et essentielle des opérations chimiques et, par là même, le complément nécessaire et réciproque de l'acidification; et si, de plus,

on avait su que c'est l'hydrogène qui est le principe alcalifiant et, par conséquent, le principe d'une série d'opérations opposées, en nature, à la combustion, et parallèles, en importance, à l'acidification ; on ne l'aurait point nommé *hydrogène*, on lui aurait donné le nom d'*alcaligène*, comme on a donné celui d'*oxygène* au principe de l'acidification : l'influence du principe alcaligène en question dans la formation de l'eau, loin d'autoriser la dénomination d'*hydrogène* (car, le principe acidifiant, l'oxygène, cette autre partie constituante de l'eau, réclamait, à ce titre, la préférence par sa quantité), prouve au contraire, par cette assimilation de l'eau aux acides, que la combustion ou l'acidification était le point de vue *unique* sous lequel les chimistes modernes y envisageaient et envisagent encore, si l'on excepte ceux de l'Allemagne, tous les phénomènes et toutes les lois de la chimie. — On aurait évité, de cette manière, l'assimilation de l'eau aux acides, qui est un contre-sens manifeste, on se serait formé une notion plus exacte, et de la nature de l'eau, et de la place qu'elle occupe parmi les substances inorganiques, comme étant formée par l'union du principe acidifiant et du principe alcalifiant ; on aurait, en conséquence, disposé autrement cette partie de la nomenclature chimique où il s'agit de l'hydrogène et des alcalis ; on aurait peut-être donné une forme tout-à-fait différente à cette nomenclature. — Mais, revenons au platine.

Après avoir parlé des combinaisons du platine avec l'oxygène et l'alcaligène, ces deux principes de la nature chimique des corps, nous parlerons maintenant des combinaisons de ce métal avec toutes les autres substances simples, combinaisons que nous embrasserons sous la dénomination générale d'*alliage*.

Pour cela, nous devons remarquer, avant tout, que nous considérerons ici toutes les substances simples connues, excepté l'oxygène et ce qu'on appelle hydrogène qui forment une série d'êtres distincts, comme étant des métaux.

MM. Schelling et Steffens ont, en effet démontré à évidence, que le soufre, le phosphore, le carbone sont réellement des métaux et que l'azote même ne saurait être qu'un métal en état de sublimation permanente, ou du moins une des parties constituantes des métaux. M. Berthollet, vers le même temps, avait assimilé aux métaux, le soufre et le phosphore, et avait comparé aux alliages les combinaisons de ces substances avec les autres métaux. — Nous prions le lecteur d'observer que les circonstances de cette dissertation nous obligent à nous placer au niveau des connaissances les plus récentes : il ne nous aurait pas coûté beaucoup, en suivant la routine, de séparer cet article sur les alliages en deux, et de traiter ainsi séparément les alliages vulgairement dits de ce métal et ses combinaisons avec les corps combustibles ; d'autant plus que, pour les détails, cette division s'établit ici d'elle-même. — *N. B.* — Ici doivent suivre les généralités sur les alliages.

Les lois que suivent les alliages du platine sont analogues à celles des alliages des autres métaux. — D'abord, le platine durcit et roidit tous les métaux avec lesquels il est allié ; et cela suivant la proportion de l'alliage. En second lieu, il devient fusible par cette union. En troisième lieu, il s'oxyde plus facilement lorsqu'il est allié à d'autres métaux. Les deux premières de ces lois, ont déjà été observées par Lewis, du moins pour les alliages vulgairement dits ; la dernière est due aux observations de Proust. (Annales de chimie tome XXXVIII). — Voici les détails.

Lorsque le platine se dissout dans l'acide, ainsi que nous le verrons ci-après, il se dépose une poudre noire que Bergman avait déjà observée. Suivant les expériences de Proust, cette poudre contient du phosphore de platine et du sulfure de platine. Mais, si l'on précipite la dissolution de platine par un autre métal, il se sépare également une poudre noire qui, suivant toutes les apparences,

est du carbure de platine. Ce fut encore Bergman qui observa le premier ce dernier fait : il fit précipiter, par le zinc, la dissolution de platine et obtint, sur 100 parties en dissolution, 77 parties de cette poudre noire ou de carbure de platine (*De cob niec plate et magn.*). Après lui, Tillet obtint également une grande partie de carbure de platine, en faisant précipiter, par le cuivre, la dissolution d'argent et de platine dans l'acide nitrique (Mém. de l'acad. des sciences de Paris, pour l'année 1779). Berthollet conclut, de ces faits, que le carbone se trouve en grande quantité dans le platine avant sa dissolution, et présume que la couleur foncée des dissolutions de ce métal doit être attribuée au carbone. — Le phosphure de platine est de la couleur de l'acier et a une dureté considérable. Nous devons à Pelletier la connaissance de la fusibilité du platine par le moyen du phosphore ; nous en parlerons ci-après. — Quant au sulfure de platine, on ne peut l'obtenir, par la composition, qu'au moyen de sulfures alcalins qui réunissent, à la propriété de diminuer la cohésion du soufre, celle d'empêcher sa volatilisation au degré de chaleur requis pour diminuer la cohésion du platine ou de son oxyde. Déjà Lewis avait avancé que le platine, ainsi que l'or, se dissout par l'hépar et devient, par là, miscible avec l'eau.

Pour ce qui concerne, en second lieu, les métaux reconnus pour tels par tous les chimistes, le platine paraît également s'unir avec tous, plus ou moins. — Ce fut le docteur Lewis qui fit le premier des expériences détaillées sur ces alliages du platine ; nous allons en présenter ici un aperçu et nous renverrons le lecteur curieux de plus grands détails, au mémoire de ce chimiste inséré dans les Transactions philosophiques de l'année 1754.

Le platine, mêlé avec partie égale d'or, se fond à un grand degré de chaleur : l'alliage qui en résulte est cassant, dur et aigre ; sa couleur est blanchâtre. Avec 4 parties d'or, le platine se fond et s'allie à un degré moindre de chaleur ; l'alliage est alors plus malléable.

Le platine, avec partie égale d'argent, se fond et s'allie également, mais à un degré très-considérable de chaleur; il paraît que l'affinité entre le platine et l'argent est extrêmement faible. L'alliage qui résulte est dur, d'un grain grossier, et d'une couleur sombre.

Avec le mercure, le platine ne paraît avoir également que très-peu d'affinité.

Déjà Sheffer avait avancé, que le platine ne s'unit pas au mercure; cependant, d'après Lewis cet amalgame serait possible au moyen d'une très-longue trituration.

Avec le cuivre, le platine se fond et s'allie parfaitement. L'alliage est dur, aigre et éclate sous le marteau, lorsque le platine y entre en grande proportion. Si l'on n'en met que le $\frac{1}{10}$, le $\frac{1}{12}$ et encore moins, l'alliage, de couleur de rose, devient malléable et susceptible d'un très-beau poli; nous aurons occasion d'en parler dans la suite.

L'alliage du platine avec le fer, est plus dur que ce dernier métal: la lime n'a point de prise sur lui. Il est également susceptible d'un beau poli et est moins sujet à s'oxyder que le fer.

Avec l'étain, le platine se fond et s'allie dans toutes les proportions. L'alliage est dur, aigre, grossier et d'une couleur plus foncée que l'étain.

L'alliage du platine avec le plomb a un tissu fibreux et est d'une couleur sombre, tirant sur le pourpre. Il se ternit à l'air, ainsi que l'alliage du platine avec l'étain. Avec le zinc, le platine s'allie très-facilement.

Il s'allie également avec l'antimoine et le bismuth. L'alliage avec le dernier de ces deux métaux, est très-fragile.

Mais, c'est surtout avec l'arsenic que le platine se fond et s'allie très-facilement. Sheffer avait déjà observé qu'une partie d'arsenic suffit pour mettre en fusion 24 parties de platine rougies dans un creuset, — nous en parlerons encore dans la suite.

Quant aux autres métaux, nous avons déjà vu, dans l'article précédent, que le platine, en état de mine, se

trouve allié, outre plusieurs métaux de ceux que nous venons de nommer, avec l'iridium, le palladium, le chrôme, le rhodium et l'osmium. Parmi ces métaux, suivant Sm.-Tennant, l'iridium paraît avoir la plus grande affinité avec le platine.

Passons maintenant aux combinaisons du platine avec les acides et les alcalis.

D'abord, pour ce qui concerne les acides, le platine pur n'est dissoluble que dans l'acide nitro-muriatique. Cette particularité du platine, que ce métal n'a de commun qu'avec l'or, devrait être attribuée, suivant Berthollet, à la faible action de ces métaux, soit sur l'oxygène, soit sur les acides. La raison que ce savant chimiste allègue, est que l'acide binaire en question réunit, à la propriété de l'acide nitrique de céder facilement de l'oxygène condensé (oxygène qui, suivant Lavoisier, est nécessaire à l'oxydation des métaux, préalablement à leur dissolution), l'action de l'acide muriatique qui est plus forte que celle de l'acide nitrique. C'est là l'*attraction disposante* de Fourcroy. Je ne me permettrai ici qu'une seule observation, celle qu'une pareille attraction serait une propriété plus qu'organique : il faudrait supposer une intelligence aux acides qui agiraient d'une manière aussi savante. — J'ai dit ci-dessus, entre parenthèses, que, suivant Lavoisier, l'oxydation des métaux est nécessaire à leur dissolution dans les acides. Je dois faire remarquer, à cette occasion, que la nécessité en question n'est que relative et nullement absolue. L'oxydation des métaux ne sert à leur dissolution qu'indirectement, par la diminution de leur cohésion : considérée en elle-même, l'oxydation des métaux est plutôt un obstacle à leur dissolution ; aussi a-t-on observé que les acides ont plus d'action sur les métaux qui ne sont que peu oxydés, lorsqu'ils sont facilement susceptibles de différents degrés d'oxydation (Berthollet. Statique chim. 2^e partie page 413). — Je ne prétends point ici révoquer en doute l'assertion de Lavoisier ;

je suis pleinement de l'opinion de ce grand chimiste : je ne prétends que donner un développement ou plutôt une détermination plus précise à cette opinion. — Mais, revenons à la dissolution du platine.

Cette dissolution est au commencement jaune et devient ensuite d'un rouge foncé; elle se change, par l'évaporation, en cristaux d'un rouge brun, opaques, quelquefois transparents. Il paraît que ce fut de Morveau qui aperçut le premier que ces cristaux forment des octaèdres. Bergman, ce père de la vraie cristallographie (voyez les nouveaux actes de la Société royale d'Upsal, pour l'année 1773; et les Opusc. de Bergman, dissert. XII) n'avait pu déterminer la figure des cristaux que donne la dissolution du platine, de Lisle également n'avait parlé que de ceux du sel triple; ils forment aussi des octaèdres (Cristallographie, tom. 1. p. 408). D'après Bergman, les cristaux ou le sel métallique, obtenu par la dissolution du platine, et formant un muriate de platine ou plutôt, suivant la conjecture de Berthollet, un nitro-muriate de platine, exige, pour se dissoudre dans l'eau, une quantité d'eau plus grande que la sélénite, même à la température de l'ébullition.

Quant aux oxydes de platine et aux alliages de ce métal, nous nous contenterons de remarquer les deux faits historiques suivants, relatifs à la dissolution : 1^o) M^r de Morveau avait avancé le premier (Éléments de chimie de l'Acad. de Dijon, tom. 2. page 153) que le platine, exposé à l'action du nitrate de potasse en fusion, s'oxyde et peut alors être attaqué par tous les acides. 2^o) Tillet est parvenu le premier à dissoudre le platine dans l'acide nitrique, après l'avoir préalablement allié avec l'or et avec l'argent (Mém. de l'Acad. des Scien. de Paris pour l'année 1779) : nous avons déjà eu occasion de citer ce dernier fait pour une autre raison. — Ces deux faits forment, en quelque sorte, les premiers chaînons de l'histoire de la dissolution de l'oxyde et des alliages du platine.

Pour ce qui concerne, en second lieu, les combinaisons du platine avec les alcalis, nous pensons que, dans l'état actuel de la chimie, on ne saurait dire rien de positif sur ces espèces de combinaisons, lorsqu'on les envisage dans leur véritable simplicité. Voici quelques considérations générales concernant cet objet : elles pourront servir, en même temps, à légitimer la façon de penser que nous venons d'énoncer. — Les chimistes croient, comme pour la combinaison avec les acides, que l'oxydation des métaux est nécessaire pour leur union avec les alcalis. Nous devons ici réitérer la remarque que nous avons déjà faite à l'occasion des dissolutions métalliques, savoir, que la nécessité de cette oxydation n'est que relative, qu'elle ne sert, à la combinaison des métaux avec les alcalis, qu'indirectement, en diminuant leur cohésion. Cependant, l'oxydation facilite ici la combinaison, et non comme dans les dissolutions métalliques où elle est, en elle-même, un véritable obstacle à la combinaison, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; mais, cette facilité est purement contingente ; elle dépend d'une circonstance accessoire qui ne détermine rien dans la nature de l'union des métaux avec les alcalis, de l'union dont la possibilité est entièrement indépendante de l'oxydation des métaux. — Le lecteur comprendra aisément que cette assertion repose sur la théorie que nous avons exposée ci-dessus concernant l'alcalisation. Nous pourrions donc nous dispenser d'en donner un plus grand développement ; mais, comme il se présente ici une occasion d'éclaircir ce que nous avons avancé sur la nouvelle nomenclature chimique, nous pourrons, en nous occupant de cette dernière jeter par là même, quelque jour sur le résultat en question de notre théorie.

Or, une des conséquences immédiates de cette théorie, est évidemment que les alcalis ont, avec les métaux, la même relation que les acides. Il faudrait donc, pour avoir une nomenclature vraiment scientifique, désigner les

combinaisons des métaux avec les alcalis, de la même manière qu'on désigne les combinaisons des métaux avec les acides, en donnant la terminaison *ate* aux alcalis et non aux acides; et dire, par exemple, *ammoniate d'argent*, *potassate de plomb*, etc., et non, comme on l'a fait jusqu'à présent, *argentate d'ammoniaque*, *plombate de potasse*, etc., etc. Chenevoix a déjà rejeté ces dernières dénominations; mais, il n'y a été déterminé que par un motif *lexicographique*, celui de l'inconvénient de confondre les oxydes avec les acides. Berthollet, pour défendre la légalité scientifique de ces dénominations, répond qu'il faut se rappeler que les oxydes ont, dans cette occasion, une propriété analogue à celle des acides. S'il m'était permis de témoigner une opinion contraire à celle de ce savant illustre, je déclarerais que M^r Berthollet s'est ici mépris sur les fonctions respectives des oxydes et des alcalis : ce ne sont point les oxydes qui, dans leur combinaison avec les alcalis, correspondent aux acides dans la combinaison de ces derniers avec les métaux; ce sont, au contraire, les alcalis : les oxydes remplissent une et même fonction dans leurs combinaisons, soit avec les acides, soit avec les alcalis. — D'après toutes ces considérations, on doit concevoir que je ne puis envisager les combinaisons de l'oxyde de platine avec les alcalis, qui ont lieu dans les sels triples de ce métal, comme étant des combinaisons proprement dites du platine avec les alcalis. Dans les sels, le platine est combiné avec les alcalis, par l'influence, du moins partielle, des acides; ainsi, comme nous l'avons avancé au commencement de cet article, il ne reste à dire, dans l'état actuel de la chimie, rien de positif sur les véritables et simples combinaisons du platine avec les alcalis.

Passons aux sels triples de ce métal.

La question des sels triples métalliques, ou en général, des combinaisons des métaux avec les acides et les alcalis, séparément et surtout conjointement, forme, en quel-

que sorte, l'objet de la partie transcendante de la chimie des substances inorganiques : il y a peu de chimistes qui en aient senti les difficultés ; il y en a peu qui aient seulement entrevu le vrai état de la question ; il n'y en a point qui, à mon avis, l'aient résolue. — Je hasarderai de donner ici un aperçu de mon opinion ; ne serait-ce que pour indiquer la direction que je suivrai dans la description des sels triples du métal qui nous occupe.

Richter avait trouvé la belle et importante loi que deux solutions neutres, mêlées ensemble, produisent toujours, lorsqu'elles se décomposent, des résultats également neutres. Berthollet qui, dans la suite, s'est occupé du même ordre de saturation, découvrit et classa, avec sa précision ordinaire, les anomalies de la loi de Richter ; mais, comme l'a déjà observé Fisher, la seule exception qu'on ne puisse réellement pas attribuer à des modifications de circonstances, est celle lorsqu'il se trouve, dans le mélange, des *sels métalliques* ; cette exception que Berthollet avait déjà observée dans ses *recherches sur les lois de l'affinité*, est précisément la raison qui, à ce qu'il me paraît, aurait dû le porter à distinguer l'action réciproque des acides et des métaux, de celle des acides et des alcalis : on sait néanmoins que ce célèbre chimiste, pour combattre l'opinion invétérée de Rouelle concernant la distinction tranchante des sels, en sels au *maximum* d'acide et en sels au *minimum* d'acide, paraît avoir incliné à identifier les deux espèces d'actions dont nous venons de parler ci-dessus. — Nous pouvons être en erreur ; mais il nous paraît que, suivant l'induction des faits connus, la série des combinaisons des métaux avec les acides et les alcalis, est d'un ordre tout-à-fait différent de celui où se trouve la série des combinaisons des alcalis avec les acides. Il nous paraît même que la nature de l'affinité qui existe entre les acides et les alcalis et qui opère leur combinaison, est essentiellement différente de la nature de l'affinité qui existe entre les métaux d'une part, et les acides et

les alcalis de l'autre ; et, par conséquent, qu'il faut, pour le perfectionnement ultérieur de la chimie, commencer à distinguer les *différentes espèces d'affinités*, comme autant de *forces chimiques* essentiellement différentes. — Nous développerons davantage cette opinion dans un autre écrit où nous allèguerons les raisons qui nécessitent, dans l'état actuel de la chimie d'introduire une distinction scientifique des différentes espèces d'affinités. (*) Nous nous contenterons de remarquer ici que les *affinités métalliques* forment un domaine séparé, régi par une loi analogue à celle que Richter avait trouvée pour les affinités qui ont lieu entre les acides et les alcalis ; en effet, Berthollet a reconnu l'existence d'une pareille loi dans le mélange de dissolutions métalliques : l'exception que ce chimiste allègue par rapport au mélange du nitrate d'argent et du muriate oxygéné de mercure, revient ici rigoureusement à l'anomalie de la loi de Richter observée par Berthollet dans le cas où le mélange des substances neutres (en fait d'acides et d'alcalis) donnent des sels triples. — Venons maintenant à l'exposition des sels triples du platine : le lecteur qui aura compris notre opinion, reconnaîtra aisément la direction que nous prendrons dans cette exposition.

Parmi tous les métaux, il n'y en a aucun qui ait une plus grande disposition à former des sels triples. Suivant Bergman qui est le premier chimiste qui se soit occupé en détails de cet ordre de combinaisons du platine, ce métal en dissolution, et même avec grand excès d'acide, s'empare d'une partie de l'ammoniaque et de la potasse des sels qui les ont pour base. — Voici un aperçu détaillé de ces combinaisons.

La dissolution du platine par l'acide nitro-muriatique, lorsqu'elle n'est pas trop délayée, est précipitée par l'am-

(*) Voyez maintenant les *Prolégomènes* p. 408-414 et l'*Apodictique messianique*, 6^e Système = Création de la Nature. (Note de M^{lle} B.C.)

moniaque. Le précipité est un sel triple : de muriate d'ammoniaque et de platine. — Ce sel est sous la forme de petits grains, cristallisés en octaèdres. Leur couleur dépend du degré de saturation de la dissolution : ils sont rouges, lorsque la dissolution est chargée ; ils sont jaunes, lorsqu'elle est étendue. — Cependant, il reste toujours une partie du métal en dissolution, quelle que soit la quantité d'ammoniaque qu'on y ajoute. Les précipités subséquents ne sont plus que des oxydes de platine : ils sont en poudre d'un jaune de paille. — Il faut encore remarquer que ce n'est pas seulement par l'ammoniaque pur, que le platine est précipité de sa dissolution : suivant Bergman, tous les sels qui ont cet alcali pour base, opèrent la même précipitation. Il est au moins prouvé que ce fait est constant pour le sulfate d'ammoniaque, le nitrate d'ammoniaque et le muriate ammoniacal. Ce fut le Docteur Lewis qui s'aperçut le premier de cette influence du muriate ammoniacal. — Le sel triple de platine dont nous venons de parler, est très-peu soluble dans l'eau ; et par conséquent, suivant la Théorie de Mr Berthollet fils, il ne doit pas y avoir grand excès d'acide, ce qui prouverait l'affinité majeure entre le platine et l'ammoniaque.

La soude précipite également la dissolution du platine. C'est à Bergman que nous devons la découverte de ce fait (voyez ses opusc.). Il paraît que les auteurs des *Éléments de chimie* de l'Académie de Dijon reconnurent le même fait (voyez Tome 2 p. 268). Ce qu'il y a ici de remarquable concernant cette découverte, c'est que le célèbre Margraff avait avancé le contraire (*Mém. de l'Acad. de Berlin* pour l'année 1757) et que Lewis et Wenzel avaient eu la même opinion. — Le fait est que la dissolution du platine est précipitée par la soude lorsqu'elle est employée en grande quantité et surtout lorsque la soude est débarrassée de son eau de cristallisation.

La potasse précipite plus facilement la dissolution du platine. Les résultats de cette précipitation sont ana-

logues à ceux de la précipitation du platine par l'ammoniaque, à l'exception que le sel triple de platine qui résulte ici, est beaucoup plus soluble dans l'eau, ce qui, suivant toujours la théorie de Mr Berthollet fils, indiquerait, dans le muriate de potasse et de platine, un excès d'acide et, par conséquent, une action plus faible entre le platine et la potasse, comme cela est au reste très-naturel. — Ici également comme pour l'ammoniaque les sels qui ont pour base la potasse et nommément le sulfate, le nitrate, le muriate et l'acétate de potasse, précipitent la dissolution du platine d'abord, en sel triple et, ensuite, en oxyde de platine. — *N. B.* Ici la décomposition de ces sels.

Pour terminer cet article nous remarquerons que, suivant Bergman, l'oxyde de platine est dissoluble dans l'acide sulfurique, et précipité en sel triple par la potasse.

A la fin de ce Manuscrit, l'auteur a placé la Table suivante :

TABLE RÉDUITE DE LA STÉCHIONIÉTRIE DE RICHTER.

<i>Bases.</i>		<i>Acides.</i>			
Alumine.....	525	Fluorique	427		
Magnésie.....	615	Carbonique.....	577		
Ammoniaque....	672	Sébacique	706		
Chaux	793	Muriatique.....	712		
Soude.....	859	Oxalique	755		
Strontiane.....	1329	Phosphorique...	979		
Potasse.....	1605	Formique.....	988		
Baryte	2222	Sulfurique.....	1000		
		Succinique.....	1209		
		Nitrique.....	1405		
		Acétique	1480		
		Citrique.....	1683		
		Tartareux.....	1694		
				<i>Alcalis.</i>	
				Ammoniaque=672	187=b
				Soude.....=859	4
				748	748
				1607	

La série des trois alcalis est représentée par a , $(a + b)$, $(a + 5b)$; la série des terres par a , $(a + b)$, $(a + 3b)$, $(a + 9b)$, $(a + 19b)$. La série des quatre acides minéraux est représentée par c , cd^3 , cd^5 , cd^7 ; et la série des autres acides (excepté l'acide phosphorique), par c , cd^3 , cd^4 , cd^8 , cd^{11} , cd^{15} , cd^{16} .

CINQ LETTRES PHILOSOPHIQUES,

ÉCRITES EN 1852,

PAR HOËNÉ WRONSKI,

A M. LOUIS CROZALS, A BÉZIERS.

PREMIÈRE LETTRE.

Neuilly (Seine), le 6 mai 1852.

Cher Monsieur et ami,

J'ai reçu avant-hier la lettre que vous m'avez adressée le 1^{er} courant. — Je n'ai pu y répondre sur-le-champ, parce que j'attendais l'imprimé que je viens de publier et que vous trouverez ci-joint. J'attends aussi, depuis quelque temps, ceux de mes ouvrages que vous n'avez pas et que j'ai désiré vous envoyer. Pour ne pas différer ma réponse, je vous envoie en attendant ceux que j'ai pu me procurer et dont je remettrai le paquet, aujourd'hui même à M. D., votre ami. Aussitôt que j'aurai pu me procurer les autres, je vous les enverrai également par la même voie. Mais, vous aurez déjà, dans les ouvrages que je vous envoie, quelques nouveaux et assez graves renseignements sur le Messianisme. Vous y trouverez surtout, dans l'un de ces ouvrages, dans l'*Adresse aux Nations civilisées*, la réponse à l'une des questions contenues

dans votre dernière lettre (du 1^{er} mai), savoir, à la question d'établir la *production* ou la *consommation* par la loi de création. Vous y trouverez en effet, non-seulement le *Tableau génétique de la formation de l'industrie sociale* (page 17 à 19), mais de plus le *Tableau génétique du système absolu d'Économie sociale* (page 19 à 21), et enfin le *Tableau génétique de la détermination mathématique des lois de l'Économie sociale* (page 21 à 34). Et c'est dans le second de ces trois Tableaux que vous verrez quelle est la véritable signification génétique des deux objets économiques qui constituent respectivement la *production* et la *consommation*.

Mais, ce n'est là qu'un exemple de votre question générale, savoir, de la question comment, l'un des deux éléments primordiaux étant donné, on peut trouver l'autre, et comment en connaissant ces deux éléments, on peut remonter à l'élément-neutre.

A cette question, voici trois réponses :

- 1^o — Ce n'est que par un *acte de génie* qu'on pourrait remonter ainsi à l'élément-neutre d'un système de réalité; et même alors, on n'aurait aucune garantie absolue de la vérité de ce système.
- 2^o — C'est uniquement de l'*élément-neutre* qu'on peut, par l'application de la loi de création, déduire le système entier de cet ordre de réalité. Et même alors, on ne peut en obtenir la garantie absolue qu'en développant ultérieurement, et toujours par la loi de création, chaque membre de ce système, et de plus chaque membre ultérieur de ces développements progressifs, pour accomplir la création, et pour pouvoir ainsi reconnaître, par une preuve apagogique, qu'on n'aboutit à aucune absurdité. — Mais, c'est là précisément l'œuvre de l'*Apodictique messianique*.
- 3^o — L'élément-neutre d'un système de réalité ne saurait être donné par rien autre que par un membre génétique d'un antérieur système de réalité, comme vous

en voyez un exemple dans mes *sept ordres* progressifs de la création de l'Univers (Tome II de la *Réforme du Savoir humain*, page 523 à 547).

Quant à vos autres questions, qui sont toutes fort essentielles et qui prouvent ainsi votre belle tendance philosophique, elles sont, tout à la fois, et trop nombreuses et trop graves pour pouvoir y répondre dans cette lettre. — Dans une prochaine lettre, que vous recevrez dans le courant de ce mois, je commencerai à vous donner la solution de ces questions.

Quant à mes *Conférences européennes*, je n'ai pu obtenir l'autorisation du Gouvernement. Il paraît que, pour prévenir tous les dangereux bavardages politiques, on a adopté pour règle générale de ne pas favoriser les productions politiques ; et l'on a raison de le faire.

Je suis donc forcé de me livrer aux *Conférences scientifiques*, dont vous voyez ci-joint le Programme. Peut-être n'obtiendrai-je pas non plus l'autorisation du Gouvernement, qui est également indispensable.

Il ne resterait alors pour moi en France que la formation d'une compagnie pour la réalisation immédiate de la présente *Réforme de la locomotion*. Et c'est encore moins faisable. — Mon sort *naturel* en France est de vivre en misère et d'y mourir peut-être dans un hôpital. — (*) Toutefois, pour n'avoir rien à me reprocher, je distribuerai beaucoup de Programmes présents. — Je vous en envoie six exemplaires dans le paquet susdit, en vous priant de les distribuer à des hommes capables de les comprendre. J'y joins un opusculé intitulé : *Urgente réforme de la lo-*

(*) Ce malheur a été évité par les soins dévoués d'une modeste famille. Et puisque, nous avons partagé avec l'auteur travail et souffrance, jusqu'à ses derniers moments, nous pouvons rappeler ici, sa juste et solennelle plainte :

« Pour répandre tes Oracles,
« O Dieu ! pourquoi m'as-tu jeté
« Dans la ville des éternels aveugles ?

(Adresse aux Nations Slaves, page 4 ; et en tête du Manifeste historique [*Réforme du Savoir humain*]).

[Note de M^{me} B. C.]

comotion, etc., etc.; où vous pourrez voir quelle est cette grande affaire, déjà morte une fois en France de la manière indigne qui est indiquée dans le programme présent.

Adieu, cher Monsieur et ami.

Votre très-humble serviteur.

M^{me} Wronska vous remercie de votre aimable souvenir.

Le 7 Mai.

PS. — J'ai été forcé de renvoyer le départ de cette lettre, parce que je n'ai pas trouvé hier M. D. Il est parti pour la campagne, et ne reviendra à Paris que lundi prochain, le 10. — Néanmoins, j'ai donné à son concierge le paquet à votre adresse, en le priant de le bien recommander à M. D., afin qu'il vous le fasse parvenir le plus tôt possible. Je crois que vous feriez bien d'écrire vous-même à votre ami, et de me faire savoir si je dois toujours lui transmettre les paquets ultérieurs que j'aurai à vous envoyer.

Dans le paquet remis à M. D. se trouvent les ouvrages suivants :

- 1° — Adresse aux Nations civilisées, etc.
 - 2° — Épître à S. A. le prince Czartoryski.
 - 3° — Le Supplément à cette Épître.
 - 4° — Dernier appel aux hommes supérieurs, etc., où se trouvent à la fin les *Prédictions scientifiques*.
 - 5° — Faux Napoléonisme, etc.
 - 6° — Adresse aux Nations Slaves, etc.
 - 7° — Urgente réforme des Chemins de fer, etc.
 - 8° — 6 Exemplaires du présent *Programme des Conférences scientifiques*.
-

DEUXIÈME LETTRE.

Neuilly, le 22 mai 1852.

Mon cher Monsieur,

Dans ma lettre du 7 mai, à laquelle vous ne m'avez pas répondu, je vous ai annoncé l'expédition, par la voie de M. D., de quelques-uns de mes ouvrages, et je vous ai donné des explications détaillées concernant votre question économique sur la production et sur la consommation. J'ai attendu votre réponse pour savoir si, à l'aide de l'ouvrage que je vous envoyais, vous étiez suffisamment éclairé sur cette question, parce que ce serait perdre le temps en y revenant à plusieurs reprises. Et j'aime méthodiquement traiter à fond chaque question avant d'en aborder une autre.

Toutefois, en revenant à vos questions contenues dans la lettre du 1^{er} mai, je dois en attendant, en aborder au moins la première, où vous demandez proprement quelle est la véritable signification de l'*Architectonique*, de la *Métaphysique*, et de la *Méthodologie* de chaque science. Voici la réponse à cette belle question, provoquée par ce qui est aux pages 44 à 45 du Tome I de la Réforme du Savoir humain.

Chaque science et généralement toutes les sciences ont, pour objet de notre savoir, les *réalités créées*; comme vous le voyez dans le (P. U.) de l'Ordre III du Prototype de la Création (page 531 du Tome II de la *Réforme du Savoir humain*), dont l'objet est l'*Œuvre créé*. Et comme telles, les parties constituantes ou intégrantes de chaque science, ne peuvent s'établir que par l'application de la *loi de création* à la création du monde. Or, ce sont ces parties constituantes génétiques qui constituent l'*Archi-*

tectonique de chaque science. C'est ainsi que, dans les *Prolégomènes du Messianisme* (page 211 à 229), le Tableau génétique de la Politique, constitue l'*Architectonique* de la Politique, et les tableaux génétiques de l'Algorithmie et de la Géométrie constituent l'*Architectonique* des Mathématiques, dont les objets respectifs sont donnés dans le susdit Ordre III du Prototype de la Création, savoir, la *Politique* comme y formant les (R. S.), et les *Mathématiques* comme y formant l'(I. U. E.). (*)

De plus, dans ces mêmes *Prolégomènes*, à la suite des Tableaux génétiques que je viens de citer, vous voyez que, dans chaque système de réalité, il existe une *trinomie messianique*, constituant les trois lois fondamentales de ce système de réalité, nommément une *Loi suprême*, un *Problème-universel*, et un *Concours téléologique*, dont la signification est bien déterminée aux pages 234 et 235 de ces *Prolégomènes*. — Or, tout ce qui dérive immédiatement de la Loi suprême, constituant l'OBJET même de la science, indépendant de l'homme, forme la législation de la science et constitue ainsi sa *Métaphysique*. Et tout ce qui dérive du *Problème-universel*, nommément la solution de toutes les questions de cette science, solution qui n'est pas donnée dans ce système de réalité, et qui requiert conséquemment le savoir de l'homme, c'est-à-dire, l'application spéciale de son savoir à ce système de réalité, devient l'ouvrage de l'homme et constitue ainsi la *Méthodologie de la science*. — Quant à la troisième loi fondamentale, le *Concours téléologique*, les hommes n'en ont pas encore aperçu ni par conséquent compris les phénomènes singuliers par lesquels cette loi merveilleuse, qui accuse partout la présence de Dieu, se mani-

(*) Les lecteurs qui ne sont pas au courant de ces abréviations, en trouveront l'explication au Type de la Loi de Création, produit dans l'Apodictique messianique, page 15, dans la Philosophie absolue de l'histoire, 1^{re} partie, page 190, dans les Cent Pages, p. 39, et dans les Tomes I et II de la Réforme du Savoir humain, pages 62-63, et 596.

[Note de M^{lle} B. C.]

feste aux hommes, toujours aveugles. J'ai indiqué positivement cette partie divine de chaque science dans ma Philosophie et dans ma Réforme des Mathématiques, comme Prototype de la réforme pareille de toutes les autres sciences. Je l'ai indiquée également dans ma Philosophie de la Politique (dans la Métapolitique), comme vous pouvez l'apercevoir dans la *trinomie politique* (à la page 217 des *Prolégomènes*). Vous pourrez le voir de plus dans l'*Épître secrète* à S. A. le prince Louis-Napoléon, Épître que je me propose de vous envoyer incessamment et dans l'Avis qui la précède (pages XI et XII), vous trouverez cette trinomie messianique dans les Mathématiques, dans la Politique, et dans la Théologie.

Vous demandez ensuite, pour le dernier paragraphe de la page 46 du Tome I de la Réforme, comment l'universalité des objets d'un système n'est qu'un postulatum de la possibilité même de leur existence? — La réponse est donnée à la fin de la page 50, où il est expliqué comment cette universalité des objets est *rendue possible* par les *principes* de leur existence, c'est-à-dire, par les principes mêmes de leur réalité.

Vous demandez de plus, pour le dernier paragraphe de la page 47, la distinction pour ce qui concerne le *contenu* et la *forme*, dans l'individualité et dans l'universalité des objets d'un système de réalité? — Eh bien, tout ce qui, dans ce système, est *engendré* et par conséquent *fixé*, soit *individuellement* dans la théorie, soit *universellement* dans la technie de ce même système, c'est-à-dire, tout ce qui est *créé* ainsi par les parties distinctes de la loi de création, constitue le *contenu* ou l'*essence* de ces objets distincts; et au contraire, tout ce qui, par suite de ces créations distinctes, établit une *relation* ou un *rapport* réciproque entre ces objets distincts, constitue la *forme* ou la *manière d'être* de ces créations distinctes. Ainsi, le *contenu* d'un objet individuel ou universel, est la consti-

tution primitive de cet objet par sa *propre* essence, et la *forme* d'un pareil objet, individuel ou universel, est la constitution secondaire de cet objet, par l'essence des *autres objets*.

De ces considérations générales qui fixent, avec précision, le *contenu* et la *forme* des objets dans un système de réalité, résulte immédiatement la signification de leurs *relations positives* et de leurs *relations négatives*, signalées à la page 55. En effet, les relations positives sont celles qui déterminent la forme des objets en ce qu'ils sont réellement par rapport aux autres objets, et par conséquent les relations négatives sont celles qui déterminent les objets en ce qu'ils ne sont pas par rapport aux autres objets du même système de réalité.

En joignant à la présente lettre celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 7 mai, vous aurez maintenant l'explication complète de toutes les questions contenues dans votre lettre du 1^{er} mai.

Au reste, si je ne me trompe, toutes ces questions paraissent principalement dirigées vers la connaissance approfondie de la loi de création. Et comme telles, elles méritaient essentiellement des réponses satisfaisantes, telles que je viens de les donner. Toutefois, si ces réponses ne vous suffisent pas encore, veuillez reproduire vos questions sous une forme plus précise ; et je tâcherai d'y répondre de nouveau, jusqu'à votre complète satisfaction. — Et pour ce même objet, je vous prierai de lire d'abord ce qui, dans les *Cent Pages décisives* est dit (aux pages 37 à 41) pour la construction et pour la déduction de la loi de création.

TROISIÈME LETTRE.

Neuilly, le 17 juin 1852.

Mon cher Monsieur et ami,

Quoique encore indisposé, pour ne pas vous faire attendre plus longtemps, je vais répondre à votre dernière lettre, celle du 30 mai.

Vous me demandez si l'*X* est autre chose que *Dieu est par lui-même*? — Sans doute, ce n'est pas autre chose; mais ce n'est là que le *problème*. Il s'agit précisément de résoudre ce grand problème, pour découvrir quelle est l'*essence intime* de cet *X*, ou bien, si vous voulez l'*essence intime* de Dieu, cette essence intime qui, je ne dis pas *existe*, mais qui *subsiste* par elle-même. — Mais, comme tel, ce problème est purement un *problème religieux*, c'est-à-dire, un *dogme*, qu'à défaut de sa solution, ou plutôt pour écarter l'idée de cette solution, la religion de tous les temps, même notre christianisme actuel, nous imposent, par anticipation, et avec raison, comme une *Vérité religieuse*, c'est-à-dire, comme étant déjà la *solution elle-même* de ce grand problème. En effet, la religion ne peut faire davantage; car, la révélation n'est que la manifestation de la raison absolue dans notre sentiment. Et comme telle, la révélation, cette GRACE divine, car c'en est une, ne peut que nous dévoiler les grands problèmes de notre existence, en laissant à l'homme le MÉRITE de leur solution (Lisez l'*Épître au Pape*, au commencement du Tome II de la *Réforme du Savoir humain*). Je dis que la religion ne peut donner la solution en question, parce que nulle part, dans aucune révélation, cette solution n'est donnée; et la fonction de la religion se réduit à nous enseigner la révélation, précisément pour nous apprendre les grands problèmes de l'homme, comme être raisonnable. Malheu-

reusement, dans tous les temps, la religion, ou plutôt le sacerdoce a craint d'avouer ainsi l'insuffisance de la religion, en avouant qu'il ne nous enseignait que les *problèmes*, et qu'il ne savait pas en donner lui-même la *solution*. Et dans cette crainte, le sacerdoce a toujours qualifié ces simples problèmes du nom pompeux de *Vérités religieuses*, en prétendant ainsi qu'il n'y a plus rien autre à savoir à cet égard. C'est à tort, car c'est déjà une belle et auguste fonction du Sacerdoce que celle d'enseigner à l'homme les grands problèmes de son existence. Mais, il faudrait alors reconnaître chez l'homme un savoir supérieur, par lequel il pourra résoudre ces problèmes divins. Et une telle reconnaissance semblerait diminuer l'influence, l'autorité, et la puissance du sacerdoce. C'est encore à tort et même avec préjudice pour le sacerdoce, parce qu'il est impossible d'arrêter le développement de la raison de l'homme, qui est l'attribut distinctif de son essence, de son âme. Et alors, quand l'homme parvient à la conscience de cette faculté suprême, de cette *faculté créatrice de la vérité*, le sacerdoce, pour soutenir sa fausse position, qu'il a adoptée d'abord, et avec raison, pour prévenir l'altération des dogmes, est maintenant réduit à nier dans l'homme la puissance de la raison, cette faculté créatrice de la vérité, et il se jette ainsi dans le grave compromis, où, en voulant empêcher la solution des problèmes religieux, par l'ingénieux expédient de les qualifier du nom de *mystère*, il provoque, par cette prétendue impossibilité de résoudre ces augustes problèmes, leur dénégaration par la qualification populaire d'*absurdités*. Ce compromis produit ainsi l'effet tout-à-fait contraire à celui que le sacerdoce voulait obtenir en niant la puissance de la raison. Il provoque l'*incrédulité*, et il ravit ainsi au sacerdoce sa salutaire et nécessaire autorité, pour éveiller constamment dans l'homme, à tous les degrés de sa culture intellectuelle, les grands problèmes de son existence.

J'ai dit plus haut que la religion ne peut elle-même donner la solution de ces grands problèmes, parce que ce serait ravir à l'homme le mérite de leur solution, par laquelle seule il peut se donner son existence absolue, en opérant ainsi sa création propre. En effet, dans aucune révélation, qui est et qui doit être l'unique doctrine de la religion, il n'est dit rien autre que le *problème*, et jamais rien qui donne la *solution*, de ce problème, pour tout ce qui concerne les *dogmes* de chaque religion. Ainsi, par exemple, dans la plus haute antiquité, le *Swayanbhou*, des Indiens ne dit rien autre que : *ce qui existe par soi-même* (Voyez les *Prolégomènes*, pages 549 et suivantes).

C'est donc à un savoir supérieur à celui de la *religion*, à un savoir où dominera exclusivement la raison absolue, cette faculté créatrice de la vérité, nommément, à la *philosophie*, lorsqu'elle parviendra à son accomplissement, qu'appartiendra la solution de ces grands problèmes religieux, cette solution décisive de laquelle dépend la réalité absolue de l'homme. — Il reste donc à savoir quel est, dans cette grande question, le point auquel la vraie philosophie est parvenue jusqu'à ce jour. — Je vais vous le dire :

Avant de procéder à la solution elle-même de ces grands problèmes, spécialement de celui de l'X ou de l'Archi-Absolu, de l'Indicible, il fallait d'abord déterminer rationnellement ces hauts problèmes religieux, qui, comme je viens de le dire, ne sont encore que la manifestation de la raison absolue dans notre sentiment. (Voyez les *Prolégomènes*, pages 473 et suivantes). Or, sans entrer ici dans tous les développements progressifs de cette détermination rationnelle ou philosophique du problème de l'X ou de l'Archi-Absolu, je me bornerai à vous dire que le résultat final de ces progrès, obtenu par la dernière réforme de la philosophie en Allemagne, nommément par Schelling, est que

l'X est l'identité primitive du *Savoir* et de l'être,

en considérant que le savoir et l'être, comme éléments primordiaux de la *réalité*, sont nécessairement les éléments de toutes les réalités créées. Ainsi, cette finale détermination philosophique du problème de l'X, nous présente le caractère extérieur ou chrématique (par les réalités créées) de cette grande inconnue X.

Et il ne restait ainsi qu'à découvrir l'*essence intime* de ce grave et décisif problème de l'humanité, conforme à son caractère extérieur, fixé par Schelling. Et c'est la découverte de cette *essence intime* qui a été opérée par la philosophie absolue constituant le Messianisme.

Quelle est donc cette *essence intime* de l'X, me demanderez-vous sans doute? — Pour y répondre, je vous prie de lire et d'approfondir ce qui est dit, dans le Tome II de la *Réforme du Savoir humain*, aux pages 561 à 565, depuis la phrase : « Il nous reste donc à éclairer les hommes sur ces principes premiers de l'existence de l'Univers » etc., jusqu'à la phrase : « l'homme acquerra progressivement, PAR SON PROPRE MÉRITE, la conscience de plus en plus claire de ces principes Z, X et Y par lesquels existe l'Univers, et par lesquels, en opérant sa création propre, à l'instar de Dieu, à l'image duquel il est créé, il accomplira ses destinées absolues. »

Dans une prochaine lettre, je répondrai à toutes les autres questions qui sont contenues dans votre lettre du 30 mai dernier.

Toujours, votre dévoué serviteur et ami, qui admire la profondeur de votre esprit et votre haute tendance vers les destinées finales de l'homme.

P. S. — Quand vous m'aurez accusé la réception de cette lettre, en me disant que vous l'avez bien comprise, je vous enverrai ma quatrième lettre pour répondre à toutes les autres questions de votre belle lettre du 30 mai.

QUATRIÈME LETTRE.

Neuilly, le 28 juin 1852.

Mon cher Monsieur et ami,

J'ai reçu votre toujours savante lettre du 21 juin. Vous y dites avoir lu les pages 561 à 567 du Tome II. Soit; mais, vous ne les avez pas lues avec assez d'attention, car vous ne me demanderiez pas de vous dévoiler l'*essence intime* de l'X. — Relisez-les donc encore pour y voir les raisons qui m'empêchent aujourd'hui, et qui m'empêcheront probablement durant ma vie de dévoiler cette grande vérité aux hommes.

Reprenons donc votre lettre du 30 mai dernier, où il me reste à répondre à vos questions sur l'Y, sur le Z, sur l'altériorité et l'ipséité, sur l'hypostase, sur l'exotérisme et l'ésotérisme, et sur le caractère hévristique de la philosophie absolue. — C'est beaucoup trop de questions à la fois. La réponse à chacune séparément demanderait un volume. Je ne puis donc que vous expliquer très-brièvement ces questions.

Pour ce qui concerne d'abord l'Y, vous croyez, probablement d'après la théologie absolue qui est dans les *Cent Pages*, que c'est l'*Ipséité divine*. Je pense que si vous aviez bien approfondi cette théologie absolue, en y joignant ce que je vous ai dit dans mes précédentes lettres, sur le *Contenu* et sur la *Forme*, vous auriez reconnu que l'Y est plutôt l'*Altériorité divine*, c'est-à-dire, l'Homme. — Et vous auriez fait ainsi, non-seulement une grande découverte, mais ce qui est infiniment plus important, vous auriez compris ou du moins entrevu ce qu'est l'Homme, en reconnaissant, sinon son essence intime, son HYPOSTASE, du moins son *caractère extérieur*, consistant ainsi dans l'*altériorité divine*.

Pour ce qui concerne ensuite le Z, lisez bien, je vous prie, la page 567 du Tome II de la *Réforme*, en y joignant une étude approfondie de l'Ordre I du Prototype de la Création, et vous y découvrirez, tout à la fois, et l'explication messianique, c'est-à-dire, rationnelle du grand mystère de la *Trinité*, demeuré inconcevable pour l'homme, et par conséquent la signification ou le *caractère extérieur* de Z.

Ces trois *caractères extérieurs* de l'X, de l'Y, et de Z, tels que je vous les ai dévoilés dans mes deux lettres, la présente et la précédente, doivent vous occuper toute votre vie, si vous voulez réellement arriver à la connaissance de la *Vérité* et par conséquent à la création propre de votre *immortalité*.

Aussi, en aurez-vous aujourd'hui assez, plus même que vous ne pourrez en comporter. — *Adhuc multa habeo vobis dicere, sed non potestis portare modo* (Joan. XVI, 12).

Adieu, toujours votre serviteur et ami.

CINQUIÈME LETTRE.

Neuilly, le 15 juillet 1852.

Mon cher Monsieur et ami,

Me voilà à vous. — Commençons par les explications aux questions qu'on n'a pu traiter à la fois, savoir de l'ipséité, de l'altérité, de l'hypostase, de l'exotérisme et de l'ésotérisme, et du caractère hévristique de la philosophie absolue.

Eh bien, dans le Tableau génétique de la Philosophie de la Psychologie, qui est à la fin des *Prolégomènes*, vous verrez, à la page 565, que la conscience potentielle du

Moi est l'IPSEITÉ, et que la conscience potentielle du *Non-Moi* est l'ALTÉRIÉTÉ. Et pour ce qui concerne la *conscience potentielle*, vous verrez, aux pages 98 et 99 de ces mêmes *Prolégomènes*, que, dans la gradation de la conscience humaine, cette conscience potentielle en question occupe le quatrième rang.

Quant à l'HYPOSTASE de l'homme, vous avez déjà vu, dans ma lettre du 28 juin dernier, qu'elle est l'essence intime de l'Y, dont le caractère extérieur est l'altériorité divine, c'est-à-dire, la conscience potentielle en Dieu du *Non-Moi* de Dieu.

Quant à l'*ésotérisme*, c'était jadis la doctrine secrète des sectes, philosophiques ou religieuses. Elle était secrète parce que, étant contraire aux lois et aux croyances existantes, elle ne pouvait être produite publiquement, comme, par exemple, dans la ligue de Pythagore. Aujourd'hui, nous appelons *ésotérique* cette partie de la doctrine du Messianisme, qui ne se révélera que dans les deux dernières périodes, la sixième et la septième, de l'existence de l'humanité, et qui par conséquent ne saurait être d'aucune utilité dans le développement actuel de l'espèce humaine. — Par opposition à l'*ésotérisme*, on nomme *exotérisme* toute doctrine, philosophique ou religieuse, qu'on peut produire publiquement, sans craindre de heurter les opinions existantes, ou bien sans craindre de ne pas dire des choses inutiles aux contemporains.

Enfin, pour ce qui concerne le caractère hévristique (caractère de découverte) de notre philosophie absolue, lisez, je vous prie, les pages 202 à 237 des *Prolégomènes*; et vous y trouverez l'explication détaillée et parfaite de ce caractère spécial du Messianisme.

Dans votre dernière lettre, dans celle dont le timbre de la poste m'indique la date du 2 juillet, vous dites, d'abord, que l'essence intime de l'X n'est pas autre chose que l'élément-neutre concentrant dans son *individualité* le principe d'*universalité* qui se révèle par le *savoir* et par l'*être*.

— Si l'on ôtait ici les mots d'*individualité* et d'*universalité*, qui n'y trouvent pas une application exacte, cela pourrait être vrai, mais cela n'apprendrait rien, car c'est là le caractère général de tout élément-neutre.

Vous y déterminez de plus l'essence intime de l'Y; mais, comme vous ajoutez que vous n'en êtes pas sûr, je pense qu'il n'y a pas lieu de m'en occuper, sinon pour vous dire que, quand même vous en seriez sûr, cela n'apprendrait rien non plus, car ce ne sont là que les attributs extérieurs de l'homme.

Vous y dites enfin que l'essence intime du Z est l'élément-neutre duquel découle l'*identité du savoir et de l'être*. En changeant ici le mot d'*élément-neutre* en celui de *principe*, cela serait vrai, mais cela n'apprendrait rien non plus, car le Z est bien le principe suprême de tout.

Adieu, toujours votre dévoué serviteur et ami.

Pour terminer, nous donnons comme Appendice à la *Lettre 3^{ème}*, l'inédit suivant :

HOËNE WRONSKI.

CONTRE-RÉFLEXIONS

SUR LA

PRÉTENTION QUE LA RELIGION EST HORS DE LA RAISON.

Un homme qui renonce à la raison, est un fou, qu'il faut conduire à Charenton et non à une Église chrétienne. — Le caractère principal et essentiel de la religion de Jésus-Christ, est la *raison*, par laquelle seule elle se distingue de la religion des Juifs. Demandez-le aux théologiens, et ils vous le diront comme moi. — Otez la raison du Nouveau-Testament, et vous retombez dans l'Ancien-Testament.

Quelques prêtres ignares (*), et quelques fanatiques qu'ils ont endoctrinés, pour conserver l'autorité de leur ignorance, ont voulu prêcher en France la nécessité de renoncer à la raison pour devenir religieux. Ces impies ne pouvaient comprendre que conseiller ici la nécessité de renoncer à la raison, c'est tout bonnement conseiller la folie, comme seule chose digne de la religion. — Aussi, qu'en est-il arrivé? — Tous les hommes raisonnables de la France ont considéré la prétendue religion de ces gens comme un hôpital des fous; et ils ont ainsi tourné le dos à la religion catholique. — C'est en effet de cette manière que la religion a été perdue en France.

Mais, ce qu'il y a de vraiment risible dans cette stupide prétention d'exclure la raison de la religion et généralement des choses divines, c'est que les imbécilles qui ont cette prétention, sont mille fois plus fous que les fous de Charenton. En effet, les fous de Charenton, quoique véritablement privés de la raison, cherchent néanmoins à

(*) L'auteur des *Paroles d'un Croyant* et consorts.

[Note de M^{lle} B. C.]

imiter la raison dans leurs actions et dans leurs paroles, tandis que les fous qui veulent exclure la raison de la religion, se servent, bien ou mal, de la raison elle-même pour faire leurs ridicules arguments contre la raison. — Comprenez-vous cela, mon cher lecteur? — Tâchez de le comprendre, et tout-à-coup il vous viendra la lumière qui vous fera voir que vous ne dites pas un mot, que vous n'écrivez pas une ligne, qui ne soient *au nom de la raison*. Autrement, tout ce que vous dites ou tout ce que vous écrivez serait de la *déraison*, c'est-à-dire, de la *folie*. Et certes, vous ne prétendez pas déraisonner ou dire des folies quand vous argumentez à votre façon sur la raison et sur la religion.

Reconnaissez donc, avant tout, que vous n'avez pas le droit de dire ou d'écrire un seul mot sans vous mettre d'abord à genoux devant la raison ; car, hors de la raison, vous voyez que vous ne pouvez ni parler ni écrire autres choses que des déraisons, des folies. C'est tellement vrai que la seule *prétention d'attaquer la raison* vous place évidemment hors du droit d'être écouté, parce que, hors de la raison, vous ne pouvez que *déraisonner*, et personne n'est obligé, même en politesse, d'écouter ou de lire vos folies.

Sachez, cher lecteur, que *Dieu* c'est la *raison elle-même*, et que la *foi* n'est rien autre que notre *sentiment intime de la raison*. Quand vous comprendrez ces grandes choses, c'est-à-dire, quand vous comprendrez ce qu'est la *raison dans l'univers*, vous pourrez parler de Dieu, de la foi, et de la religion. — Avant cela, ne le faites pas ; car, vous ne pouvez que ravalier ces choses sacrées au-dessous de leur haute et infinie dignité, que la raison seule, par laquelle Dieu a créé le monde, peut, sinon comprendre encore, du moins faire respecter.

FIN





PAŃSTWOWE WYDAWNICTWO NAUKOWE

PODRĘCZNIKI, KSIĄŻKI POMOCNICZE I SKRYPTY DLA SZKÓŁ WYŻSZYCH

Informacje o wydanych przez Państwowe Wydawnictwo Naukowe podręcznikach, książkach pomocniczych i skryptach są zawarte w katalogach PWN, dostępnych we wszystkich księgarniach oraz bibliotekach naukowych. Bieżące informacje są ogłaszane w miesięczniku „Wydawnictwa Naukowe — Biuletyn Informacyjny PWN”, dostępnym również w księgarniach i bibliotekach naukowych. Poniżej informacje o niektórych wydawnictwach PWN:

Skrypty z zakresu elektrotechniki

Badania laboratoryjne i pomiary eksploatacyjne maszyn elektrycznych —	
Praca zbiorowa pod red. W. Kołka, 1955, s. 335	14,20
Bernas S. — Przykłady obliczania prądów zwarcia, 1956, s. 120	4,40
Czarnowski L. — Zabezpieczenia i automatyka, 1956, s. 294	11,90
Czarnowski L. — Elektryczne przyrządy pomiarowe, 1953, s. 243	16,—
Czarnowski L. — Elektryczne metody pomiarowe, 1954, s. 233	14,65
Dzierzbicki S. — Teoria działania wyłączników wysokiego napięcia, 1955, s. 115	4,55
Elbaum J. — Zasady budowy i projektowania aparatów elektrycznych niskiego napięcia, 1955, s. 343	14,75
Gogolewski Z. — Budowa maszyn elektrycznych, cz. I, 1955, s. 279	11,90
Gogolewski Z., Pluciński M., Kuczewski Z. — Budowa maszyn elektrycznych, cz. II, 1956, s. 366	12,75
Idaszewski K. — Pomiary elektryczne, 1955, s. 222	9,10
Iwaszkiewicz W. — Laboratorium miernictwa elektrycznego, cz. I, 1955, s. 143	5,80
Jasicki Z. — Sieci elektryczne	
cz. I, 1952, s. 282	21,30
cz. II, 1952, s. 288	24,—
cz. III, 1956, s. 330	12,60
Jezierski E. — Maszyny elektryczne prądu stałego, cz. I, 1954, s. 241	16,50
Kozłowski H.S. — Budowa maszyn indukcyjnych, 1956, s. 199	10,75
Mejro C. — Sieci elektryczne, 1957, s. 248	11,25
Michalski W. — Zadania z napędu elektrycznego, cz. I, 1956, s. 196	7,35
Myślicki A. — Przyrządy rozdzielcze wysokiego napięcia, 1955, s. 346	15,05
Nehrebecki L. — Elektryczne przyrządy rozdzielcze, wyd. III, 1955, s. 239	10,15
Nehrebecki L. — Rozdzielnie i podstacje, wyd. III, 1955, s. 350	14,—
Pankiewicz H. — Zadania z maszyn elektrycznych, 1955, s. 111	3,50
Pełczewski W., Koter T. — Zadania z maszyn elektrycznych, 1955, s. 286	11,20
Piłatowicz A. — Obliczanie sieci elektrycznych. Zadania, 1957, s. 239	13,25
Rybicki Z. — Urządzenia elektryczne w rolnictwie, 1956, s. 254	12,25
Szulec C. — Technika wysokich napięć w zadaniach, 1954, s. 184	12,80
Wiśniewski Z. — Zbiór zadań z sieci elektrycznych, 1956, s. 399	19,25
Wiśniewski Z. — Obliczanie sieci elektrycznych, wyd. II, 1955, s. 332	12,95



PAŃSTWOWE WYDAWNICTWO NAUKOWE

PODREČZNIKI, KSIĄŻKI POMOCNICZE I SKRYPTY DLA SZKÓŁ WYŻSZYCH

Informacje o wydanych przez Państwowe Wydawnictwo Naukowe podręcznikach, książkach pomocniczych i skryptach są zawarte w katalogach PWN, dostępnych we wszystkich księgarniach oraz bibliotekach naukowych. Bieżące informacje są ogłaszane w miesięczniku „Wydawnictwa Naukowe — Biuletyn Informacyjny PWN”, dostępnym również w księgarniach i bibliotekach naukowych. Poniżej informacje o niektórych wydawnictwach PWN:

Skrypty z zakresu elektrotechniki

Badania laboratoryjne i pomiary eksploatacyjne maszyn elektrycznych —	
Praca zbiorowa pod red. W. Kołka, 1955, s. 335	14,20
Bernas S. — Przykłady obliczania prądów zwarcia, 1956, s. 120	4,40
Czarnowski L. — Zabezpieczenia i automatyka, 1956, s. 294	11,90
Czarnowski L. — Elektryczne przyrządy pomiarowe, 1953, s. 243	16,—
Czarnowski L. — Elektryczne metody pomiarowe, 1954, s. 233	14,65
Dzierzbicki S. — Teoria działania wyłączników wysokiego napięcia, 1955, s. 115	4,55
Elbaum J. — Zasady budowy i projektowania aparatów elektrycznych niskiego napięcia, 1955, s. 343	14,75
Gogolewski Z. — Budowa maszyn elektrycznych, cz. I, 1955, s. 279	11,90
Gogolewski Z., Pluciński M., Kuczewski Z. — Budowa maszyn elektrycznych, cz. II, 1956, s. 366	12,75
Idaszewski K. — Pomiary elektryczne, 1955, s. 222	9,10
Iwaszkiewicz W. — Laboratorium miernictwa elektrycznego, cz. I, 1955, s. 143	5,80
Jasicki Z. — Sieci elektryczne	
cz. I, 1952, s. 282	21,30
cz. II, 1953, s. 288	24,—
cz. III, 1956, s. 330	12,60
Jezierski E. — Maszyny elektryczne prądu stałego, cz. I, 1954, s. 241	16,50
Kozłowski H.S. — Budowa maszyn indukcyjnych, 1956, s. 199	10,75
Mejro C. — Sieci elektryczne, 1957, s. 248	11,25
Michalski W. — Zadania z napędu elektrycznego, cz. I, 1956, s. 196	7,35
Myślicki A. — Przyrządy rozdzielcze wysokiego napięcia, 1955, s. 346	15,05
Nehrebecki L. — Elektryczne przyrządy rozdzielcze, wyd. III, 1955, s. 239	10,15
Nehrebecki L. — Rozdzielnie i podstacje, wyd. III, 1955, s. 350	14,—
Pankiewicz H. — Zadania z maszyn elektrycznych, 1955, s. 111	3,50
Pełczewski W., Koter T. — Zadania z maszyn elektrycznych, 1955, s. 286	11,20
Piłatowicz A. — Obliczanie sieci elektrycznych. Zadania, 1957, s. 239	13,25
Rybicki Z. — Urządzenia elektryczne w rolnictwie, 1956, s. 254	12,25
Szulc C. — Technika wysokich napięć w zadaniach, 1954, s. 184	12,80
Wiśniewski Z. — Zbiór zadań z sieci elektrycznych, 1956, s. 399	19,25
Wiśniewski Z. — Obliczanie sieci elektrycznych, wyd. II, 1955, s. 332	12,95

